

Université de Montréal

Pour un Québec méchant

11624649

par

Jean-Philippe Chartré

Département d'Études françaises

Faculté des Arts et Sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures

en vue de l'obtention du grade de maîtrise

en Études françaises

option Création littéraire

Décembre, 2004



PQ

35

U54

2005

V.013

**Direction des bibliothèques**

**AVIS**

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

**NOTICE**

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

©, Jean-Philippe Chartré, 2004

Université de Montréal  
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :  
Pour un Québec méchant

présenté par :

Jean-Philippe Chartré

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

François HEBERT

.....

président-rapporteur

Jean LAROSE

.....

directeur de recherche

Francis GINGRAS

.....

membre du jury

## Résumé

*Pour un Québec méchant* est un recueil d'essais consacrés à l'étude de la culture québécoise sous la forme d'un récit croisant l'essai classique, au sens montaignien, et la fiction. Le recueil est divisé en quatre chapitres : le premier, *Cheap labor dans le grand passage en fête*, raconte l'expérience absurde et prosaïque d'un étudiant de littérature employé comme agent de sécurité dans un festival montréalais. Le deuxième récit, *Entre deux chiffres, l'Université*, poursuit le témoignage au « je » de cet étudiant qui, après son travail comme agent de sécurité, se rend à l'Université McGill. Entre l'engouement et le malaise, le jeune Québécois narre sa journée sur le campus anglophone. Dans le troisième chapitre, *Lettre à ami protestant*, le jeune mcgillois, catholique non-pratiquant, écrit à un ancien ami protestant qu'il a fréquenté au sein d'un groupe de lecture biblique. Il s'interroge alors sur son avenir religieux et sur celui de ses compatriotes. Le dernier chapitre, *Ambiance « lounge » dans le local électoral*, traite de l'expérience du jeune homme dans le rôle de candidat bloquiste aux élections fédérales de 2004. Le lecteur est transporté dans un milieu électoral agité et confus. L'essai théorique qui suit ces quatre chapitres porte sur l'écriture intempestive de l'écrivain Michel Houellebecq et sur la conception du roman comme espace de souveraineté de l'artiste.

Nationalisme-Christianisme-Culture-Essai-Fiction

\*

Toward a Wicked Quebec (*Pour un Québec méchant*) is mixing a "normal essay" with a fiction novel, dedicated to the subjective understanding of Quebecker culture. It is divided in four

*relatively independent chapters. The first one, Cheap Labor in the Party-time Street, is about the absurd and boring job experience of a literature student hired as a security guard in one of Montreal's big festivals. The second chapter, Within the Working- hours, the University, is still written using the first person singular. The same Quebecker student is walking through McGill University and commenting his day on the campus and in the classrooms. Then, in Letter to a Protestant Friend, the Quebecker Catholic writes to an old friend that he met in a Biblical Association of English Montreal. He is thinking of his own beliefs as well as his countrymen's religious future. The last chapter, A "Lounge" Atmosphere in the Election Room is about the political experience of the young man. It depicts a certain sovereigntist milieu. The non-fiction essay that ends this memoir, is a critical review on Michel Houellebecq's novels and artistic attitude.*

*Nationalism-Christianism-Culture-Essay-Fiction*

## Table des matières

Résumé	3	
Remerciements	7	
Cheap labor dans le grand passage en fête	8	
Entre deux chiffres, l'Université	34	
Lettre à un ami protestant	73	
Ambiance « lounge » dans le local électoral	103	
Le cri poétique houellebecquien : l'artiste redevenu souverain		123
Bibliographie	153	

*À M.Jacques Parizeau,  
« Ennemi public no.1 »*

## Remerciements

Je travaille à ces essais depuis deux ans, mais ils traitent, en partie, de problèmes qui me préoccupent depuis mes années de collège au Cégep François-Xavier-Garneau, de 1997 à 1999. Les personnes que je voudrais remercier sont celles qui m'ont permis d'envisager ce à quoi peut ressembler une vie québécoise lucide, intelligente, courageuse, fraternelle, et capable d'une *riposte* dans cet univers d'égoïsmes et de conflits séculaires. "*Here I stand !*"... "*Fight back !*" : ces mots du Président W.Bush, jamais je n'aurais cru qu'ils puissent être employés par mes compatriotes. Pas avant que j'aie l'honneur de participer aux rencontres de la revue *L'Action nationale*, dirigée par un grand nationaliste, M.Robert Laplante. Je tiens à remercier plus particulièrement mes collègues conservateurs du Cercle Raymond-Aron, Mathieu Bock-Côté et Benoit Miousse, auprès desquels je goûte cette *méchanceté* si rare et si exquise, au milieu du consensus mou et de l'imposture angélique. Ma reconnaissance va aussi à mon ami Carl Bergeron, qui plus d'une fois m'a rappelé la nécessité de préserver la vocation artistique d'une certaine hérésie politique. Quand je pense à lui, je vois un Daniel D'Artez sage et fécond, aux conseils inestimables. Je salue finalement Hélène Bacquet pour ses précieux conseils stylistiques et ses annotations méticuleuses.

## Cheap labor dans le grand passage en fête

Nous sommes le premier août. Tiens je ne l'avais pas noté. C'est écrit sur le cadran de ma montre « Sierra Steel multifonction ». Je me demande quel jour il peut être. C'est bien moi qui porte ce costume d'agent de sécurité ? Quelle étrangeté de me retrouver avec ce t-shirt et cette casquette officielle du Festival des Franco-Folies, un dossard fluorescent sur le dos ! Je reste étonné et perplexe devant cette simple réalité physique : la terre continue de tourner autour du soleil. Il y a donc encore un objet dynamique dans l'univers ! Je sais pourtant que l'histoire humaine s'accélère. Pourquoi ai-je le sentiment que le monde autour de moi est immobile alors que tout devrait me le révéler comme un visage épileptique, comme un corps agité de spasmes ? J'aimerais le savoir. Pour le moment, ce que je sais avec certitude c'est qu'il est vingt-trois heures tapantes et que « mon *chiffre* » est au trois quart écoulé. En pourcentage cela signifie que 75% de mon travail d'aujourd'hui est complété. Il est soulageant de m'imaginer ce 75% comme un gros morceau de sous-marin Subway avalé, encore un petit 25% et mon repas obligé aura été ingéré ; j'entrerai dans la phase de digestion. Ainsi, dans trois heures, dans vingt-cinq pour cent, dans un quart, pas une nanoseconde de plus, je quitterai ma position de contrôleur des véhicules au coin des rues Saint-Urbain et René Lévesque, l'estomac rempli de ma journée de huit heures. Je prendrai une petite marche de santé et j'irai me coucher. Tous ces calculs peuvent sembler vains mais qui doit travailler comme agent de sécurité dans un de nos festivals, l'été, au Centre-

ville de Montréal, doit, pour ne pas périr d'ennui et d'impatience, se réjouir dans la contemplation des heures de travail qui sont derrière lui, dans l'attente prometteuse d'un écoulement rapide du reste de la journée.

J'ai pour mission de filtrer les véhicules qui se rendent au parking – j'utilise le mot « parking » pour scandaliser les Québécois aveuglés par la gloriole du mot « stationnement ». J'ouvre donc la barrière de la rue Saint-Urbain à des automobilistes à la recherche du Parking Complexe Desjardins. Je les rassure et leur indique la voie à suivre. Ordinairement, les gens apprécient de se laisser contrôler et me remercient d'être une barrière souriante. Les piétons moyens du Centre-ville m'aiment ; je les informe sur le déroulement du festival. Lorsqu'ils pénètrent dans le quadrilatère de la Place-des-Arts, ils deviennent immédiatement des *festivalliers* qu'il faut traiter avec courtoisie. Je travaille en périphérie de zone festive où sont installés les kiosques et les scènes de l'évènement. Je suis posté au pied de l'édifice Hydro-Québec, frontière avancée de la zone festivalière. Je *sécurise* cette zone tampon où les individus louches sont systématiquement contrôlés. Ici, le bruit de la musique, des *stand-ups* et de la foule est neutralisé par celui des voitures. Debout, à côté de ce buste au goût romain de René Lévesque – fantasmagorique magnification de l'homme-enfant, de l'humilié et de l'impuissant –, j'entends les échos lointains d'une quelconque et gigantesque fête. Depuis juin il en est ainsi ; les différents noms du perpétuel Festival se sont succédé : le Grand Prix Players de Formule 1, la Saint-Jean-Baptiste, le festival de Jazz, le *Canada Day*, le festival des Nuits d'Afrique, le festival Juste pour Rire-*Just for Laughs* et maintenant les Franco-Folies. Blasé, replié en moi-même, inconfortable dans mon rôle d'employé égoïste et boudeur, comment en suis-je arrivé là ?

Aussi loin que je puisse remonter dans la chaîne des faits, des événements et des décisions, pour me rappeler les raisons qui m'ont mené à ce coin de rue, je retrouve le couple monstrueux du Besoin et de la Coutume. D'abord le Besoin. Je suis étudiant à temps plein grâce au Programme de Prêts et Bourses du gouvernement. J'obtiens la bourse à l'automne. L'été arrive et mes coffres sont vides. Soit je redresse ma situation financière par des combines (être chanceux au casino, escroquer quelqu'un ou quelque institution généreuse, vendre des stupéfiants), soit je travaille. Comme j'ai la conscience délicate, je décide de travailler. Il faut alors que je choisisse un domaine d'emploi. Je poursuis des études littéraires et ne possède aucune spécialisation, je dois donc me rabattre sur les emplois saisonniers pour étudiants. Un travail absurde dans un bureau nuirait à ma santé physique ; j'opte pour un travail absurde en plein-air. Je peux être un vendeur stressé, un guide-animateur sous-payé, un ouvrier éreinté ou un agent de sécurité bien passif. La troisième « chance » me tente, je me dis que je pourrai passer à loisir le temps en douces rêveries, que je collecterai des dollars à rester debout avec « le regard et la voix durs du vigile ». La compagnie C.L.B. Groupe Sécurité a besoin d'étudiants, salariés dociles et peu exigeants, pour ses contrats d'été. J'envoie mon c.v. Je suis engagé. Pouvons-nous dire pour autant que le besoin a été la cause de tout ceci ? J'en doute. En effet, qu'est-ce qui m'obligeait à accepter le dilemme combines-salaire légitime ? J'aurais pu essayer de convaincre quelque riche possesseur de capitaux, à commencer par mes proches, de me supporter financièrement pendant l'été pour me permettre de continuer en bon ordre mes études sans être diverti par d'importuns labeurs s'apparentant à de la prostitution. J'aurais pu ne pas avoir la

conscience délicate et préférer l'illégalité du pirate à la conduite bénie par le système du bon Canadien-français qui ne veut pas se compliquer la vie, le Canadien-français-« *valet* » (« qui se porte bien », au sens latin du mot), parce que son maître est là pour se questionner et pour entreprendre à sa place. N'aurais-je pu choisir la piraterie, comme ces Grecs du dix-neuvième siècle qui décidèrent de ne jamais travailler en Hellade tels des esclaves, ces patriotes qui choisirent le crime plutôt que la sujétion au pouvoir ottoman ?

J'aurais pu chercher de toutes mes forces à résister à la pente qui m'a fait dégringoler vers la prolétarianisation, vers ma mise en minorité. J'aurais pu vivre de mes dernières économies, au pain et à l'eau, plutôt que de me livrer pieds et poings liés comme homme à tout faire aux forces du marché. Moi qui pourtant a passé ma jeunesse à lire dans Balzac ces vies d'étudiants parisiens lucides et courageux, assumant leur pauvreté suicidaire et préférant le malheur de leur condition à une bienheureuse reddition à la nécessité ! N'aurais-je pu mépriser le choix du compromis habile et le besoin de redresser mon compte en banque ? N'aurais-je pu dédaigner de sacrifier à l'idole libérale Bon Budget ?

Le besoin n'explique pas tout. S'il faut s'accuser de manquer de caractère ou d'indépendance, c'est relativement aux autres. Or, quand les autres entretiennent une tradition de passivité depuis des générations, même l'homme le plus lucide est faible et partiellement aveuglé. Bien sûr, avec le temps ce borgne est appelé à devenir roi, mais tous demeureront dans l'obscurité. Il fallait que je sois agent de sécurité, que je *sécurise* un Festival absurde et nocif, plaie de notre époque. Je porte en moi les mœurs du « colonisé » ! Autrement nos poètes ne me toucheraient plus lorsqu'ils parlent de « peuple-concierge » et d' « homme du cheap way ». Dans

une géographie symbolique insurmontée, on veut que j'habite « à l'est de vos empires », dans la faiblesse revancharde, l'impotence réactive. La coutume, si elle est un héritage positif, se retourne aussi parfois pour nous montrer son visage tyrannique. Se libérer du *cheap work* et éloigner son âme de toute idée de compromis, ne serait-ce pas mépriser le *cheap work* haut et fort quand on peut lui résister, le haïr de tout son cœur devant tout le monde et pas seulement devant soi, dans l'intimité de sa propre conscience ? Que se passe-t-il au Pays de Québec si l'on fait cela, si l'on commet ce péché d'indépendantisme ? On est maudit, accusé unanimement du crime de fierté ! Les pestiférés ont parfois peur de leur guérison : tout ce qu'ils ont c'est leur peste et ils craignent qu'on la leur enlève (la peste du *cheap work* se guérit par l'orgueil). Ils haïssent le guérisseur. Notre coutume des temps de peste veut que tous se réjouissent du mode de vie agonique, béatement pathétique. Si j'ai succombé à l'appât du salaire propre, qui ne salit pas les mains, car je n'ai pas voulu me retrouver seul avec ma décision. Paradoxalement, en choisissant d'entrer dans la communauté des petits salaires, en espérant trouver chez mes pairs, dans l'impuissance, l'esprit de fraternité absent de la Faculté des Arts, j'ai trouvé la solitude cruelle.

Il faut dire que dans ce genre d'emploi il y a une hiérarchie. Comme dans l'Armée, le Chef a ses généraux qui ont leurs lieutenants, et ainsi de suite jusqu'au simple soldat en bas de l'échelle. Dans le domaine de la sécurité, le superviseur règne sur les patrouilleurs qui eux-mêmes règnent sur les agents. Le système hiérarchique assure dans les deux cas l'efficacité et la cohésion de l'ensemble. Chaque pallier de commande est tenu d'obéir au pallier supérieur et les vrais renseignements circulent de bas en haut – de haut en bas ne sont transmis que des ordres, ou alors des demi-vérités et des mensonges. Les vrais renseignements ne circulent presque jamais

latéralement, d'égal à égal. Du haut en bas de la pyramide les éléments de même niveau sont maintenus séparés par le sommet, de cette manière le risque de résistance interne ou de sédition est réduit. Le soldat n'écoute que son chef, il est seul devant la tâche ; la camaraderie entre les égaux s'établit avant ou après la mission. Il en va de même en sécurité et dans la plupart des organisations humaines qui imitent l'Armée. La guerre, où se jouent la vie et la mort, fait naître à tous les étages de l'Armée des émotions intenses, des sentiments profonds qui lient pour toujours les militaires de rangs égaux, comme ils lient par des obéissances enthousiastes et des dévouements généreux supérieurs et inférieurs. À l'inverse, une tâche moins vitale – par exemple, la tâche marchande – ne produit pas ces bouleversements du cœur humain qui font de l'Armée la matrice du lien social et l'inspiratrice de grandes œuvres. Une agence de sécurité est comme une Armée en temps de paix, dans laquelle le rang n'est plus associé au mérite mais est remplacé par l'ancienneté. À l'agence de sécurité, les employés voudraient affronter de grands conflits ; ceux-ci n'existent pas. On est déçu par la tranquillité du travail et on suspecte l'autre de vouloir un peu trop briller. Après le travail, dans les rencontres au *pub*, ce que chacun raconte de « son *chiffre* » est si terne que l'on préfère parler d'autre chose. Et cet autre sujet est souvent vain : les voitures, les alcools, le sport, etc. Si on y trouve du charme au début, on réalise vite combien est superficielle cette camaraderie virile, qu'on aurait voulu poignante. La camaraderie tombe à plat avant d'avoir fait vibrer l'existence.

Mais il n'y a que ça autour de moi depuis que j'ai accepté ce travail de nécessaire à plein temps ! Trop tard, j'ai succombé aux suggestions pernicieuses de cette coutume qui magnifie la misère et chante, par exemple, la grandeur de nos pauvres draveurs des temps passés. Je ne peux

pas prétendre n'être en rien lié à mes collègues, car il est dans la nature des choses que je sois lié à eux. Comme dit Pascal : « Les cordes qui attachent le respect des hommes les uns envers les autres sont en général cordes de nécessité ». Pourtant je ne me sens pas solidaire des autres, je ne trouve aucune motivation à redresser les mauvais agents et me faire humble envers mon superviseur. Je n'y arrive pas. Je pense constamment au temps qui s'écoule. Je ne cherche qu'à *passer à travers, à toffer*. Les agents ambitieux et les patrouilleurs fiers me font ricaner froidement. Je les trouve vaniteux. Je deviens comme ces vieux agents blasés ; j'ai des réflexes nihilistes. Je me vois déjà comme le libraire de Gérard Bessette, ce monsieur Jodoin renfrogné et misanthrope, autiste lettré dans un Saint-Joachim de la « Grande Noirceur ». Je me vois déjà comme ce Canadien-français fatigué qu'Aquin dépeint comme un « fonctionnaire dans l'âme », employé sans zèle qui « pense beaucoup à la retraite ».

Je serais peut-être moins désabusé s'il n'y avait la question cruciale de la langue. Dieu sait que je me garde d'entretenir des pensées hautaines de petit parvenu du savoir dédaignant ses origines – la coutume sociale m'en empêcherait de toute façon. Néanmoins, en amoureux de la langue française cherchant à penser et à articuler le monde dans sa langue, comment pourrais-je souffrir en silence mon auto-destruction linguistique, l'annulation de mes conquêtes littéraires quand, dans le cadre de cette *job*, je dois communiquer avec une langue en moignons pour me faire comprendre et éviter de me faire détester ? Je suis forcé de conceptualiser mon travail avec des mots de la langue anglo-américaine ou des *faux-amis* français. Cependant, s'il faut absolument que je travaille dans un contexte d'aliénation linguistique, mieux vaut exercer une *job* nécessitant, comme dans le domaine de la sécurité, l'emploi d'une radio-émettrice – dite

« *walkie-talkie* » – dont les ondes sont partagées par au moins cent personnes. Le locuteur a alors l'obligation de formuler sa pensée avec un minimum de logique et de précision lexicale pour être compris rapidement et éviter de passer pour un sot auprès des malveillants auditeurs. Mine de rien, l'usage de la radio oblige le locuteur québécois, habitué aux sous-entendus et aux imprécisions, à opérer un saut qualitatif dans la prise en charge de sa parole. La radio oblige à penser avant de parler, elle amène plus tard à penser en parlant, chose très rare ! Elle assagit la parole. Ce qui est amusant en sécurité, c'est d'entendre des langues habituellement confuses hors des ondes, tenter alors d'être correctes et d'user de beaux mots dans un *franglais* solennel. « Veuillez *wraper* les cônes sur le bord s'il vous plaît monsieur ». Ces langues loufoques, comme des corsets qu'enfileraient soudainement des obèses, me font penser à ces gens drolatiques de nos familles qui arborent une cravate avec des motifs de *cartoon* (Mickey Mouse & Cie), lorsqu'ils se *déguisent* en gens « comme il faut » pour les grandes occasions (ce qui n'exclut pas le port des *running shoes*). La dernière touche d'élégance forcée brise alors le sérieux de leur visage et leur gravité semble une imposture comique. La plupart d'entre nous sommes si habitués au baroque débridé de la langue courante qu'à nos oreilles une langue relevée semble automatiquement une langue d'emprunt sortie de la bouche d'un bourgeois-pète-plus-haut-que-le-cul de Michel Tremblay. Les hommes du *cheap way* souffrent du « syndrome anti-outremontois aigu ». Ce qui rend paradoxale cette langue des agents, châtiée à des fins utilitaires, c'est le contraste entre les formulations chaotiques et la compréhension parfaite du message par les interlocuteurs. Le baragouin n'empêche pas l'efficacité. Chaque mot, si mal employé soit-il, déclenche une action immédiate. J'entends « *Wraper* les cônes, *boys!* » et tous les agents *wrapent* les cônes. Je

comprends le sens du message en imitant mes confrères. Les agents qui élaborent trop leur discours sont proscrits des ondes. Le message en novlangue déclenche les gestes implacables de la machine-sécurité. Je soupçonne d'ailleurs toutes les grandes organisations *managériales* d'avoir ce penchant pour la langue fonctionnelle dégradée. Notre machine sécuritaire, grâce à une pauvreté linguistique décourageant d'avance tous les questionnements, a réussi à dresser les festivaliers. On nous ordonne de *mettre en garde* les festivaliers – de les menacer poliment –, de *les inviter à quitter* le site du Festival – de les expulser en silence –, *d'intervenir* – de se tenir discrètement à proximité des « troubles » en attendant la police qu'on a appelée en renfort pour mater les duellistes.

Le Groupe Sécurité C.L.B. est une agence rusée, son credo est « discrétion et courtoisie ». Si l'Agence juge qu'un homme se met en danger lui-même sans menacer les autres (par exemple s'il grimpe sur une borne-fontaine), nous intervenons. Personne n'a le droit de se blesser lors d'un festival placé sous notre supervision. L'œil de l'agence veille sur le terrain de jeux ; les enfants ne se blesseront pas. Notre ambition est grande, nous purifions la fête publique en détruisant les germes du désordre. Il y a là des familles avec des enfants en bas âge et des aînés à protéger. Ils sont venus pour se distraire paisiblement, pas pour être mêlés à une bagarre et encore moins pour que leur portefeuille serve le commerce criminel des vendeurs itinérants qui n'ont pas la vignette d'accréditation officielle distribuée par les producteurs du Festival. Il faut neutraliser la foule : les fêtards ivres doivent être expulsés, de même que les dragueurs embusqués aux quatre coins de la fontaine de la Place-des-Arts. Alors qu'elles se reposent innocemment au bord de l'eau, des filles dénudées, les vêtements collés à la peau sous l'effet de

la chaleur humide, se font aborder par des vicieux dégoûtants qui tantôt iront sillonner la foule et se rendront coupables de voyeurisme. Les mendiants aussi n'ont pas de place au Festival, qu'ils quittent donc le site avec leurs semblables, les *punks*, les *skins* et les autres *junkies* indésirables. On les repousse vers l'Est. Les familles ne veulent pas voir ça, ni les gentils jeunes paisibles venus pour taper du pied sur place. « On garde quand même un œil sur eux *juste pour faire sûr* », on *keep an eye on them...* , on ne sait jamais, certains soirs les jeunes sont imprévisibles dans les zones moins bien éclairées. Les agents doivent circuler sans arrêt sur le site car les caméras, même si elles sont nombreuses, ne nous permettent pas encore de tout surveiller. La technologie de l'Agence n'est pas encore assez avancée, mais viendra le jour où chaque festivalier sera repérable sur le site grâce à une puce bioélectronique intégrée, un appareil de lecture thermique ou un autre bidule pour l'instant hors de prix. Quand le progrès nous permettra de produire de meilleurs outils, nul individu n'échappera à nos contrôles. Entre nos grandes mains puissantes, les familles et les jeunes pourront écouter en paix « Bobby McFerrin avec invités surprise, sur la scène Plein Feux GM Canada (en collaboration avec La Presse et CITÉ Rock Détente) ». Les fautes des agents affectés à la filtration seront repérables. Plus de cannettes d'aluminium cachées dans le sac des visiteurs. Plus de micro dissimulé dans le blouson, pour capter *gratis* le concert d'Abdullah Ibrahim, « *African Magic* ». Personne n'échappera à la loi. Les terroristes ne saboteront pas nos festivals – on sait qu'une cannette peut servir de projectile, on connaît des cas de trachées tranchées lors d'un concert, par l'arête d'aluminium d'une simple cannette vide...Attention !

(*L'essayiste se passe la main sur le front*) – Ah ! Me revoilà de nouveau dans ma posture compensatoire d'ironiste, alors que j'attends le coup de minuit comme une grosse citrouille immobile au bas du Complexe Desjardins, moi, le rouage acéphale de la machine-sécurité. Et là je rejoins notre coutume nationale de la distanciation du réel par l'humour : pathétique et illusoire tentative d'objectivation d'une situation bien subjective, négation et projection sur des personnages comiques de mes misères d'employé. Et dire que dans mon ironie je pense m'être vengé de ma réalité...

La vérité est que je suis là et que je prends activement part à un exercice de coercition public douteux. Tantôt je goûte comme la toute-puissance la minuscule autorité qui m'est déléguée, je suis enivré par le pouvoir de régler les affaires du coin de rue Saint-Urbain et René Lévesque, par le pouvoir d'être juge et justicier, d'être une parcelle de la Machine-totale. Tantôt je mesure le ridicule de ma position de sous-soldat, de sous-policier de la prévention sécuritaire. Poussé à son zénith, mon pouvoir consiste à informer des règlements du Festival les gens qui m'écoutent, à les moraliser, à les blâmer et à les dénoncer sur les ondes pour qu'un véritable agent de la paix vienne régler la situation. Nul besoin d'être un agent athlétique. « Discrétion et courtoisie ». Vient le jour où les *ainés* et les enfants de douze ans feront de bons agents de sécurité. Après tout, il s'agit de sourire aux touristes, de répondre à leurs questions dans les deux langues officielles de Trudeau et, plus sérieusement, de faire de la délation. Durant le Festival de Jazz – je me souviens, c'était le jour du *Canada Day* –, il m'a fallu dénoncer l'entrée sur le site d'un individu portant sur le dos un drapeau québécois. Il allait créer un incident avec les nombreux *Canadiens* qui portaient, quant à eux, de gigantesques drapeaux unifoliés. On m'avait

averti sur les ondes que la politique n'avait pas sa place au Festival. *Exit* donc, le drapeau québécois.

Bien qu'elle m'amène à des réflexions ténébreuses sur la dichotomie « *power trip* contre désillusion du sous-policier », ma position a ceci d'intéressant qu'elle me permet de vérifier une remarque subtile de Jean-Luc Hennig dans un article de l'Infini (Hiver 2003) intitulé « Retour à Montréal ». Ce texte aurait pu avoir pour sous-titre « Notes d'un voyageur français sur la psychologie québécoise ». Dans cet article, Hennig s'étonne devant notre politesse sincère et notre culture de l'entraide, qui ont eu pour effet de créer l'institution du *dépanneur*. Ces moeurs souriantes et doucereuses, cette simplicité et cette bonhomie dans l'accueil de l'étranger, sont étranges pour un Français. Et, de fait, lors des échanges avec les gens qui traversent ma barrière et qui m'adressent la parole, je prodigue les marques de sympathie et d'attendrissement les plus inexplicables. Je suis une oreille compatissante à tous les propos ; je suis prêt à porter toute la misère humaine sur mes épaules, à aider autant que possible mes amis festivaliers. Un enfant désire que je lui attache son soulier : je m'exécute. Quelqu'un a besoin d'une pièce pour téléphoner : la voici sortie de ma poche. Une bonne femme se plaint pendant dix minutes de son mal de dos chronique ; un vieux libertin sénile et saoul sort d'une discothèque et me raconte en pleurnichant que les minettes ne veulent plus de lui : je les écoute tous en hochant la tête. Je suis la Mère de toutes les douleurs ; j'ai tout mon temps pour les pauvres gens. J'en ressens une sorte de délectation. Je suis l'homme le plus accueillant sur terre. Je suis compatissant avec frénésie, je déborde de gentillesse. Je suis l'oreille. Si vous le demandez, je serai l'épaule. J'ai sans doute invoqué inconsciemment le démon québécois dénommé « Bon Gars » et, ça y est, je suis possédé.

Dégoulinant de bonté. Donnez-moi vos masses frileuses que je les frictionne! Malgré tout, poursuivant l'introspection de mon âme, de mon dépanneur intérieur, déambulant dans mes belles allées bordées de chips, je ressens un malaise croissant à mesure que je m'approche du réfrigérateur à bière de ma colère, là, tout au fond. Je suis au coin d'une rue avec des festivaliers geignards comme l'étudiant-cheap-worker du Festival, doux, attentionné, alors que les circonstances exigeraient plutôt de moi l'irritation, l'impatience et la frustration belliqueuses. Je n'ai rien à faire ici. Seul l'argent me lie à ces gens-là. Je ferais mieux de me plonger dans mes livres et eux feraient mieux de rester dans leur foyer avec leur proches, au lieu d'aller se perdre au milieu d'une foule atomisée du centre-ville, pour écouter de la musique tapageuse et cosmopolite, de la musique qui rend sourd et qui déracine ce qui reste de nationalité dans leur tête molle. Rien de ce qu'ils voient sur scène n'est à leur image, on leur déverse une musique exotique. Ce n'est pas leur culture. En ont-ils encore une qui ne soit pas cette *world culture* d'importation? La culture du Festival est tout abstraite, elle ne s'harmonise jamais avec les cultures incarnées. L'air est lourd, saturé de bruit, d'applaudissements complaisants, de la rumeur omniprésente du bétail banlieusard vautre dans son divertissement. Quel bruit et quel ennui! Devrai-je demeurer participant malgré moi de cette apathie lugubre ? Un écroulement d'immeuble ferait mon bonheur. « La barbarie plutôt que l'ennui. » La terre va-t-elle continuer à tourner autour du soleil ? Ne va-t-elle pas exploser ou quelque cataclysme ne va-t-il pas enfin déclencher l'Apocalypse ? Séismes, éruptions volcaniques, guerres exterminatrices, quand frapperez-vous l'Occident ?

Voilà bien des paroles typiques d'employé ! Toujours ces excès de faiblesse, toujours cette agitation outrancière de témoin de Jéhovah. Allons ! À défaut d'être maîtres chez nous, restons maîtres de nous.

Où suis-je donc ? Ah oui, derrière ma barrière dans un grand passage de la ville. Tiens, tiens, un individu de race blanche s'approche. Il doit bien avoir cinquante ans, il a deux ballounes fluorescentes attachées autour du front et posées verticalement, comme deux cornes ludiques. Il porte des sandales et a les pieds nus. Il porte des *board shorts*. Le col de sa chemise hawaïenne est ouvert. Il traîne une chaise longue au bras droit. Il est imberbe et son sourire est moqueur. Il me fait un clin d'œil. Crénom ! Mais c'est Gilles Bellavance ! Mon ancien professeur de littérature au Cégep F.-X.-Garneau...

Le professeur Gilles Bellavance: Ah ben ! Ah ben ! Monsieur Chartré...comment qui va?  
(poignée de main ferme)

Moi : Pas trop mal. Salut Gilles, comment est-ce que tu vas, toi ? Je m'attendais pas à te voir ici.  
Est-ce que c'est ta femme pis tes enfants sur le trottoir qui te regardent ?

Lui : Ceux là-bas ?

Moi : Ben ouin.

Lui : Ben non, c'est des touristes. T'sé rappelle-toi que chus divorcé ça fait une bonne dizaine d'années pis j'amène pas mes maîtresses partout avec moi...Pis toi, t'as-tu une tite femme ?

Moi : Tu sais ben que non. Ça pleut les belles-filles dans les lettres, mais bon, elles préfèrent les gars qui sont pas dans le département. Ça facilite les rapports.

Lui : *Bullshit* ! Tu serais surpris. Essaye-toi, fais pas ta femmelette !

Gilles Bellavance m'est sympathique depuis que j'ai suivi son cours sur la littérature du XIXe siècle au cégep. Il me considérait à l'époque comme le seul élève pas trop cancre dans sa classe. Nous avons très vite sympathisé. Après le cours, il me racontait parfois ses histoires de fesses. Je n'ai pas eu avec lui ce lien d'estime entre l'élève zélé et le professeur qui a pris le relais du père dans l'éducation du fils, mais tout de même, Gilles est un bon gars, en outre, malgré son passage par le collège classique montréalais, il ne sabotait pas les poèmes de Baudelaire par des roulements de « r » disgracieux. À défaut d'admiration, j'ai pour lui une amicale affection. Mais aujourd'hui, il perd à mes yeux toute crédibilité...

Moi : Anéwé, qu'est-ce que tu fais ici Gilles, avec tes ballounes sur la tête pis ta chaise longue. J'ai peur que tu me dises que tu t'en vas au Festival avec les autres.

À ce moment je ne saisis pas encore que mon vieux professeur s'en va faire le jeuniste joyeux. Je ne veux pas le croire. Avant d'obtenir sa réponse, j'entends par mon oreillette la voix de « la Base » (c'est-à-dire mon superviseur, dont le Q.G. se nomme aussi « la Base ») qui m'appelle à ma position dénommée « Complexe 1 » –La Base à Complexe 1 !

Moi : Complexe 1 à l'écoute.

La Base : Monsieur, je vous vois avec la caméra 3. Arrêtez de parler aux festivaliers, soyez à votre affaire. En ce moment des jeunes *punks* excités s'en viennent vers vous par Saint-Urbain nord. Il se pourrait qu'ils vous crient des noms. Vous les laissez passer sans répliquer. On voudrait pas créer un incident devant les festivaliers. Est-ce que c'est *copié* Complexe 1 ?

Moi : *Yes sir*. Affirmatif. C'est *copié* pour Complexe 1, je les laisse m'insulter.

La Base : Dix-quatre !

Surgissent alors trois potentiels contrevenants en treillis militaire. Ils renversent les poubelles sur le trottoir, et me traitent gratuitement de « pouilleux » et de « tapette » avec des « *Fuck you* » sonores. Je reste impassible. En fait, il s'agit d'un groupe mixte, alliant punks et gothiques. Une fille dans la vingtaine, collants échancrés, de kaki vêtue, le visage troué de clous, retient un doberman au collier ferré. Elle tient la main d'un gros garçon, lui aussi vêtu d'un habit militaire, coiffé de dread locks roux qui lui tombent jusqu'au bas du dos. Sur son visage de seize ans, un duvet clairsemé. Ce petit-gros rouquin m'insulte en déversant sur moi et sur mon uniforme, tous les qualificatifs dénigrants qu'on a dû lui jeter en pleine face durant sa vie. Entre deux insultes, la punk sacre. Silencieux, un androgyne au teint de cadavre, vêtu d'un grand manteau noir marche derrière le couple, et clôt cette procession abominable. Ses lèvres maquillées de noir esquissent un sourire de mépris. Je me mets à psychologiser sur leur attitude désagréable. Je me dis que ce sont de jeunes marginaux, des laissés pour compte, des privés de gâteau de notre société individualiste si cruelle. Ils portent pour crier leur révolte « la tunique du scandale ». Leur vêtement est une manière d'affirmer qu'ils ont des valeurs plus authentiques que les nôtres, que nous, les gens du « système ». Devant l'inacceptable, ces poètes consomment des drogues pour se mutiler l'intérieur. Les employeurs ne veulent pas d'eux. Etc. Etc. Je ressers l'analyse que les reporters télé m'ont fait avaler ; des années de conscientisation à l'école secondaire lors de nos cours de « Formation personnelle et sociale » reviennent me dicter la tolérance et la pitié. Touché par ces jeunes, je désobéis aux ordres et je leur adresse la parole, pour leur montrer que je suis un agent de sécurité pas comme les autres, qui comprend leur détresse. Je leur dis : –« Qu'avez-vous, pourquoi renversez-vous cette poubelle? » Leur réponse est brutale : –« Va chier, maudite

police plein de pisse! » (sacres de la jeune fille) Même le chien aboie vers moi et montre les dents. Je demeure muet de stupéfaction devant leur dureté, blessé comme le Jean-Jacques des *Rêveries* par les offenses des méchants. Dans mon oreille, j'entends le superviseur furieux : – « Complexe 1, je vous avais demandé de ne pas intervenir, vous passerez me voir à la Base après votre chiffre » Je réponds abattu : « Dix-quatre monsieur. » Une bouffée de haine monte en moi. Quoi, ces marginaux hideux (probablement des petits-bourgeois déguisés), ces riens-du-tout insignifiants, m'ont fait me ridiculiser sur les ondes. Et ils continuent de m'insulter. C'en est assez ! Ils ont renversé ma barrière. Le gothique l'a fait basculer par terre d'un coup de pied. Je vais intervenir, je crie : –« Arrêtez ça tout de suite! » Je devrais les pousser hors du site. En leur répétant des –« Ça va faire », je m'approche et je n'ose pas les toucher. Je découvre toute la lucidité des thèses de Norbert Élias sur l'auto-contrainte. Il m'est physiquement impossible d'exercer une violence. Même dans ma colère et mon humiliation, cela me semble trop irrationnel, illégitime. La violence, c'est pour la vraie Police ou l'Armée canadienne. On va me corriger si j'agis. Je n'ai pas le temps de me convaincre de frapper ; cinq policiers arrivent en courant et poursuivent les contrevenants qui se sauvent par le boulevard René-Lévesque.

Une fois qu'ils ont quitté les lieux, je peux reprendre ma discussion avec Gilles Bellavance, qui rit.

Lui : Veux-tu ben me dire dans quel emploi tu t'es fourré?

Je n'ai pas le temps de lui expliquer que tout remonte au couple Besoin-Coutume. Je reprends mes esprits et je relance notre discussion.

Moi : Qu'est-ce que tu fais ici Gilles? As-tu un congrès d'enseignants à Montréal?

Lui : Nonon, je suis monté de Québec pour entendre le groupe de Guinée là, là, comment il s'appelle donc, l'orchestre africain là... *(Il sort le programme des grandes poches à la mi-jambe de ses board shorts) L'orchestre Bembeya Jazz, à dix heures, dans le cadre des spectacles multiculturels Hydro-Québec.)*

Moi : T'aimes ça le jazz?

Lui : Si j'aime le jazz, moi? J'adorre ça. J'ai pas manqué une seule édition du Festival de Jazz. Y'a rien de plus beau que d'entendre des musiciens qui ont du fun à *jammer* ensemble. Je me suis acheté tous les disques de Bembeya. C'est des génies ces gars-là. Je suis encore sous le choc de ma découverte du jazz africain. Il y a quelque chose dans cette musique là, ça vient te prendre aux tripes...

Moi : Gilles, j'arrive pas à le croire. J'admets que tu puisses trouver ça génial, le jazz. Ça passe encore, y'a peut-être des musiciens qui luttent pour leur pays, dans le tas ; mais pourquoi que tu l'écoutes pas dans ton salon. Ça te déprime pas, le Festival ?

Lui : *(Il hausse le ton)* Pas-du-tout. T'as pas changé, hein, depuis le cégep. Tu fais bande à part, t'étais comme ça dans mes cours. J'adorre le Festival parce que le jazz c'est toujours mieux *live*, c'est une expérience sensorielle complètement différente t'sé. Ça permet en plus à monsieur-madame-tout-le-monde de découvrir les musiques du monde pis de participer à un événement international gratuit. C'est le fun, c'est démocratique pis ça fait rayonner Montréal dans le monde comme une grande ville de culture.

Moi : De world-multi-cultures, autrement dit, de n'importe quoi.

Lui : Ben voyons donc. Monte pas sur tes grands chevaux. Si tu restes fermé, si tu t'ouvres pas, tu vas manquer bien des choses dans la vie. Tu vas être un petit-vieux réactionnaire. Faut t'ouvrir mon vieux c'est comme ça qu'on reste jeune.

Moi : Je vous aimais mieux avec votre veston-cravate de professeur que dans votre costume de festif bienheureux.

Gilles ne m'écoute plus, son attention est captée par quatre jeunes filles qui déambulent en zigzaguant sur le trottoir.

Lui : Regarde-les, ces filles-là ont l'air d'avoir bu comme des trous.

En effet les quatre filles, des Anglaises habillées pour aller danser dans les cages des discothèques du coin, parlent fort et crient des insanités aux gars qui croisent leur chemin. L'une d'elle a le teint très pâle. Elle tient une bouteille de Rhum bien entamée à la main. Ses amis l'aident à marcher. Arrivée dans une jardinière, elle se plie en deux. Gilles me quitte pour aller l'aider. Il propose aux filles de les ramener chez elles dans sa mini-fourgonnette. Elles acquiescent ; Gilles renonce à sa soirée en compagnie de l'Orchestre Bembeya Jazz ; il va chercher la fourgonnette, embarque les filles et disparaît dans la nuit en faisant crisser ses pneus. Je reste pensif derrière ma barrière. Gilles est si jeune, quelle fougue ! Il est heureux dans sa camionnette. Je suis des yeux le véhicule ; je pense bien que mon ancien professeur va les amener dans son loft pour faire la fête. Je soupire et je me tourne vers le Festival. Et si Gilles avait raison ? Si j'avais la mauvaise attitude, si c'était moi qui refusais, borné, d'embrasser à bras ouverts les nouvelles valeurs, le nouveau sens de la fête propre à une social-démocratie avancée ?

Serais-je le seul à plaindre dans cette histoire ? Le seul à bouder une chance de s'amuser ? Suis-je ingrat envers notre État-providence et nos grandes compagnies bienfaitrices qui nous donnent un Festival ? Je me flagelle quelques minutes puis, les faits me reviennent en tête : en dehors des quelques hommes comme Gilles Bellavance qui profitent de l'idéologie libérale proclamée par le Festival pour accumuler des fortunes libidinales, le visage des festivaliers est généralement renfrogné et vide. Les regards sont tout sauf vifs, je ne sais quelle drogue froide les abrutit. La foule est « cool ». Les familles et les jeunes, dociles, restent debout sans bouger, hallucinés devant les couleurs chatoyantes du décor rose-bonbon, orange et vert fluorescent, extasiés par les féeriques lumières du Disneyland montréalais. Non, je ne suis pas insensible à la fête. Le Festival n'est pas une fête. D'ailleurs ne lisais-je pas, avant de venir prendre la position Complexe 1, à la brunante, la description d'une fête chez les Anciens ?<sup>1</sup>

À Pella, Alexandre laissait Olympias dans ses fonctions emblématiques de reine, mais confiait la régence à Antipas le sage. Douze mille hommes, c'était tout ce qu'il accordait au régent, pour maintenir l'ordre de la Grèce entière, douze mille hommes et la crainte qu'inspirait sa jeune légende. Il n'allait pas seulement porter la guerre dans l'empire de Perse : il allait y porter aussi le culte des dieux et des arts grecs. C'est pourquoi peu avant son départ, dans la ville de Dion consacrée à Zeus, au pied de l'Olympe, Alexandre fit célébrer d'immenses fêtes qui durèrent neuf journées, une pour chaque muse.

La première journée fut consacrée à Callique, muse de la poésie épique, pour l'épopée que les armées de Macédoine et de Grèce allaient vivre.

La seconde journée fut celle de Clio, muse de l'histoire, dont un nouveau chapitre s'ouvrait [...] »

...Et ainsi de suite, Euterpe et la poésie lyrique, Melpomène et la tragédie, Terpsichore et la danse, Erato et la poésie amoureuse, Polhymnie et les chants sacrés, Thalie et la comédie.

---

<sup>1</sup> Druon, Maurice, *Alexandre le Grand*, Genève, Famot, 1981, p.169

[...] Ainsi furent saluées et adorées les neuf sœurs, filles de Zeus et de Mémoire, elle-même fille des cieux et de la Terre. Les plus grands acteurs, chanteurs et musiciens de la Grèce participèrent à ces journées de spectacle. [...] La dernière nuit, dans une grande tente de toile blanche dressée sous les étoiles d'avril, un banquet fut offert aux chefs des cités, aux ambassadeurs, aux généraux des armées : on compta trois cent convives répartis sur plus de cent lits.

Vérité de la littérature, vérité de Proust lorsqu'il parle du génie littéraire comme d'un élément aussi essentiel à la santé que l'air du large! Il me semble que j'appréhende à présent l'idée de la Fête et, avec elle, toutes les contingences du quatrième siècle panhellénique. Ce qui vient flatter mon visage, ce n'est plus l'humide moiteur du sauna montréalais, c'est le vent frais de l'Égée. Je sors de moi-même, je sors de mon « je » tremblotant dans son *cheap work* invivable, pour me resituer souverain dans l'univers, compagnon-hoplite s'apprêtant à dîner à la table d'Alexandre. Je me réfugie dans le tableau historique d'une fête idéale. Ma vision des célébrations de Dion ne fausse pas l'image réelle du présent. Mon parcours vers l'Idéal à partir d'une légende historique n'a rien de la fuite du faible qui s'est blotti dans l'esthétique, c'est l'exil décidé du fort qui constate comme Énée que les dieux, pour une raison connue d'eux-seuls, ont décidé de perdre la cité. Le voyage littéraire permet d'évaluer la réalité. La littérature dans laquelle je m'exile tous les jours me donne les critères pour juger ma situation subjective en la comparant à d'autres situations, à d'autres tableaux de la vie, créées ou recrées par les poètes. Passéistes ou non, les littéraires ont des vues supérieures sur le monde et une perception plus fine des enjeux humains. Un littéraire n'aimera jamais le système du *cheap way*, ni la société du Festival ; ces mondes-là découragent le poème.

De mon coin de rue, ce n'est pas le nom d'une muse que je vois écrit sur une grande banderole rose en travers de la rue, c'est GM Canada, et plus tard cet été, ce sera Ford ou Labatt Bleue. Le nom des événements – Grand Prix, Jazz, Cari-fête,... – ne me semble pas plus représenter de hautes activités créatrices, qui valent la peine d'être « saluées et adorées » pendant neuf jours, encore moins pendant trois mois. Les neuf muses ont un sens pour les Grecs; le Jazz, la musique des Caraïbes, les rappers d'Algérie et les chants swahili ne nous révèlent rien de nous-mêmes en tant que possesseurs d'une culture, en tant qu'Américains de culture française vivant dans une région subarctique. J'admets que tous ces artistes naïfs, toute cette musique importée des cultures en périphérie de l'économie-monde puissent nous divertir de nos tourments intérieurs de Québécois et d'occidentaux agités, mais c'est tout. Je regrette, je ne suis pas un individu international multi-identitaire. Je ne suis pas non plus une abstraction transnationale.

L'absence des chefs et l'abondance d'un certain *demos* urbain et banlieusard désoeuvré laissent peut-être entendre à Gilles Bellavance que le Festival perpétue la tradition médiévale et latine du Carnaval. Qu'il ouvre les yeux ! Le Festival n'a rien du Carnaval. Le Festival n'est qu'une illusion de soupape aux frustrations sociales, qu'une illusion de levée des inhibitions. Au contraire, le peuple, pendant cette période de l'année est davantage surveillé et puni par les autorités. Les festivaliers ne démontrent aucune générosité particulière. La Ville de Montréal ne sacrifie pas ses ressources pour le contentement d'un peuple prêt autrement à exercer sa violence sur les riches et les figures hiérarchiques. La Ville calcule les retombées économiques et l'afflux des touristes. Les commanditaires font du Festival un espace publicitaire. Les vendeurs autorisés de t-shirts, casquettes, bière et artisanat folklorique font de bonnes affaires. Les touristes profitent

du taux de change avantageux et la classe moyenne indigène compte ses sous en les dépensant. Le bon peuple est venu pour assister à un spectacle gratuit en plein air et, sauf exception, elle consomme peu d'alcool – elle a été conscientisée par les campagnes de sensibilisation. Chacun y trouve son intérêt. On n'assiste jamais, durant le Festival, au détronement symbolique du Prince. On n'y ressent pas la joie anarchique du peuple des carnivals, qui, opprimé le reste de l'année, renverse pendant cette période la *Rota fortunae*. Quant au « rire carnavalesque » décrit par Mikhaïl Bakhtine, – bien-aimé chez les étudiants de théorie littéraire qui se régalent de ses concepts joyeux, avant d'aborder l'encombrante *différance* derridienne ou les *sexes pluriels* de Luce Irigaray – ce rire du ventre, qui rabaissait toutes les valeurs supérieures pour régénérer le corps social, il est absent du Festival. Les festivaliers ne rient pas sauf d'un rire jaune d'autodérision qui sent le malaise et la honte. Ils ne sont pas venus pour renverser quelque autorité que ce soit. Ils aiment l'autorité qui veille sur eux et sur le bon déroulement des spectacles. Ils aiment éprouver l'insignifiance politique de leur rassemblement. Le festivalier marchera droit.

La seule expression d'une vie intérieure que l'on peut déceler sur le visage du festivalier est un sourire décontracté. Le festivalier aime se prendre pour un mélomane ou un fervent amateur transporté par la musique. Il se force. Personne dans la foule ne s'oublie, chacun sait exactement qu'il est au milieu des autres et qu'il doit maintenir sa posture de mélomane ou d'amateur, qui est en même temps espérance vaine de ne plus penser grâce à la musique. Le festivalier plane tout en pensant aux soucis de sa journée et à son ticket de parking en train d'expirer à deux coins de rues. Bakhtine utilise l'image du ventre pour caractériser les foules

carnavalesques, qui renversent les hiérarchies et préparent la recomposition de l'organisme social. Je représenterais les foules festivières par une tête froide qui réfléchit sur ses sensations, ses désirs et ses sous. Cette tête froide est toute préoccupée à chercher ce qui la divertira le mieux compte tenu de ses ressources limitées. Sera-ce cette chanteuse franco-ontarienne qui lui donnera le plus de plaisir ou ce jongleur-cracheur de feu ? Qu'est-ce qui nous comblera le mieux dans le vidéoclub de l'existence vacancière ?

Au milieu de ce fatras de noms de festivals, une fête chargée de sens, la Saint-Jean-Baptiste, peut difficilement émerger sur la place publique avec sa gaieté propre, comme une plante rare et délicate étouffée par les ronces environnantes. Je l'ai vue, cette Saint-Jean-Baptiste de l'an 2003 ; la fête nationale des Québécois rendait compte de l'état du discours actuel de la nation. Je fus affecté cette journée-là à une allée du Parc Maisonneuve. La particularité de mon emplacement dans le parc – j'étais posté en périphérie de la grande scène – faisait que j'entendais sans les voir les animateurs de la soirée. Échappant aux hallucinants lasers et aux autres ornements spectaculaires, je pouvais davantage me concentrer sur les mots proférés. On a cherché tout au long de la soirée à créer un effet d'effervescence artificielle dans la foule, à coup d'éclats de voix théâtrales pour compenser le manque d'entrain patriotique (chose bien difficile, je l'admets, après deux référendums perdus). « On est maîtres chez nous ! » criait-on, « Vive la liberté », « Vive l'amour ! », « Vive la Révolution tranquille ! », je voyais bien qu'on prenait soin de contourner l'inévitable mot qui exprime le seul patriotisme concevable pour l'heure « Vive l'Indépendance ! » et ses corollaires qui seuls soulèveront un enthousiasme réel « Combat », « Ressaisissement », avec les mots de ralliement qui les accompagnent, « Parti

Québécois », « Référendum » et « Déclaration unilatérale ». Aucun de ces mots n'a été utilisé, sauf peut-être le mot « combat », dans un sens inoffensif, comme dans « combattre l'intolérance ». Cela faisait longtemps que je n'avais pas assisté à une Saint-Jean-Baptiste publique, la dernière à laquelle j'avais assisté étant celle de Québec en 1997, l'ambiance était morne sur les Plaines d'Abraham ; j'avais l'impression qu'on avait organisé à grande échelle la Fête du Vide. Ce qui tenait les gens ensemble c'était des chansons absurdes à la « Gens du pays » et l'odeur du haschisch. Comme je ne me droguais pas cet été-là, je suis rentré chez moi en me moquant de cet événement négligeable. Cinq années plus tard, le cheap work m'a ramené à la célébration de la Saint-Jean-Baptiste. Je trouve la foule moins turbulente, moins droguée, et le spectacle plus *divertissant*. C'est un spectacle professionnel. Tout s'est déroulé comme prévu – j'avais vu la veille la *générale technique* – et sans surprise. J'ai pensé que les organisateurs de Saint-Jean-Baptiste pouvaient désormais conduire la fête sur le pilote automatique, les orteils nus sur le volant, comme des vacanciers partis à Old Orchard. La musique rock me fait malgré moi taper du pied et hocher la tête en battant le rythme. La soirée se déroule sans débordement.

Je vois l'aile sombre du Festival se rabattre sur la Saint-Jean. Pour le moment, à défaut d'une fête solennelle à la macédonienne, nous serions capables de Carnaval : la France médiévale ne nous-a-telle pas laissé une inclination pour la gaieté carnavalesque ? Ou alors, parce que, n'est-ce pas, entre nous, cette apologie follement russe du Carnaval latin ne mène qu'à des soirées de vandalisme débile sur Sainte-Catherine, à tout le moins pouvons-nous retrouver la communion ripailleuse des Anciens Canadiens. En tout cas, cette participation massive au Festival est une perversion de notre amour de la fête.

Un jour, ça va venir! Ça va arriver! Le *cheap worker French Canadian*, humble et accommodant va tuer en lui ce que le grand public appelle « notre pocheté de post-Conquête », pour renaître en Québécois. Forts et indépendants, nous pourrons nous jeter dans la vie historique, la tête haute. On ne chantera plus « Gens du pays ». Nos grandes fêtes, qui sont actuellement des rassemblements de « moi » additionnés, elles deviendront des réunions truculentes. Le Festival disparaîtra dans le désintérêt général. Nos fêtes égaleront celles des peuples libres. Et ce jour-là, je n'envierai plus le rassemblement des Dunkerquois, qui chaque année célèbrent le départ de leurs marins pour le grand large.

## Entre deux chiffres, l'Université

Je ne pense à rien. J'ai le cerveau engourdi. Et je marche à tâtons sur la rue Sainte-Catherine, droit, tout droit, encore un peu et j'arriverai à destination, le Burger King. Mes pas sont alourdis par mes bottes d'agent de sécurité. Je ralentis la marche, on dirait que mon poste de travail exerce sur moi une force gravitationnelle et qu'il m'empêche de m'éloigner de lui. Enfin, j'y suis presque : un violent relent de pisse de festivaliers flotte dans l'air, j'ai croisé la dernière ruelle avant le Burger King. J'évite un *whooper* éventré sur le seuil de la porte et j'entre. Une odeur âcre de *hashbrown morning potatoes* m'accueille. Je fais la queue derrière des hommes d'affaires silencieux en complets bon marché. Je réactive toutes mes ressources cognitives de cheapworker « fin de chiffre » pour choisir entre le trio burger-saucisse avec *hashbrowns* et café 20 oz, ou le trio burger-oeuf avec *hashbrowns* et café 20 oz. Je choisis après mûre réflexion le burger-saucisse, car je juge que son apport nutritif est plus « riche » et qu'il pourra mieux me sustenter en cette matinée d'étude qui commence. J'annonce mon choix à Jacinte, la caissière, une étudiante haïtienne cheapworkeuse qui travaille à temps partiel dans ma halte-bouffe du mardi matin. Jacinte m'étonne, elle travaille dans ce lieu horrible, mais elle garde toujours le sourire et gambade d'une machine culinaire à l'autre, comme une gazelle sur ses petits pieds délicats. « Bonjour Jacinte, tu as l'air en forme ce matin », lui dis-je. Jacinte se sourit à elle-même. Elle ne semble pas avoir entendu mon commentaire et ne reconnaît pas en ma personne le

fidèle client du mardi matin. –« *What would you like to order ?* » –« Qu'est-ce que vous voulez commander ? », me demande la jolie Haïtienne. Avant que j'aie pu répondre par une phrase aguicheuse, la voilà qui court, vole et me rapporte un petit paquet de burger-saucisse proprement enveloppé, une patate et une chaudière – sans blague – de café bouillant. « Merci ». Jacinte ne répond pas ; elle détourne les yeux et sa tête oscille en suivant le refrain d'un tube rap qui recycle habilement le canon de Pachelbel. Je vais m'asseoir devant la baie vitrée avec mon petit cabaret brun. Sur mon napperon imbibé de graisse un étrange motif style « dessin d'enfant » représente un hamburger multicolore sous un arc-en-ciel. Au bas du dessin, dans une calligraphie « écriture d'enfant » : « Aidez Burger King Fondation à combattre les maladies cardio-vasculaires ». Cela n'a aucun sens. J'écrase mon burger-saucisse dégoulinant entre mes doigts et je contemple la ville qui se réveille. Il est sept-heure quarante-cinq. Dans quinze minutes je dois être en classe pour assister au début du cours. Je mastique, je regarde dans le vide, je jouis des premiers rayons de soleil avec une moue satisfaite, c'est si bon de faire le bovin au petit matin. Malgré tout ce lento apaisant, à l'intérieur de moi, le stress de la journée à venir commence à se faire sentir. Je découvre ma chaudière à café et j'y jette trois sucres. Quand j'aurai fini de boire, la paix bovine s'en ira et pour de bon, je me livrerai aux tâches qui m'attendent. Je caresse mon burger-saucisse et je suspends glorieusement mon récipient cartonné rempli d'un diaphane semblant de café. Sans eux, ce régime de vie débile qui est le mien serait impossible. Je n'aurais pas pu occuper toute la nuit mon nouveau poste de prévention au coin de Sainte-Catherine et de Saint-Urbain. Bon, c'est un peu fou mais quand on a commencé dans le cheap work, on ne crache plus sur la possibilité de gagner une soixantaine de dollars en guettant un réfrigérateur à bière. À la position

« Réfrigérateur I », c'est tranquille ; on peut même fermer les yeux et somnoler sans être inquiété par les patrouilles. Sécuriser toute une nuit un réfrigérateur, y'a rien là ! Au lever du soleil, on est assez reposé pour aller suivre des cours d'été à l'Université. Peut-être est-on d'ailleurs un peu trop reposé. On a passé la nuit comme on passe à travers le Grand Ennui : dans la dégradation de l'être dont les désirs disparaissent avec l'attente, la longue et angoissante attente d'une aurore, n'importe laquelle. Celui qui a écrit et réécrit dans sa tête « Les Confessions d'un agent du siècle » toute une nuit, peut difficilement laisser ses désirs se déprendre de leur gangue et occuper tout l'espace qui dans une jeune âme leur revient naturellement. À « Réfrigérateur I », on est comme Siddharta Gautama sous le figuier – ou sous le baobab, je ne me rappelle plus sous quel arbre exotique il était assis, Siddharta, – on se doute que quelque chose ne tourne pas rond, que nos mortifications nous font basculer dans le néant. Quant à moi, je considère qu'atteindre le néant c'est atteindre la mort, donc, porter son *cheap work*, même en dandy détaché, c'est s'abandonner en esclave à la nécessité. Qu'est-ce qui m'arriverait si je me laissais acquérir les vertus d'un *cheap worker* de la sécurité : la patience et le renoncement ? Je ne serais plus digne de la littérature, je ne serais plus digne des études universitaires. Pourvu que les nuits de *cheap labor* ne tarissent pas en moi le désir de découverte par la pensée, le plaisir d'admirer les œuvres, le sentiment de l'urgence devant les révélations à connaître, devant le temps tragiquement court de la vie étudiante...

L'homme à côté de moi parle au cellulaire et me tire de mes réflexions désordonnées : « *Oh come on, don't worry, I'll be there at 8 A.M...yeah...O.K. bye, bye* ». Huit A.M. ! Je me remets en route. Encore la job qui me joue des tours : dans le Grand Ennui, regarder sa montre

devient vite un supplice à répétition et on a tôt fait de ne plus en porter pour mieux s'abandonner avec une inconscience animale aux longues heures du salariat. J'ai plongé ma Sierra Steel Multifonction à quarante dollars dans une poubelle débordante du Festival.

Je marche, étonné de constater à quel point la ville est un non-lieu quand, le matin, le Festival n'a pas encore commencé. Dans un passage du centre-ville, lorsqu'on n'a pas d'achats à effectuer, on ne peut que circuler, en voiture autant que possible. Décidément, je suis un peu sombre ce matin, mais je m'égaye en atteignant la rue McGill College. C'est ma rue excitante à moi, ma concubine de luxe, elle me titille. La croix du Mont-Royal orientée vers l'Est, la surplombe, comme une étoile luciférienne. Je me souviens à ce propos de ma première arrivée à Montréal. L'autobus nous avait fait débarquer sur cette même rue McGill College. Ah le fantastique mirage de grandeur ! J'avais tout autour de moi un ciel de désirs avides. Avec tous les peuples de la terre présents autour de moi, j'étais entraîné à vénérer d'orgueilleux édifices. McGill *University* – je prononce d'ordinaire « Maque-Gill » avec emphase sur le « Maque », ou sinon, « Ma-Gill », plus Québec-des-régions – derrière les Roddick Gates et son parc de verdure où jouaient au ballon, comme de jeunes chiens de race joyeux, des demi-dieux blonds entourés d'Aphrodites en *jogging pants*. Maque-Gill en imposait au Mont-Royal lui-même, avec sa croix apparemment incapable de symboliser le rachat messianique. La nouvelle langue que j'entendais était entière, triomphante ; elle répercutait dans mes oreilles l'écho de toutes les villes d'importance (celles auxquelles on confère un surcroît d'être), là ou se situe l'action des films d'Hollywood. J'accédai tout à coup, par cette ville-fenêtre, ville-écran, à un monde beaucoup plus large que l'aire restreinte du Québec, cet amas de cabanes éparpillées plus ou moins

temporairement le long du Saint-Laurent. Je me jurai de faire mes études universitaires à Maque-Gill. Je vouai spontanément un culte idolâtre à toutes les valeurs, à l'assemblage de formes étalé devant mes sens troublés. C'était comme si je reconnaissais dans cette université, parmi les sièges sociaux et les boutiques, un désir longtemps refoulé d'en finir avec ma micro-différence culturelle et d'accéder aux choses sérieuses : « *Out for the big things* », comme dit l'ambitieux Jean Lévesque dans *Bonheur d'occasion*. Accéder à la jeunesse, à la liberté d'allure dans la ville anonyme, au style de vie personnel, loin du clan arriéré. Faire de l'Argent, circuler en Amérique du Nord comme un *self-made man* normal, parvenir au statut d'être humain normal. Devenir un Rockefeller, un Molson, un Bronfman... Avoir sous la main des centaines de femmes de toutes les origines, en être couvert, échapper à un destin libidinal triste et décidé d'avance. Tel était mon *agenda* pour l'avenir. Je me jurai d'apprendre à parler anglais sans accent, comme d'autres décident d'étudier la philosophie. *English Montrealer* signifiait vie industrielle qui rapporte un capital toujours mouvant car toujours réinvesti, victoire de l'activité individuelle sur la fatalité de l'histoire, royauté de l'intelligence toute employée à me faire arriver, rivalité, séduisant jeu de la compétition fair-play avec les autres play-boys, signes ostensibles de richesse qu'on étale sans pitié ...

Ô paisibles *wasps* sur-actifs, j'ai voulu être de votre *fraternity* turbulente. Je présumais ainsi inconsciemment de l'impossibilité du dépassement de soi-même dans le *Rest of Quebec*. La différence entre le Québec français et le *Montreal* anglais m'indiquait la différence des substances nationales. Je ne compris pas tout de suite que j'avais cédé à cette ousiologie plagiomaniacque et à cette fièvre des transfuges si caractéristiques des Canadiens français

nerveux, déchirés au quotidien entre réalité et idéal. À présent qu'après deux années passées à Maque-Gill je perçois mieux à travers quel verre déformant j'ai posé un premier regard avide sur *Montreal-McGill*, je suis encore séduit par l'impériale allée McGill-College et par la dureté hautaine de ces bâtiments, indifférents à la laideur cheap de l'est de l'île et à la monotonie des brunes bourgades rangées de l'ouest. Je franchis les *Roddick Gates*, augustes, et je marche sur les trottoirs menant au pavillon principal. L'ombre et la lumière alternent sur mon chemin couvert par les hautes branches des érables. La journée s'annonce magnifique ; la lumière est douce et chaude déjà. Je croise une troupe de Californiennes en patins à roulettes. Elles chantent la gloire des Redmen, ces footballeurs qui, dans leur blouson glorieux, pavanent au pub de l'Université. Je ralentis pour contempler ce troupeau de waspettes en costume d'entraînement. Elles avancent sur la voie centrale comme un troupeau d'outardes en migration, derrière la chef des *pom-pom girls*, une Athéna en t-shirt *Molson-Canadian*. Les filles patinent en formant un « V » régulier. Il fait un beau soleil, les *pom-pom-girls* font leur drill sexy du matin.

Autour, McGill est armé de colonnes néo-classiques ; je me sens revenu au pays des gens en santé. Je respire et j'oublie tout : la fatigue, l'ennui du Festival, l'absurdité du spectacle contemporain. À ma droite se tient James McGill en personne, statufié dans une pose baroque. Le fier Écossais, canne à la main, marche contre le vent froid d'hiver et retient son chapeau tricorne. Sa redingote bat au vent derrière sa maigre taille. Salut à toi, constructeur ! Salut à toi et à l'entreprenante engeance d'Écosse qui vécut ici, marchande féroce, au milieu des Anglais ! Ah tu as bien profité des possibilités qui s'offraient à toi dans le Nouveau Monde, quand les armées britanniques eurent balayé les cadres français du Canada. Tu as devancé les autres dans la course

aux privilèges. Vieux profiteur rusé, ma chère canaille, je t'aime bien et je voudrais te ressembler pour effacer ma lignée cheapworkeuse. J'aspire à vaincre dans ce *Montreal* brutal, inique, implacable. Tu es de ces hommes de fer qui ont bâti par-dessus Ville-Marie, la ville française *capitularde*. Je t'entends crier le « *Vae victis* » du triomphateur. Enfin je te laisse cher James, tu as sans doute rendez-vous au *Beaver Club*. Moi, je vais en classe ; j'ai un cours sur l'histoire du Canada dans ton Collège. « *See you pal !* » Je te serre la main et je reprends ma route. Je pense à ce descendant de James McGill que j'ai rencontré au pub il y a quelque temps. Je me rappelle avoir réalisé après notre petite discussion à quel point j'étais un tendre bonne-ententiste. Cet orgueilleux Écossais de Montreal m'expliquait que « *the problem of our country* » avait toujours été de ne pas avoir su appliquer aux loosers *Frenchies* la saine politique du « *woe to the conquered* ». Comme j'étais doux, en répondant à mon cher ami, rieur : « Tu y vas un peu fort mais je t'offre quand même un autre pichet, Ryan ! » Bon Gars me possédait. Fallait-il mettre mon poing sur la gueule de cet insulaire ? Peut-être. En tout cas, laisser passer de tels affronts en riant est bien étrange. Je ne cesse de m'étonner a posteriori sur de mon indulgence bonhomme envers ceux qui exterminent verbalement ma nationalité. Je suis capable de le faire tout seul. C'est comme si le fait qu'un étranger raciste niait la dignité de mes origines ne m'affectait qu'à rebours parce que trop profondément. Sur le moment je crois que je triomphe de ma susceptibilité par un self-control remarquable, néanmoins, il faudrait bien l'avouer, je n'en encaisse pas moins des coups vicieux. Je suis un punching-bag complaisant. La fureur homicide est à l'intérieur, très très loin au fond.

Une grande tente a été dressée sur la pelouse. J'entends la voix des animateurs cool de CHOM 96. Tout autour des consoles de sons, les jeunes de la *Student Association*, le sourire aux lèvres, joues roses et fine musculature, s'activent. Ils se sont levés tôt pour préparer le *Diversity Party*. Dès onze heures, le volume de la musique festive, déjà saisissant, va augmenter pour créer une atmosphère de liberté cochonne et d'extase. On célèbre publiquement la liberté pour tout un chacun, de choisir ses inclinations particulières en matière d'orgasme. Me faut-il m'indigner parce qu'on sabote ma préparation à des études humanistes sérieuses ? Me faut-il me réjouir parce que l'événement va créer un peu de vie au milieu des buildings du centre-ville ? Le témoignage inquiet que donnait George Steiner en 1971 dans son livre *In Bluebeard's Castle* me revient en tête :

Ne peut-on concevoir un monde de lettrés qui ne participe pas de la lettre ? Le bureau où j'écris ce texte est situé dans les bâtiments d'une grande université américaine. Les murs vibrent doucement au rythme d'une musique déversée par plusieurs haut-parleurs, dont l'un tout proche. Les murs vibrent à l'oreille ou au toucher environ dix-huit heures par jour, parfois vingt-quatre. Ça n'arrête jamais. Peu importe que ce soit de la pop music, de la *folk music*, ou du rock. Ce qui compte, c'est cette vibration envahissante, du matin au soir et tard dans la nuit, brouillée par le doux bourdonnement des timbres électroniques. Toute une portion de l'humanité, âgée de treize à vingt-cinq ans dirons-nous, passe sa vie baignée dans ce vibrato lancinant. Le martèlement du rock et du pop se referme comme une coquille. Lire, écrire, converser, étudier, ces activités autrefois enveloppées de silence, s'inscrivent maintenant dans un champ de stridence.

Et celui qui a écrit ces lignes est un professeur, c'est-à-dire un adulte, séparé par l'âge de cette culture de *teenager*... Qu'en sera-t-il du rapport du jeune, du *teenager*, avec cette « nouvelle sphère du son sans limite », avec cette sécrétion sucrée de tubes ? Puis-je espérer, afin de mener avec succès des études exigeantes, échapper à cette ambiance sonore qui me relie à une solidarité

de groupe planétaire ? Cette attitude décontractée, légèrement afro-américanisée, qui devient la mienne quand j'entre sous la tente du *Diversity Party* pour serrer des mains et dire « hi ! » ou « *what's up man* », c'est l'attitude uniforme de centaines de millions de jeunes réunis, partout dans le monde, autour de juke-box et de haut-parleurs divers. La *Student Association* organise un midi concept barbecue-conférence avec des porte-paroles hétéros, bis, homos, travestis, etc., tous leaders « progressistes » bien connus. Les journalistes de CFCF et de Global ont été conviés. La conférence sera suivie de jeux libres. À côté de la tente des ouvriers *French Canadians* montent le filet qui servira au tournoi de beach-volley inter-facultés. On croit aussi autour de moi, qu'en fin de journée une balançoire-bungee sera opérationnelle. Pour cinq dollars, les mcgilloises et mcgillois pourront trouver des sensations fortes, grâce à un système d'élastiques sécuritaires.

Sur CHOM 96, la voix blagueuse de l'animateur a fait place à une version remixée avec du beat de la chanson des *Rolling Stones* dont le refrain est « *I can't get no satisfaction* ». J'imagine un Mick Jagger vieilli, androgyne frétilant autour de son poteau de microphone, gueulant de sa drôle de grande bouche les syllabes du refrain au sens énigmatique « *sa-tis-fac-ac-tion !* ». Je pénètre dans le pavillon principal et je rejoins mon auditorium de classe. Steiner s'est aussi posé des questions plus inquiétantes encore sur le sujet : « Quel effet a le vacarme de ces doux marteaux sur le cerveau, à des étapes cruciales de son développement ? » Il pose la question mais, comme bien des « philosophes », il semble se soucier aussi peu de la réponse que de l'angoisse que ses questions propagent chez les autres. Le chant est encore là : « *I can't get no, nanananana...* » Je m'assieds devant le troupeau de Chinois à la gauche du professeur. A travers leurs paroles bruyantes et indéchiffrables, j'entends très distinctement Mick Jagger : soit les

fenêtres sont ouvertes, soit je suis captivé par la chansonnette au goût du jour. Non, je ne suis pas seul à entendre Mick Jagger. Même si le Professor Vincent a commencé à donner son cours d'*History of Canada since 1800*, à côté de moi, un Grec *Canadian* portant une casquette de baseball des *White Sox*, chantonne lui aussi « *I can't get nanananana...* ». La chaleur est insupportable dans la vieille salle de cours. Il est donc indispensable d'ouvrir les fenêtres, et c'est la seule raison pour laquelle le Professeur Pierre Vincent tolère que la musique s'entremêle à son exposé sur le Canada au tournant du vingtième siècle. Steiner donne cependant quelques indices quant aux conséquences logiques de la toute puissante nouvelle matrice sonore :

*la capsule de son ainsi créée isole l'individu. Le monde extérieur se réduit à un jeu de surfaces acoustiques. Le pop impose à l'oreille une tension considérable. On a déjà chiffré certains aspects du durcissement et des lésions qui peuvent en résulter. Mais on ignore à peu près tout des réactions psychologiques à la saturation, qu'elles proviennent de l'intensité ou de la répétition (car il n'est pas rare que deux ou trois rengaines se succèdent sans discontinuer). Quelles ramifications nerveuses sont ainsi engourdies ou mises à vif?*

En classe, il n'est pas certain que les propos du professeur aient plus d'influence que la musique environnante dans l'esprit de jeunes aux prises avec un jeu incessant de surfaces acoustiques. Même l'élève le plus concentré, quand la porte de la classe se referme et que toute sa classe devient silencieuse et docile, demeure engourdi de l'ouïe comme au sortir d'une discothèque. Chacun possède un plafond de saturation. Peut-être est-ce moi qui ai un « plafond » très bas. En tout cas, Pierre Vincent parle et j'oublie quasi-instantanément ce qu'il dit. Je prends des notes machinalement en vue d'une future réingurgitation avant le *mid-term exam*. Mick Jagger et son orchestre m'apparaissent par intermittences, sur un *stage* fumant. « *Yeah, hey, hey... I can't...* »

Ma perception du volume de la musique augmente ou diminue selon mon degré de concentration, selon ma résistance aux multiples stimuli du Festival universel. C'est qu'une blonde aux yeux bleus et aux seins pointus flottant dans l'air vient de s'asseoir sur un siège situé en contrebas de la salle, à quelques rangées de la mienne. Je n'arrive plus à suivre *Professor Vincent* qui parle du référendum de 1898 sur l'alcool – une idée protestante rejetée à 80% par les Québécois. La belle a vraiment le profil des *Hot Babes* que j'ai épiées sur Internet dernièrement sur le site [www.collegepermanentorgy.com](http://www.collegepermanentorgy.com). Stupéfiant. Le référendum a été gagné par une faible majorité au Canada : il fallut en rejeter le résultat, qui polarisait l'opinion de l'Ontario et du Québec. Il fallait aussi oublier ce procédé dysfonctionnel des référendums, étranger au système britannique. Ses cheveux reflètent le soleil et sa fine nuque bronzée exhale un parfum piquant de danseuse nue. Les deux « races » du Canada vont encore s'affronter quelques temps plus tard parce que dans la région du Transvaal, on vient de découvrir des gisements d'or appréciables. Les Anglais veulent écarter les Boers, colons d'origine hollandaise qui ont fondé un nouveau pays en Afrique du Sud. La blonde mâche une gomme et fait des ballounes tout en écrivant chaque phrase du professeur. Les grosses ballounes mauves indiquent qu'il s'agit d'une gomme Hubba Bubba. La Grande-Bretagne n'a pas besoin des troupes *canadians* pour l'opération mais Chamberlain souhaite bâtir l'unité de l'empire britannique autour de la Reine, qui vient de fêter son jubilé. Les grands anneaux dorés semblent être un type de boucle d'oreille très prisé par les femmes de tous âges, gamines comme grand-mamans, depuis le début de l'été. Peu de temps après la découverte de l'or, la Chambre des Communes adopte une résolution d'appui pour les sujets de Sa Majesté qui résident au Transvaal, afin qu'ils obtiennent « les mesures de justice et la reconnaissance

politique qui seront trouvées nécessaires pour leur garantir la pleine possession de droits égaux et les libertés publiques. » Je songe un instant à l'hypocrisie des politiciens anglais qui souillèrent alors plusieurs mots importants du langage humain : justice, liberté, droit... La blondasse se dandine en basculant sur ses fesses. A travers le dossier troué du siège, on peut voir en haut des pantalons blancs Britney-Spears-moulants, un string de dentelle rose, ainsi que des hanches nues. Les Québécois, plus précisément les Canadiens français s'insurgent contre le compromis du libéral Wilfrid Laurier qui décide tout de même d'envoyer des contingents de volontaires aux frais de l'Etat. Pierre Vincent, fidèle à sa passion pour les récits anecdotiques, se met à nous raconter l'épisode de la guerre des drapeaux de 1900, relaté ailleurs par Lacoursière. Suite à la victoire britannique à Ladysmith, mes prédécesseurs mcgillois ont fait un gros party pour fêter l'événement. Ils ont défilé dans les rues de Montréal, assiégé l'hôtel de ville pour gagner ensuite la rue Saint-Denis et l'Université Laval de Montréal – qui s'appellera plus tard l'UdeM. Certains d'entre eux, pleins de malice ou enthousiastes jusqu'à l'inconscience, hissent au mât le drapeau anglais, qu'un étudiant lavallois s'empresse de descendre. Les Anglais, plus nombreux, le hissent à nouveau et, frustrés de ce que le lavallois ait répété son geste, ils envahissent les salles de cours pour protester et déchirent tous les drapeaux de France qu'ils trouvent sur leur passage. Le gang des Laval contre-attaque en capturant tous les drapeaux anglais qu'ils croisent au centre-ville, le tout en chantant *La Marseillaise*. Les McGill furieux débarquent en entonnant le *God save the Queen*. La confrontation éclate, les coups de poing fusent. La police rétablit l'ordre jusqu'au soir, quand les McGill « attaquent » une deuxième fois l'Université Laval. Ils viennent vandaliser un peu l'endroit mais sont arrêtés par des jets d'eau. On tire tout de même cinq coups de feu, un

lavallois est blessé d'un coup de couteau au bras. Le lendemain, la nature sépare les *racés* grâce à une tempête de neige. Les institutions ramènent l'ordre avant que les alliés, qui de Québec, qui de Toronto et Kingston, n'arrivent en renfort. J'imagine ces scènes sanglantes, en me remémorant les combats de rue du film de Scorsese *Gangs of New York*. Les « Natifs » sont joués par les Laval. Au même moment, Laurier et les siens espèrent que la répression des Boers, conjuguant les efforts et les sacrifices guerriers des deux *racés*, permettra d'ensevelir « les derniers vestiges de leur antagonisme passé » au nom de « la patrie commune ». Dans ma vision gangs-of-newyorkienne des événements de 1900, ce ne sont pas des vestiges d'antagonisme qui se battent, ce sont deux nations qui se savent dignes et fortes et qui n'arrivent jamais à assimiler l'Autre. Le string de dentelle est un peu irritant sous la ceinture, je perds le fil du cours pour rêvasser à la fin énigmatique du film de Scorsese : nul ne triomphe, ni les Natifs ni les Étrangers (surnommés « Les Lapins blancs »). Les deux clans s'entretuent à coups de hache de bouchers-guerriers et se font tous exterminer par des navires de guerre venus rétablir l'ordre dans le port de New-York. Le scénariste s'est-il inspiré de la lecture pessimiste de la Bible, qui nous présente un monde embrasé de désirs mimétiques conduisant au meurtre ? A-t-il uniquement voulu en mettre plein la vue aux spectateurs ? Et pour nous, que signifient ces bagarres urbaines entre clans opposés ? Pourquoi Montréal n'a-t-elle pas été aussi sanglante que Belfast, ville divisée par un racisme similaire ? La haine va-t-elle continuer d'être portée de façon polie, à coup de législation-licence linguistiques, de fusion-défusion municipales, de guérillas judiciaires et d'injures médiatiques... ou de ressentiment ravalé ? Comment mettre un terme au conflit sinon par l'assimilation finale des « parlants français », ou, à l'inverse, par une gouverne nationale et

souveraine des Québécois ? Le string de dentelle se lève et marche vers la sortie du pas ferme de la sergente-policrière, la classe est terminée.

Je croule de fatigue ; la chaudière de café Burger-King a épuisé son effet. Encore trente minutes avant le début du prochain cours. Je sors pour respirer un peu d'air frais. Ma nuit de travail sécuritaire me revient par bribes mais il me semble que c'est un film quelconque dans lequel joue un autre étudiant que moi, qui a pourtant mes traits physiques et psychologiques. Cette scène de travail absurde évoque en moi un souvenir vide : les images ne sont plus associées à aucune sensation. Comment la vie peut-elle être si discontinue ? Je m'assieds sur les marches à l'entrée du pavillon principal. Tout autour de moi, c'est un murmure indistinct de conversations anodines et d'éclats de rire. Un étudiant habillé en costume rétro-urbain-seventies grattouille, nonchalant, une guitare couverte de collants peace-and-love. De sa voix douce il entonne une chanson de Simon et Garfunkel, « *Mrs Robinson* ». C'est à propos d'une certaine madame Robinson que Jésus aime, ça s'écoute tout seul, tellement c'est doux, doux comme un poncho hippie tout neuf. Quelques filles entourent le chanteur imberbe. Assises en cercle, elles mangent une salade achetée au restaurant végétarien de la cafétéria. De temps en temps, elles accompagnent les accents les plus lyriques de la chanson. Mais je n'entends que des bribes de cet air connu : son harmonie propre est empiétée par le *beat* cochon que déversent les haut-parleurs du campus : « *Mrs Robinson* » se perd dans le sonore refrain-*hit* de l'heure « *I want to fuck you like an animal* », portant sur un « je » énonciatif qui veut juste « fourrer » (*fuck*) un « tu » anonyme. Une brise légère mène vers moi des effluves de marijuana qui partent sans doute des cercles de joueuses de haki çà et là dispersées. Sur la pelouse, en contrebas, les gens de

« *Political sciences* », couchés sur le ventre, fument des « pétards » tout en bronzant. C'est la pause, ou devrais-je dire, la récréation, pour ces politologues « *very concerned* », formés par nos Charles Taylor nébuleux de l'Université pseudo-britannique. Combien de fois ai-je essayé de leur parler de l'insignifiance *canadian* sur tous les plans... de la vengeance *canadian* sur le Québec. En vain. Je les laisse à leurs substances toxiques et à leur contre-culture chimérique. C'est le moment de la journée où je prends ma petite pose cicéronienne stylée – « *o tempora, o mores* ». Je me savoure dans mon état distant, en périphérie du monde entier. Je sombre dans une illusion délicieuse en pensant au McGill des temps passés...le McGill sans « *Political Sciences* », sans « *Gender Studies* », sans « *Inuit Studies* ». Aux beaux jours de la *British America* naissante – de la *National Policy*, de la célébration de la victoire du Cap et du « *Vimy Ridge* » – McGill était alors rempli de *Montrealers* maigres et combatifs, tous inscrits au cours de grec, de latin et de littérature anglaise. Parfois, étrangement, je suis habité du grotesque sentiment d'être, moi le *Frenchie*, le seul « *would-be*-héritier » de ces générations de *Canadians* appelés à se remplir la tête des arts qui font l'honnête homme, à se forger un caractère de fer par l'étude de l'histoire thucydidienne et tite-livienne, et ce afin de mieux exercer la mission nationale-britonne visant à civiliser de force le globe... Je ne trahis rien parce qu'il n'y a rien à trahir, je m'identifie à l'Autre, qui devient mon deuxième moi-même, un moi-même tout neuf. Au moment où le Conquérant essaie de se déguiser en *Canadian* cosmopolite, je me veux plus *Britisher* que lui, je veux être un pur Londonien.

Je m'en vais au cours de *Advanced Latin* du *Professor Cecil W. Blake* : je suis de la race des civilisateurs. Étudier les classiques à McGill, autant dire conquérir le monde.

J'ai basculé, franchi la frontière en pleine nuit québécoise. Avec des milliers d'autres *Quebecker-McGillians*, j'apostasie pour exister. Je me joins à leur chœur qui hurle un cri de ralliement sportif :

Deux types d'humains comme deux types de nations !  
 Dévorés ou dévoreurs, dominés ou dominants !  
 Fidélité dans le malheur, ou vouloir-vire et trahison !

Oui, le monde est tel que « Buonaparté », le fameux traître corse, l'a décrit : deux camps, dévorés ou dévoreurs. Donc ! je modernise la formule : en passant du français à l'anglais, de l'UQAM à McGill, on passe automatiquement (avec un peu de force d'âme) du statut de « dévoré » au statut de « dévoreur ». On se met à la table bien servie des dirigeants. On passe de la périphérie au centre des choses : on choisit de préférence l'un de ces centres urbains dont parle l'historien Fernand Braudel, Venise ou Amsterdam, New York, Montréal... C'est-à-dire ces endroits où convergent toutes les richesses d'une économie-monde, avec ces biens et services, tout le savoir humain... et conséquemment, tout le pouvoir, les places, les privilèges, les honneurs, les fêtes somptueuses... tout le bonheur empirique envisageable... Tout en m'exaltant et en me roulant tout à fait dans l'orgueil des « *would-be*-maîtres », j'arrive au *Law Building* où, exceptionnellement, le cours d'aujourd'hui est donné. Sur le mur d'entrée, une citation en grec ancien qui confirme aux arrivistes « *would-be*-maîtres » le lien direct entre savoir et pouvoir. Dans tous les signes affichés par l'Université, la force pure.

Le *lobby* est sombre et froid. Je connais le parcours intellectuel de tous ces Écossais grisonnants aux regards impérieux dont les portraits garnissent les murs marbrés. Avant de faire fortune dans l'industrie, ils ont tous acquis une vaste culture presbytérienne. Ils ont appris par

cœur de longs passages de la Bible et cultivé le latin, le grec, ainsi que l'hébreu. Les idées des historiens et des orateurs de l'Antiquité les ont accompagnés tout au long de leur marche à la gloire. « *I want to be a gentleman. I want to be a Montrealer* ». Je voudrais que ce soient eux mes pères. Je me soumetts. J'accepte la Conquête : le sort est décidé. *Alea jacta est*. « Taisez-vous, voix des morts Canadiens, que je puisse renaître en *Canadian*. » Les voix faiblissent quoique l'une d'elles me parle distinctement. J'entends mon grand-père, qui s'égosille : « J'ai pas crevé d'ouvrage tout mon règne à la *shop d'Imperial Tobacco* rien que pour que mes petits enfants oublient d'où ils viennent. » Mon père, ma mère et ma grand-mère lui répondent pour me défendre : laisse-le donc tranquille. Il est libre de décider qui il veut être. De quel droit tu voudrais l'empêcher de s'épanouir dans une autre langue ? » Grand-père nerveux et sec, s'emporte comme à son habitude : « Ben j'ai mon voyage ! C'a pas de c... de bon sang. Ça porte mon nom pis ça voudrait nous snober en anglâ. » J'essaie de le calmer en restant digne : « Pauvre grand-p'pa, c'est vrai que c'est ta sueur pis tes sacrifices qui m'ont permis de grandir dans un pays un peu moins indigent qu'avant ta naissance. Mais, qu'est-ce que tu veux ? Les choses sont comme elles sont. Rester francophone, c'est attendre dans la précarité une assimilation inéluctable. Mieux vaut décider librement de se convertir aux usages du peuple vainqueur plutôt que d'être assimilé lentement à son insu, c'est plus humiliant, trop passif... » Le spectre de mon grand-père me quitte, rouge de colère, les dents serrés, avec des larmes de rage : « Vous vous rappelez plus de moi, Hérode ! Vous vous rappelez plus de moi. » Je voudrais courir pour étreindre son corps de fumée évanescence. Trop tard, il a disparu. J'aurais voulu le calmer en lui expliquant que ses vérités sur l'homme n'ont plus cours dans le monde présent, que je ne peux

rien changer à la nature des choses, que s'il était à ma place, il commettrait la même trahison. Mes autres *relatives* m'encouragent : « T'as bien raison Jean-Philippe, suis ta voie. La liberté c'est le choix individuel. Calcule tes coûts-bénéfices ! Personne ne peut décider pour ta propre conscience. Aie confiance en toi. » Dans ma famille, comme chez les Nelligan jadis, les femmes protègent les fils contre les vieux pères acariâtres et tyranniques.

La porte de l'ascenseur s'ouvre. *Professor (Prof'ser)* Blake est là qui maintient la porte de la classe ouverte et salue chaque élève entrant dans le local. « *Hi ! Oh hello !* » Cet homme incarne pour moi bien des choses et tout d'abord une exquise civilité. La politesse impeccable du *Pr.* Blake m'invite naturellement à ne jamais omettre de l'appeler « *Professor* ». Un tel mot, au 21<sup>e</sup> siècle...au Québec ! A-t-on idée d'une pareille fantaisie ? « *Professor !* », c'est presque « *Herr Doctor* ». À l'UQAM j'aurais dit spontanément : « Salut toé ! » ou « Salut ben Cécil » pour respecter la norme féroce de la non-distanciation autoritaire – qui est peut-être la plus grande distance avec l'enseignant, car enfin, la différence des rôles demeure. Je m'assieds en silence et je dépose mes cahiers. J'attends que le Sage daigne parler. Par la baie vitrée, la lumière du midi inonde la petite pièce.

—« *Ouignada izipen dow* »

Ce que redoutais vient d'arriver. Mike, mon collègue de classe états-unien m'a adressé la parole. Avec sa patate de chewing gum dans la bouche et la faiblesse musculaire de sa mâchoire, il lui est impossible d'articuler clairement, je ne dis pas un syntagme – ne soyons pas trop ambitieux – mais à tout le moins un phonème. Décoder son discours requiert beaucoup d'intuition pour un

apprenti anglophone. Mike, qui pense que je ne l'ai pas entendu, me tape sur l'épaule et répète en haussant la voix

–« Ouignada izipen dow »

J'essaie comme un sourd de lire son message sur ses lèvres humectées de café Tim Horton. Je ne suis pas certain d'avoir compris. C'est la même chose au début de chaque cours... Mike se tourne vers son ami Barry. Les deux comparses me regardent un temps avec une moue de dédain, puis ils éclatent de rire, de leur rire irritant de wasp de *teen movies*. Je soupire en crispant les poings sous la table et je lâche un juron d'indigène Frenchie entre mes dents (« sacrament »). L'hilarité de Mike et de Barry redouble. Mike y va même d'une petite imitation et s'exclame grimaçant « *sackerman, sackerman* ». Barry, le cul appuyé sur une chaise dont les pattes avant ne touchent plus sol, culbute vers l'arrière. Il se relève, un peu moins hilare et pointe la fenêtre avec sa casquette. Il déclare lentement, en détachant les syllabes : « *Oui-gna-da i-z-i-pen dow* ». Cette fois-ci j'arrive à recomposer dans un anglais international leur marmonnement : « *Could you please open the window ?* » Je m'exécute après un « oh sorry guys ! » qui pèse lourd sur ma fierté ravalée. Si seulement les *Americans* et les *Canadians* avaient la décence de se rapprocher d'un anglais plus universel. En ce moment, j'ai de la haine pour tous les jargons. Il me semble que lorsqu'un exophone s'adresse à moi dans ma langue, comme n'importe quel Québécois éduqué, je lui réponds en corsetant mon français de manière à ce qu'il soit transmissible. Simple histoire d'être un peu civilisé. Tous ces Yankees m'énervent avec leur casquette de baseball et leur chewing gum ; à McGill je m'imagine souvent en Viet-Kong, vidant les tranchées yankees au couteau, mitraillant ces regards vides. Et pourtant, c'est curieux, les Anglo-américains me

semblent aimables hors du Québec. Par exemple, je pourrais facilement devenir new-yorkais tellement les rapports entre l'anglais et les autres langues (le français, en particulier) me semblent sains dans cette ville. Il n'y a rien d'insultant dans l'attitude des anglophones face aux étrangers. On vous ignorera si on ne vous comprend pas mais on n'essaiera pas de vous dominer sur une base linguistique... de vous faire sentir la prétendue supériorité naturelle de l'anglais. Le professeur vient se poster à mes côtés et contemple par la fenêtre les jeux de ballon dans la chaleur. Les yeux bleus du professeur balaient le paysage. Pourquoi cette mélancolie dans les yeux ? Chez moi, cela se comprend, vu ma position identitaire au sein de l'Université, mais lui... Il reste là à fixer les joueurs qui s'exercent. Son visage, bien que mélancolique, exprime dureté et volonté. Ses pommettes saillantes pourraient même laisser suggérer quelque chose de féroce en lui. En fait, il y a quelque chose de très Rommel en lui, Rommel juste avant son suicide. Il y a bien longtemps que Blake enseigne au département. Cela doit bien faire trente ans que le jeune diplômé de Cambridge a déménagé dans l'ancienne capitale du *Dominion canadien*, la tête bien remplie et le corps prêt à se sacrifier aux exigences ascétiques de la connaissance. Tristesse du regard bleu de Blake. J'imagine un autre regard bleu, celui de Félix Leclerc contemplant le fleuve Saint-Laurent depuis son île. Les deux mélancolies bleutées ne s'accordent pas : le chansonnier incarne la gravité d'un père de famille catholique, tandis que chez Blake, le regard exprime une déchirure faustienne assumée et même...cultivée. Faut-il être d'ascendance germanique pour porter sur la nature pareil regard ? Le *Professor* n'est pas un homme pressé : il y a peut-être dix minutes que le cours aurait dû débiter et pourtant son regard reste posé sur les joueurs de soccer. Soudain, il ouvre la bouche et parle de sa voix grave et lente : « *Do you like ball games Chan-*

*Philippe ?* » Pur plaisir mélodique. Blake a donc noté ma présence puisqu'il m'a nommé explicitement. Cependant il a le ton de voix de celui qui pose une question pour lui-même. J'ai toujours l'impression que le *Professor* Blake, bienveillant avec les élèves valeureux de son cours, ne s'adresse ni à moi ni à Barry, Michelle, Mike ou Richard à titre d'individus. Tout se passe comme si ce « *senex* » s'adressait à travers notre personne particulière à toute la jeunesse, à la « *youth* » déclinée au vocatif, comme chez les moralistes interpellant tous les jeunes de la cité. Cela est reposant et en même temps décourageant pour celui qui veut briller par sa singularité. Maladroitement, je réponds à sa question – pour laquelle il n'attend pas vraiment de réponse – de manière toute française, par une réflexion littéraire : j'explique que j'aime les jeux de ballon dans la mesure où, en bon étudiant des *Classics*, je considère les joutes des stades au sens romain. Ma lecture des *Olympiques* de Montherlant n'est pas loin. S'exercer, « *exercitari* », signifie aussi en latin « méditer ». Le jeu de ballon est une méditation sur la guerre comme tout s'oriente autour de la guerre dans la Rome antique. Les stades abritent les futurs triomphateurs. Etc. Etc. Et pour finir je lui explique que le sport propose une éthique du guerrier intéressante. Voilà qui est bien intellectuel pour Mike et Barry qui rient de plus belle. Blake fronce les sourcils, la jeunesse n'a pas à être trop subtile ; il n'aime pas le « *French fussed thinking* ». Mieux valait répondre « *yes sir* » tout court. Moi-même, est-ce que je ne préfère pas la « virile candeur des Américains » – pour parler comme Tocqueville – aux pompeuses pirouettes sophistiquées d'une France versaillaise pourrissante ? Il me faudra tuer le français en moi pour être en paix avec McGill. Toujours est-il que le *Professor* rejette mes propos venteux d'un haussement d'épaule et qu'il se dirige vers sa chaise. « *Well, well, let's get started* » Le don des Anglais pour l'expression du

dédain ne cesse de m'étonner. Dans ma logique je ne dois pas en être affecté car après tout, je suis capable de bien le copier si je veux. À ce propos, Toynbee a élaboré sur la « plasticité psychologique des peuples coloniaux » et leur facilité pour l'imitation. Mon existence est un perpétuel stage d'assimilation de la psychologie du peuple mcgillois.

Les extraits prévus au programme d'étude pour aujourd'hui seront tirés des « Odes » d'Horace, ainsi que du *De Bello Gallico* de César. Il me tarde d'entendre mon professeur prononcer les vers d'Horace. L'oreille humaine peut sentir l'attachement du locuteur pour le poème qu'il récite. Un poème récité par cœur par un véritable ami de la culture est pour moi l'instant vers lequel convergent tous les autres moments de la journée. Une lecture de poème dont on sent que le sujet-lecteur s'y est totalement investi, qui dure ne serait-ce qu'une minute, produit le sentiment d'un « poids confus » – pour parler comme Wordsworth. Le temps s'arrête. Quand Blake entonne les vers avec sa voix grave, les yeux mi-clos, l'Université m'apparaît comme une abbaye paisible rempli de chants délicieux, parmi des principautés violentes ou règne l'ignorance la plus totale. Dans ces moments fugaces où la Beauté se dévoile, portée par la voix d'un savant désintéressé, je m'écrie : « Vive la tour d'ivoire ! Vive le phallus universitaire ! Il n'est aucune institution plus digne d'exister. » Blake, bien sûr, n'est pas un Orphée-enseignant. C'est un spécialiste d'Horace. Parce qu'il a passé sa vie, depuis le Ph.D. à mémoriser, interpréter et traduire le poète, parce qu'il ne s'est pas égaré dans l'éclectisme, il est de ceux dont on peut dire : il enseigne un auteur. Certains spécialistes ne sont pas de vrais enseignants mais plutôt des fonctionnaires du savoir, des entomologistes de la connaissance, affectés à telle ou telle cellule du corpus inerte des œuvres littéraires universelles. Ces fonctionnaires n'ont ni idée ni intuition des

œuvres ou des domaines extérieurs au leur. Mon professeur n'est pas de cette espèce. Souvent, il nous entretient du legs des Romains, de leur place dans la grande famille indo-européenne, des divergences qui séparent les Modernes des Anciens... Il en parle avec conviction et cohérence parce que ces choses émanent toutes de sa grande préoccupation existentielle : la poésie d'Horace, son sens pour nous. L'œuvre qui occupe son esprit tous les jours, jusqu'à finir par se mêler à lui et à le former tout à fait, est comme le point de réification de milliers de connaissances périphériques. Pour les fonctionnaires du savoir, il n'y a pas de centre ou de point culminant à leur pensée, pas d'ordre non plus. Leur pensée serait figurable par une matrice contenant des points çà et là dispersés, des particules du savoir détachées les unes des autres par du vide. L'une de ces particules, plus grosse, est comme une masse difforme dérivant seule dans un coin de l'espace disponible. Ces professeurs, eux-mêmes les électrons libres du grand vide cosmique, excellent à vous faire mémoriser « du savoir », n'importe lequel, simplement pour qu'il soit recraché à l'examen. Ainsi l'étudiant sera estampillé « produit-promotion-2003 » par la grande fabrique universitaire qui a décrété que l'homme est un robot pensant. Cette multiplication des professeurs-fonctionnaires s'ajoute à une perte de prestige des arts libéraux. Si j'en crois Marc Fumaroli, ce serait la chute du communisme et le triomphe du libéralisme qui auraient marqué le début d'une diminution du rôle symbolique des lettres et des sciences sociales. Ah bon ! En tout cas, les directeurs de département le savent : ils doivent diminuer les exigences académiques des programmes pour recevoir un nombre constant d'élèves et produire un nombre constant de finissants. Autrement, on vous coupe le financement. Heureux les étudiants, là-bas en France, à l'ENS d'Ulm ou de Lyon, dernier lieu ouvertement élitiste, voué à fournir un grand

corps de lettrés pour la République ! Tandis qu'ici... Bon, bon, bon. Pas de pessimisme outrancier : j'ai la chance d'étudier jusqu'à trente-cinq ans, comme un Camille Laurin, et ce, à des frais très raisonnables. Peut-être l'émulation – je ne parle même pas de l'admiration – est-elle absente des classes, toutefois, j'ai le « milieu » et j'ai surtout la bibliothèque, c'est bien assez. Et puis, est-il bien exact de dire que je n'ai jamais éprouvé d'admiration pour quiconque à l'Université ? J'entends ici Cecil W.Blake qui récite un poème remarquable. C'est magnifique. Aucun de mes ancêtres avant moi n'a pu connaître ce ravissement intellectuel, hors de l'Église :

*Pallida Mors aequo pulsat pede pauperum tabernas regumque turris.*

J'entends la parole d'Horace qui transcende les siècles, gravée dans le marbre romain et répétée avec un léger accent britannique. La voix s'élève, simple dans son élégance. Elle traduit l'esprit de ce poème, empli d'une piété de vieux Romain : « *Pale death with impartial foot kicks at the huts of poors and at the palaces of kings.* » Cette douce langue, ce n'est plus l'affreux jargon nasillard et vulgaire cultivé par la culture médiatique *porn-teen*, ce n'est plus cette langue sans personnalité qui nous semble si uniforme chez ces centaines de millions d'anglophones hors et dans le Québec ; cette langue suave et délicate, c'est le génie anglais à son zénith, lorsqu'il est tourné humblement vers la civilisation gréco-latine. Peut-être est-ce l'Angleterre latine et catholique. Et le poème se poursuit. Horace raconte le passage de l'hiver au printemps. Les hommes ne se réjouissent plus près du foyer ni les bêtes dans l'étable, alors que les champs ne sont plus blanchis par le froid. Déjà Vénus mène à danser ses chœurs et les Grâces donnent la main aux Nymphes. Le moment est venu de couvrir nos têtes de myrte vert ou de fleur nouvelle. C'est le moment d'immoler à Faunus dans les sombres grottes la bête qu'il préfère. La mort pâle

frappe autant à la hutte des pauvres qu'au palais des rois. Horace s'exclame : Ô fortuné Sestius, la brièveté de la vie nous interdit les espérances « à long terme » (je traduis, dans ma langue prosaïque, *longam spem* par « espérance à long terme », ô infortuné moi-même...) Le poète termine son adresse à l'ami Sestius en l'avertissant que bientôt la nuit va se refermer sur lui, de même que les Mânes de la fable et la demeure lugubre de Pluton. Ainsi Sestius ne pourra plus jouer aux dés la royauté du vin ni s'émerveiller du jeune Lycidas, de qui tous les adolescents sont épris et pour qui très bientôt les vierges rougiront d'amour :

*nec tenerum Lycidam mirabere, quocaeli iuventus nunc omnis et mox virgines tepebunt.*

Porté par la voix parfaite du Maître, le poème d'Horace ne m'apparaît plus comme simple jeu métrique ou s'entremêlent « la philosophie du *carpe diem* épicurien » avec des figures mythologiques et des lieux communs habilement présentés. Le poème a pris forme. La forme est le sens du poème. J'ai lu ça quelque part et je commence à comprendre. Lu à voix haute par un homme qui a compris « La Leçon du Printemps » à la fois comme mise en forme de la matière des mots et comme système clos (je veux dire complet, autonome), le poème révolutionne ma saisie du réel. Lorsque la voix s'arrête et que je me remets à penser à autre chose, c'est comme si je ne vivais plus autant dans le moment présent, comme si le ravissement poétique avait été un moment analogue à l'éternité. Graduellement, mon attention se dissout et s'éparpille dans le temps.

Depuis une minute et demie, Cecil W. Blake est demeuré silencieux. Son regard est redevenu tout à fait mélancolique. Pendant qu'il lisait par moments un certain éclat brillait dans son œil bleu. De nouveau la tristesse l'absorbe ; il se lève et se tourne face à la fenêtre. Son

regard est douloureusement plongé dans le lointain. Si la fenêtre était ouverte, j'aurais peur qu'il ne se jette en bas.

*–I do recall...back in the days...*

Ah voilà j'ai compris: c'est le général de la Wehrmacht devant le désastre. Blake se rappelle des beaux jours où il était collégien dans sa patrie d'origine : la Rhodésie coloniale. À cette époque il évoluait dans l'univers particulier des *boarding schools*, au milieu d'un environnement tout à fait garçonnier. Il était normal dans ce contexte que les adolescents « s'enamourent » des Lycidas nubiles et imberbes – il essaie d'expliquer ce passage du poème qui étonne souvent les étudiants *straight* du *Mid-West* américain. L'émulation académique et sportive favorisait la promiscuité et encourageait le fait homosexuel. L'homosexualité pan-britannique était l'œuvre d'une civilisation avancée dans laquelle les jeunes hommes avaient massivement perdu le goût des femmes, qui leur étaient devenues parfaitement étrangères. C'était une civilisation largement misogyne qui idéalisait le beau sexe. Blake veut clarifier le contenu sociologique des derniers vers du poème. Il cherche aussi à se dissocier des temps actuels qu'il juge trop politisés. Son hostilité à la *Queer McGill Journey* crève les yeux. Pour employer la lourde langue sociologique de Gilles Lipovetski, Blake s'insurge contre le *procès de subjectivisation-individualisation-autonomisation* qui triomphe dans notre post-modernité. Les moeurs, la coutume, la moralité, l'idéal : plus rien n'est commun aux êtres, sinon une seule idée anarchique : la croyance qu'une absolue liberté individuelle préside à l'aménagement de la vie individuelle, en dehors des heures de travail, est le remède à tous les maux et nous assure collectivement une société plus juste et plus raisonnable. Le *Doctor ès Classics* n'en croit pas une miette. Pour lui, ce qui faisait la force de l'Empire

britannique, c'était un ordre social fondé sur l'autorité et sur des conventions incontournables. Il préfère l'hypocrisie des élites d'antan à la décadence qui accompagne, dans l'ordre socio-politique, l'exaltation de l'individualisme hédoniste. Après quelques soupirs, Blake va s'asseoir et nous invite à donner notre opinion sur le sujet. Malgré ses réticences envers la *Queer McGill Journey*, c'est un pédagogue plus libéral que conservateur, qui nous encourage à nous prononcer dans toute notre ignorance sur un sujet aussi complexe. Barry nous explique, tout en jouant avec sa casquette, qu'il a à cœur de participer à la *Queer McGill Journey*, même s'il n'est pas lui-même « *totally gay* » mais bien « *bisex'* ». Il trouve que c'est un événement très *friendly* qui rétablit un esprit de communauté dans notre monde tellement individualiste. Le sens de ses propos reste un demi-mystère pour moi. Effectivement, pendant la *Journey*, on peut prendre une bière et un hot-dog avec n'importe qui, en discutant de n'importe quoi, bercé par « *I want to fuck you like an animal* ». Cependant, selon moi, ce genre de lien est plus social qu'amical. On jase, on a de la sympathie pour les problèmes de l'interlocuteur, on affirme des opinions en les tenant pour relatives, puis on se quitte à tout jamais. En tout cas, cela fait quinze minutes que mes camarades de classe opinent à tour de rôle parce que la ligne pédagogique de Blake est qu'il faut créer pour la jeunesse des forums démocratiques en classe. La voix d'Horace est oubliée, et tandis que Mike raconte lui aussi sa vie privée aux autres. Le *Professor* distribue des photocopies de l'extrait au programme pour la deuxième moitié du cours : *Julius Caesar's De Bello Gallico, Book VI, 27*.

—« *O.K. Enough !* » Blake interrompt le bavard Mike, se raidit, tousse dans son poing et se passe la main sur le front avant d'aborder le nouvel extrait doté d'un je-ne-sais-quoi d'excitant qui

semble troubler son habituelle mélancolie contemplative. On sent que Blake apprécie Jules César et son œuvre. C'est la première fois que nous abordons le *De Bello Gallico* en classe. Je ne connais pas bien César. Je n'ai qu'une image tirée de mes lectures d'*Astérix le Gaulois* et de la courte biographie par Gérard Walter : celle du patricien rusé, cruel, ambitieux et raffiné. Pour mon professeur, César est avant tout l'homme d'État d'envergure apportant la solution impériale à une République qui depuis longtemps est catastrophée et ne répond plus adéquatement aux exigences du règne mondial des Romains. César est aussi, dit-il, l'extraordinaire écrivain qui, à des fins de propagande, écrit un compte-rendu de sa Conquête des Gaules demeurant à ce jour le plus précieux témoignage sur les origines de la France, de la Belgique, de la Suisse, de l'Allemagne rhénane et de la Grande-Bretagne. César, homme d'État et auteur classique ; César, triomphe de la raison et de la volonté. L'extrait qui retient notre attention est l'une de ces digressions du Général en plein récit de Conquête, prenant tout à coup le soin d'étudier la faune et la flore des lieux qu'il visite – suprême petit plaisir désintéressé de l'aristocrate conquérant...

Il y a désormais quelque chose de cassant dans la voix grave du Maître :

*Sunt itemquae appellantur alces*

(Il y a aussi les animaux qu'on appelle élans.)

*Harum est consimilis capris figura et varietas pellium, sed magnitudine paulo antecedunt, mutilaeque sunt cornibus, et crura sine nodis articlisque habent, neque quietis causa procumbunt neque, si quo adflictae casu conciderunt, erigere sese aut sublevare possunt.*

(Ils ressemblent aux chèvres et ont même variété de pelage ; leur taille est un peu supérieure, leurs cornes sont tronquées et ils ont des jambes sans articulations : ils ne se

couchent pas pour dormir, et, si quelque accident les fait tomber, ils ne peuvent se mettre debout ni même se soulever.)

Nous traduisons d'un seul trait cette langue simple et claire de soldat-apprenti-zoologiste, pour en arriver rapidement, trois paragraphes plus loin, à la marche de César contre le chef Ambiorix, dans le maquis des Ardennes. Je ne m'attarde pas longtemps sur cette proposition grotesque de l'homme de sciences naturelles Jules César, pour qui des animaux aux jambes sans articulation ont habité la forêt Hercynienne ; j'ai trop hâte d'en arriver à la guerre. Bientôt, le sang gaulois gicle, en effet, autour des soldats partis à la recherche du chef rebelle. L'avouerai-je ? C'est apaisant. Comment nier mon désir de massacre-spectacle. La classe écoute d'une oreille plus attentive maintenant. Les élèves ont ce visage qu'avaient, le 11 septembre 2001, des milliards de téléspectateurs électrisés par la vue des pauvres gens hurlant du haut des tours du *World Trade Center*. On dit que la sortie du film *Gladiator*, qui mettait en scène les cruels jeux du cirque romains, a incité une foule de jeunes Américains à se ruer dans les départements de *Classics*, un peu partout sur le continent. Le spectacle du sang procure une sombre joie, à la fois enivrante et effrayante. Voir souffrir les Gaulois me fait du bien, et pourtant, j'ai honte de ce que je vois, de ce qui me fait plaisir. Les colonisés sont ainsi fait qu'ils se réjouissent des conquêtes du dominant et se rangent derrière lui. Je salive pour César qui s'enfonce dans la forêt des Ardennes, à la recherche d'Ambiorix. Je pense bien que je saliverais de même si c'étaient Ambiorix et toute la Germanie à sa suite, qui poursuivaient les barbares romains à travers les plaines de Campanie. Ici César est le plus fort. Il faut dire aussi que dans notre culture encore rattachée à ses racines païennes, la vertu est souvent associée à la guerre offensive, à l'invasion de style teuton. À quinze

ans, je passais des nuits devant mon PC à « jouer » à *Civilization*, c'était un jeu vidéo terrible où il fallait construire sa propre civilisation en détruisant celle des autres. Je restais éveillé jusqu'à l'aurore tandis que « le Roi George III » – mon nom de guerre – massacrait tantôt les Zoulous, tantôt les Allemands ou les Français. Quand je terminais une partie, après dix heures de tension intense, j'étais pris d'un désespoir soudain et je me jurais bien de ne plus jamais rejouer à *Civilization*. Mais, c'était plus fort que moi, cela relevait d'un appétit archaïque de destruction, j'imagine... En ce moment le *Professor* lit, et derrière la difficulté académique de la traduction, et l'idée très « cours classique » d'acquérir une « culture de médiation », il me semble que ce qui est en jeu ici, c'est d'abord notre plaisir sadique d'entendre comment le chef Catuvolcos s'empoisonne et Ambiorix fuit les escouades romaines. Ah ! c'est magnifique, cette guerre d'extermination contre les Éburons, on s'y croirait. À la forteresse d'Atuatuca, César divise son armée entre Titus Labiénus, César Trébonius et lui-même, puis marche vers l'Escaut avec trois légions. Hélas les Éburons terrifiés se cachent dans les marécages difficiles d'accès et on ne peut les tuer facilement. « Voulait-on en finir et exterminer cette race de brigands/ (*Si negotium confici stirpemque hominum sceleratorum interfici vellet*)/, il fallait fractionner l'armée en un grand nombre de détachements et disperser les troupes ». Je goûte le « *stirpemque hominum sceleratorum* », surtout que César m'apprend que les Barbares osent dresser devant les légionnaires de petites embuscades. J'ai mal compris la phrase car j'avais oublié que la déclinaison génitive plurielle de « *homen* » était « *hominum* ». Tout est clair à présent, il m'avait semblé, au départ, que César voulait tuer « et la race, et l'homme scélérat ». Quelle erreur grossière, c'est la « race de brigands » que César veut exterminer – *stirpemque hominum* –

expression qui rappelle, précise Blake, que chez les Romains la guerre était une affaire sérieuse qui ne s'embarrassait pas d'hypocrisie humanitaire : on faisait la guerre franchement, pour exterminer l'ennemi et effacer jusqu'à son nom de la mémoire des siècles... À mon avis, Blake aurait préféré que Murray finisse de nettoyer la vallée du Saint-Laurent pour faciliter l'implantation future de colons orangistes. Barry et Mike gardent les yeux grands ouverts : dans leur tête les mots de César croisent les images du film de Riddley Scott. Je le devine sans peine car *Gladiator* passait hier soir à CBC et j'ai moi-même écouté la première scène du film – la bataille contre les Germains – avec autant de délices que la dernière fois. J'ai l'imagination nourrie de peplums hollywoodiens. Dans mon écran intellectuel, Kirk Douglas, vêtu de sa tenue de Spartacus, interprète Titus Labienus, et Caius Trebonius est joué par un Russell Crowe à la petite barbe bien taillée et à la coupe mouillée-vers-l'avant. César, évidemment, c'est Charlton Heston tel Juda Ben-Hur sur son char-peplum coursant dans le stade-peplum. Ça n'a aucun lien avec la marche de César dans les marécages et pourtant, César est acclamé par une foule de supporters. Le tout accompagné d'une musique cuivres-peplum. Tandis que mon petit film trahit la réalité prosaïque de la Guerre des Gaules – des brutes casquées qui tuent des gens pour leur chef –, nous achevons en beauté la traduction de l'extrait. Comme César veut en finir avec l'ennemi embusqué sans sacrifier un trop grand nombre de soldats, il « envoie des messagers aux peuples voisins : il excite chez eux l'espoir du butin et appelle tout le monde au pillage des Éburons : il aimait mieux exposer aux dangers de cette guerre de forêts des Gaulois que des légionnaires, et il voulait en même temps, qu'en punition d'un tel forfait, cette grande invasion

anéantît la race des Éburons et leur nom même ». *Happy end* final avant le générique : les peuples voisins entendent l'appel de César et accourent de toutes parts pour aider à achever les Éburons... –« *Questions ?* », demande le *Professor*.

Silence. Michelle Duval, une étudiante française assise aux côtés de Barry, soupire longuement. Elle a dû s'endormir sur cet extrait si facile à traduire, elle qui est tellement plus avancée que nous, pauvres cancre... Je l'imagine au Lycée Henri-IV debout pour son examen oral devant un petit professeur maigre à lunettes extrêmement exigeant. Michelle, excellente apprentie-humaniste, récite, l'air hautain, tout le livre VI du *De Bello Gallico*, sans erreur de traduction ni imprécision dans le choix des expressions françaises. Pendant que je me régale de ce petit tableau célébrant la rigueur de mythiques vieilles-institutions-françaises-méritocratiques, Blake a repris son commentaire élogieux sur le grand stratège zoologiste et grand écrivain-propagandiste. Il reconnaît cependant que l'histoire des « élans aux jambes sans articulation » est grotesque. Ceci démontre que même les grands hommes sont parfois crédules et nous amène à déduire la part de crédulité énorme en nous, humbles humains qui n'avons pas saccagé la moitié de l'univers. Peut-être est-ce une erreur insérée par un mauvais copiste dans une édition ultérieure ? Blake promet d'étudier la question d'ici le prochain cours. D'ici là, il entend nous démontrer les avantages de la conquête césarienne pour les Gaulois. Tout d'abord, César est un « *impartial mind* » chez qui il est malavisé de déceler quelque forme d'hostilité raciste que ce soit envers les Celtes ou les Germains ou les autres Barbares hors d'Italie. La *Guerre des Gaules* est truffée de bons mots sur les actes d'héroïsme dont font preuve certains Gaulois. Mais enfin, il y a « *the facts* », ceux que César a notés dans son véritable Bulletin de la Grande Armée romaine : l'arrivée de la civilisation

romaine entraîne la disparition de la religion des druides, nourrie de sacrifices humains, de plus, elle supprime les rivalités entre tribus, ces mesquines divisions intestines qu'il dit caractéristiques de la vie sociale gauloise lorsque celle-ci était livrée à elle-même. Face aux pressions germaniques, le bouclier des légions romaines va protéger pour trois cents ans les nouvelles peuplades conquises (la bienfaisante *Pax Romana*...). Ces pauvres peuplades qui autrement auraient continué d'être gouvernées par des despotes locaux, connaîtront enfin les bienfaits du droit romain et de l'administration civile juste et efficace. L'écriture leur est divulguée. Bientôt la culture gallo-romaine va donner ses plus beaux fruits. Remodelés dans le moule latin, à l'image de la Province déjà conquise au sud, les Gaulois accéderont à l'unité. Dans la douceur provinciale ils connaîtront l'abondance et la sécurité. Rome la vigilante gardera l'œil ouvert sur les barons gaulois et maintiendra l'ordre public jusqu'aux invasions. De toute façon, les peuplades celtiques ne pouvaient résister aux légions et à la technologie militaire extraordinairement supérieure des armées éprouvées par la culture de l'excellence martiale. Blake fait circuler des photocopies figurant les machines de guerre pour servaient à assiéger les oppida, ainsi que les divers travaux du génie romain pour entraver toute tentative de sortie hors d'Alésia, et le plan d'un camp romain standard. Surpuissant, presque omnipotent, César dut retarder les succès de sa propre Conquête en attendant de pouvoir se représenter au consulat. Pendant ces années d'attente, ce ne fut pas « *a big deal* » de soumettre ces peuples communément jugés inconstants, faibles devant les échecs et prompts au découragement. « *Well !* » Blake sort ses clés de voiture, une Saturn – comme l'atteste l'écusson de cuir sur le porte-clé – et de l'autre main il tapote le bureau du bout des doigts, nous signalant ainsi que le cours approche de sa fin. On me demande de distribuer la version corrigée

du dernier examen. En rendant les copies, je n'observe même pas les résultats de mes collègues – probablement tous des A+ et des B+ tant l'inflation des notes est le mal habituel du département. Je réfléchis, perplexe, sur le fait que la Conquête de César me paraît tout à fait justifiée ainsi présentée. Il n'y a pas trois jours, je lisais les articles de philosophie de l'histoire de Simone Weil et je me persuadais que les Romains étaient tout bonnement des salauds et que de beauté, de vraie grandeur, il n'y en avait eu que chez certains peuples conquis par eux (les Grecs, évidemment). Weil déclare que les Romains ont souillé tout ce qu'il ont abordé avec leur brutalité coutumière. Elle allait même jusqu'à comparer les légions de César aux divisions de Hitler. En somme, l'héritage de Rome c'était un monde médiocre et sanglant. Weil m'avait convaincu et, dans l'enthousiasme de ma « clairvoyance » empruntée, j'avais directement appliqué sa grille à l'époque contemporaine, en traquant les méchants Romains de 2004. Rome n'était-ce pas Washington ? Les légions, n'étaient-elle pas la *US Army* triomphante en Asie centrale ? Du pain et des jeux. Une civilisation de brutes, de matérialistes, d'impérialistes... Rome. Les États-Unis et leur avant-cour septentrionale. Weil m'avait embarqué, dirait Montherlant, dans sa navigation sur les eaux pleurnicheuses de l'Oronte. À présent tout est renversé et le petit roseau que je suis penche dans l'autre sens. Ce que mon professeur me raconte, c'est l'introduction d'un progrès absolu en Gaule. En apprenant le droit, un peuple se hisse au-dessus de la spirale infernale de la vengeance ; en adoptant l'écriture, le Gaulois décuple ses capacités d'avancement intellectuel ; en délaissant les sacrifices humains, le culte rendu à la divinité se civilise. Unifier les Gaulois par l'épée, c'était leur rendre un fier service. Si cette conquête avait été un geste négatif, la noblesse gauloise aurait continué de lutter contre l'étranger. *Post-proelium*, les nobles ont librement choisi

de se tourner vers le nouveau maître comme vers un pédagogue bien-aimé. Les envahisseurs ont fait preuve d'un esprit magnanime en fusionnant les divinités gauloises et romaines afin de mieux intégrer les nouveaux provinciaux à la vie de l'empire.

–« *Aye di-za-gri* »

De quoi s'agit-il ? Je lève la tête pour comprendre.

« *Aye dizagri Professor* », la voix de Michelle est cassante malgré la douceur implicite de l'accent Français-de-France. Il fallait s'y attendre, cette Bretonne étudiante en « *Celtic Studies* » et s'objecte en tout point au commentaire de Blake sur le *De Bello Gallico*. À ses yeux, c'est une immense culture que César a presque réussi à anéantir. Michelle élabore, elle ne peut plus retenir son indignation...

« La disparition du druidisme gaulois est une tragédie comparable à l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie, provoquée par le même ruffian Jules César. » Oh mais je ne dois pas changer l'ordre des idées exprimées par la jeune celtologue. Elle commence à parler en s'exclamant que « même les oiseaux crient, lorsqu'on les met dans une cage, qu'il ne saurait en aucune circonstance être préférable pour une nation d'être pillée, violée, incendiée, massacrée puis asservie. Le *De Bello Gallico* est le récit répugnant d'une série de crimes contre l'humanité, et peu importe si le concept n'existait pas à l'époque. Oui, peut-être, sans l'équipée césarienne, les Gaulois auraient tôt ou tard re-déferlé sur l'Italie. Néanmoins, cette justification honnête de la guerre préventive n'élève pas pour autant en mission civilisatrice ce qui a d'abord été conçu comme un geste destructeur. La Gaule a été saccagée avant de devenir pour longtemps l'imitatrice servile de l'art gréco-latin. » Michelle enchaîne sans respirer des phrases qui déferlent

comme les bombes de la résistante face à un Blake co-génocidaire. Je retrouve dans son discours des conclusions semblables à celles que Hubert Aquin tirait de son étude de Joyce : cette langue anglaise que Joyce poussait à ses limites, ou rendait folle, avec une maîtrise parfaite, traduit la nostalgie de l'Irlande gaélique perdue et témoigne de la recherche d'une Irlande idéale dont l'histoire est celle d'une dépossession. De la même manière, Michelle croit que « le foisonnement littéraire de la France renaissante a été l'expression d'une celticité refoulée avec la défaite. Dans la bouche des Romains le latin était une langue robuste, avare de moyens et exacte. Pourtant, la langue française qui en découle semble forgée par des esprits sensibles et inventifs : notre langue française apparaît plus parente avec l'esprit celtique, fondé sur des recherches d'imagination abstraite qu'avec l'esprit à *arêtes dures*, comme dit Siegfried, des Latins. » Toute cette théorie m'a l'air fumeuse mais je continue d'écouter car ce que dit la future celtologue n'est délirant qu'en surface. En réfléchissant avec le même soupçon judéo-chrétien, je trouve que César présente une vision faussée de la Gaule ; il ne la présente qu'en fonction de la défense de l'Italie des profits directs – esclaves, richesses – qu'il peut en espérer. L'archéologie nous révèle une nation celtique avancée, qui utilise la monnaie et démontre, par ses stèles funéraires, qu'elle connaît l'écriture. Cette nation qui prendra trop tard conscience d'elle-même, exprime son génie singulier à travers l'ornementation des objets. Il devait exister un certain projet celtique distinct du projet romain, et qui s'est exprimé dans la résistance massive et acharnée des combattants gaulois avant leur mise à mort collective. La provincialisation par les armes de cette nation celtique lui a permis de devenir vite prospère économiquement grâce aux retombées de la vie dans le marché impérial. L'ordre sera rétabli. Les Gaulois goûteront bientôt les douceurs de la

citoyenneté romaine. Mais la langue ? Mais l'Art ? Il faudra attendre plusieurs siècles de stérilité pour les voir reflourir de façon originale. Michelle touche ici à quelque chose de peu étudié : le génocide, c'est tuer ce qu'il y a de plus vivant chez un peuple, ce qui fait qu'il est un rameau particulier du grand arbre humain. Sa langue, son Verbe est le « *quid* » qui fait de l'appartenance à la collectivité une façon différente d'être homme et d'appréhender l'univers. Durant le Haut Moyen Âge, les Celtes produiront leurs plus belles œuvres dans des territoires jadis préservés de l'occupation romaine...

« *Well, time to go !* » Blake vient de concéder à Michelle que les Romains ont en effet commis des génocides en Gaule « *during that harsh period of history* ». Pressentant la fin du cours, Mike et Barry se sont déjà levés, leur cahiers rangés dans leur sacoche masculine. Blake aussi ne tient plus en place, il a hâte de rentrer dans sa villa à Wesmount. En effet, la « femme à tout faire » qui lui arrive tout droit des Philippines grâce au Programme fédéral d'aide-ménagère, est là, qui l'attend dans sa cuisine. En se levant, il fait virevolter autour de son index son porte-clé Saturn.

« Chan-Philippe, I would like to see you in my office. I have something to give you. »

—« *Me ?* », fais-je, étonné et intrigué.

Je marche dans le corridor aux côtés du *Professor* et je continue à ressasser des pensées sur Rome, l'Angleterre, sur l'esprit belliqueux et raciste et sur la violence qui suinte de partout. Agité par les images de massacres et de guerres, je bredouille des morceaux confus d'une hypothétique philosophie de l'histoire qui me permettrait enfin de me sentir en sécurité – qui sait – dans ma

peau de « *would-be-anglophone* ». Il n'y a qu'une seule voie, compte tenu de la réalité: le renoncement et la contemplation pessimiste du monde par les perdants lettrés.

Nous parvenons au bureau de Blake. Le *Professor* me fait asseoir sur une chaise rembourrée. La pièce, dans le désordre le plus complet, traduit la hâte de l'universitaire pressé de partir en vacances. Pourtant on pourrait travailler à de belles choses dans ce bureau bien meublé où des livres de la *Loeb Classical Library* encadrent un buste d'Horace. Blake se laisse tomber sur les coussins moelleux : « *Congratulations my young friend ! You reaped the third place !* » Il me tend un certificat. En le lisant je comprends que j'ai gagné le concours pancanadien de « *Latin Sight Translation* ». J'arrive en troisième place derrière Dan McCormick de *Dalhousie University* et Ulanh Rhadijan de la *University of Manitoba*. Je n'arrive pas à le croire ; je rivalise avec de vrais anglophones ; je vais devenir un héros. Blake s'approche de moi, me met la main sur l'épaule et solennel, me répète « *Congratulations ! The Department is proud of you* ». J'ai réussi, j'existe, je suis en route vers le Club des « *distinguished gentlemen* ». Ce soir, j'entrerai au bar de l'Université avec le sentiment d'être un mcgillois à part entière. J'aurai peut-être même l'assurance brittonne qui me permettra de remporter une *Hot Babe*. En me retournant pour sortir, mon regard se pose sur un poster collé sur la porte : autour d'une église en flammes, des troupes anglaises manient le canon. Au dessus de la gravure : « *The Victory of Saint-Eustache* ». Blake aime les images et les objets qui rendent compte de l'histoire des colonies britanniques.

De retour sur McGill College, j'ai la gorge serrée. J'avance péniblement vers le métro en contournant la zone universitaire-festivalière, mon certificat de latiniste junior sous le bras. Dormir quelques heures avant de retourner au cheap work. Prendre un bain bouillant et ne plus penser du tout. Quel sens donner aux chahuts et aux nouvelles informations historiques de la journée ? Par la pensée, j'espère rester au-dessus des festivals, de nations qui s'entre-étrangent, de charniers qui brûlent, de fausses partouzes puritaines en plein-air. Je me persuade que ma pensée continue de naviguer sur les immondices et ne s'affaisse pas, que je garde une intériorité intacte qui me sauve du malheur collectif. L'Université m'offre cette bibliothèque et ce cours où j'ai la possibilité d'entendre parler d'une haute culture qui me permet de ne pas périr de marginalité dans le Festival universel. Je vais rentrer chez moi pour dormir quelques heures avant de retourner travailler. Comme dit la sagesse populaire: « je ne réglerai pas le monde à soir. » En attendant, je ne me débrouille pas trop mal à l'école des maîtres anglophones. Je surfe comme un chef sur mon pays de rage étouffée. Mon éducation m'apprend tout le tragique de chaque existence, de chaque extension irréversible d'un être dans le temps, et pourtant ça va, tout roule, le pays a des rouages bien huilés qui tournent, mécaniquement parfaits, minute après minute. Dans « la société efficiente », ce Canada vanté par Joseph Heath, on voudrait un point culminant, une crise durant laquelle les choses sembleraient mieux ordonnées. Rien n'arrive et on va se coucher. On fait des rêves compliqués, ceux de l'élite *Frenchie* scolarisée.

## Lettre à un ami protestant

*Dear Robert Chong,*

*I hope that everything is going well for you, your wife and kids. As for me I am doing fine. I am at last taking time in order to clarify my thoughts on essential matters and to set this complex world into a particular order in my mind. I started a while ago to convince myself that although the world is complex and changing, and is difficult to grasp intellectually, it is nevertheless the mixing of a bunch of figures and symbols one has to study thoroughly by himself. Anyway, don't worry, I will not go on with further sayings on the possibility and the necessity to seize the world through symbols and analogies – I know you would not listen to me, divagating alone. My purpose is not to bore you nor to make you feel more comfortable in your certainties. Today, one year after I left you without warning in the midst of one of your apologies of Martin Luther, I simply intend to explain you the reasons for my desperate flee. But first, I would like to recall to my own mind what happened between us during those two years of proto-christian friendship.*

*I remember the day when I met you, it was at Fall, at the beginning of my first school year at McGill. Autumn's colours were beautyfying the campus with a touch of seasonal melancholy and sadness. All the Freshmen were drinking beers and eating hot dogs at the barbecue on the*

*grass, beside the central alley of the campus. Bob Marley's reggae music was in the air. I saw you in the corridor of the Leacock building, you came to me smiling and you shook my hand. You made me a proposal: to join a group of biblical reading, called the "University Bible Fellowship". I immediately accepted the invitation with a mix of curiosity and enthusiasm. I saw it as a sign of the fates (I did not know that protestant proselytizers were a common thing in Montreal). I thought that acquiring a deep biblical culture was the basis of true scholarship. The proposal looked serious. I remember that you and your colleagues were two Asian Christians but you had an American accent. I was ready for an international intellectual exchange and perhaps, – who knows? – a religious one. I was shocked when I went to the UBF Center for the first time, and saw that 90% of the Christians there were brought from Asia, and especially, Korean stock. The experience was to be more Korean than international (more folkloric than oecumenic). I was even more surprised when I noticed that half the people there were not students from the University, as the name UBF would normally suggest. I saw babies, young children, teenagers, nursing mothers and Chinese forty-year old patriarchs, complete Asian households gathered together. I had thought we would read the Bible in small groups of students, on a collegial basis, with you leading the conversation. In fact, it was more like a private tutoring in separate room. You challenged my pride and my tight Catholic interiority when you asked me to pray and sing loudly with you. Besides, you were imposing a ready-made program of readings with ready-made points and perspectives to analyze. You seemed so sure of yourself – I was later to discover that you are ten years older than me and have children – and everything seemed so "well-prepared" for me, so personalized, waiting for my little unexpensive approval, that I decided to give it a try.*

*And so forth, I visited UBF once a week for the so-called biblical reading, despite the fact I was obviously at the wrong place. I decided to come to your church for two years, against all evidences and contrary advices of my friends, thinking that to live a great life and to elevate oneself to a religious spirituality one had to pass through many strange paths. So I was to participate in a fundamentalist sect of the Christian Renewal ! That promised indeed to be very picturesque. We misunderstood each other from the very beginning : you thought I would be your docile and sincere pupil drinking your enlightened interpretation of the Bible, and that you would be some sort of secular protestant priest, some Reverend Robert Chong. But to me it was clear – although you were more experienced in biblical study – that since you were pursuing a Christian culture outside catholicity, just like me, we were equals in the darkness of the free individual interpretation of the Scriptures. Two fellows in the darkness helping each other. I accepted your leadership and your system of face-to-face prayer-reading-song with fatalism. I thought that a modern soul, striving at any cost to get out of a social environment alternating religious indifference and scientific atheism, had to accept a certain amount of infantility, sectarian blindness and fanaticism. I thought that a modern soul – i.e. a rationalist soul – ought to be hypocrite and to hide its voluntary concessions on Reason, not to be set apart from all community of worship, based on Faith rather than Wisdom. Unfortunately for your community of Biblical Fellowship, it has come to appear impossible to me, after two years of hypocrisy, to pursue my efforts to accommodate your sect through a policy of self-denial. Excuse me, I apologize for writing so pitifully in English, I hope you understand what I am trying to write. Beside, you know what it is to use a language which is not your mother tongue, being yourself a born Cantonese*

*speaker. I envy you for having received the gift of languages, but I have always disliked the way you proclaim with over-confidence that you hence pursue directly the mission of the Apostles.*

*Okay, you speak four or five languages, I am happy for you. So what ? Is it a legitimate reason to believe that someone in Montreal who speaks only French shows by the sign of unilinguism that he is less pre-destinate by God to teach the Gospel and convert the city ? Pour qui tu te prends sacrement ? Sorry, anyway I knew it would not be easy to read the Bible with you, I knew it when I went for the first time with curiosity to one of your evening celebration. The lithurgy seemed so lifeless, so obsessed with the daily life of conduct (an ethic more than a religion)... and those stern faces singing the divine joy – this blend of severity and angelism – this orgy of fake innocence, this condemnation of sins. Why this severity ? Why this fake innocence ? We are all in the cave my friend ; toi comme moi, nous sommes dans la caverne. Don't pretend that you are resurrected from the moment you proclaim sincerely that you turn away from the flesh. I felt very bad during the second part of your masses, when, after the lithurgy, you people gave public theatrical confessions and started to cry. One by one, the members of your sect would go on the stage and explain how bad they were, what sins they had committed (trivial sins always), what power Satan had over them in their "past", and how they had repented after realizing their lowliness which they had escaped, thanks to divine grace. I suggest all of you theatral protestants to read Paul de Man's "Allegory of Reading". In the 12<sup>th</sup> chapter, "Excuses", he explains what confession really means: "To confess is to overcome guilt and shame in the name of truth : it is an epistemological use of language in which ethical values of good and evil are superseded by values of truth and falsehood". He then explains how Rousseau ruins his "Confessions" by*

*excusing himself publicly ; he writes : “Rousseau cannot limit himself to the mere statement of what “really” happened, although he is proud to draw attention to the fullness of a self-accusation whose candor we are never supposed to suspect”. In the same fashion, your repentance seemed to me as if marked by pride. You would do good noting those last words of de Man, “The only thing one has to fear from the excuse is that it will indeed exculpate the confessor.” You wanted me to declaim my sins and to sing my lowliness with your fellows. One of you had shown envy in his childhood, the other greed, should I have talked of my haughtiness ? No way. Who do you think I am ? I particularly remember the confession of one of your non-Korean brother, a “French Canadian” from Montreal. How disgusting was he during his timid speech of blame against his own practice of adultery, with his horrible French Canadian accent disfiguring Shakespeare’s tongue, the way that this young man stuttered, bent his back to make himself smaller, the way he dared not to look at anyone in the eyes... Oh, j’ai pensé qu’il était l’image miroitante de ce qu’il y avait de plus impuissant et de plus folkloriquement “French Canadian” en moi, ma virtualité la plus mauvaise. Enough. Je n’ai qu’une seule âme; j’écrirai dans ma langue. D’ailleurs tu la comprends, don’t you? Quand je m’adressais à toi en français, tu me répondais convenablement, en anglais. Du moins cela m’apparaissait alors convenable. Je me suis trompé en pensant qu’il existait à Montréal un espace neutre où je pourrais acquérir une culture mondiale et déployer sa raison dans l’universel, qu’un point de convergence idéal unissait les deux cultures majoritaires dans la transcendance. Quel beau projet, mais quelle illusion dans l’état actuel des choses ! Les forces québécoises n’ont pas encore convergé dans les institutions qui prendront en charge la politique nationale pour permettre aux esprits de s’élever au-dessus de*

la mêlée, sans jouer le jeu d'un parti. Quand ta secte se propose de convertir le Québec à la foi chrétienne à l'aide d'une libre interprétation de la Bible et de douteuses messes-confessions en langue anglaise, moi je ris de colère. Qu'un Québec post-catholique vivant une crise des repères moraux attende sa reconversion au christianisme – car notre catholicisme depuis la Nouvelle-France, n'a pas toujours été le produit d'un jansénisme hystérique anti-républicain – de sectes coréennes anglifiées, aux moeurs et aux paradigmes anti-nicéens, me semble relever d'un ridicule délirant. Oui, le communautarisme et l'irrationalisme qui sont la marque du Renouveau chrétien revêtent une certaine chaleur et même, une simplicité charmante. J'aime cette idée du repas chrétien réunissant plusieurs familles rattachées à la communauté, autant qu'on peut aimer l'entraide et la solidarité morale dont témoignent les initiateurs d'un ghetto. Dans votre candeur et votre fervent prosélytisme naïf, vous ne concevez aucunement ce qu'il y a de majoritairement français autour de vous, et vous vous adressez à cette majorité distincte comme si elle faisait partie de l'humanité assimilée par les Anglo-Saxons. Tout cela m'indigne. Je vois tes machines, Robert Chong. Je sais que dans ton âme tu te juges tel le bon Chinois de Hong Kong qui aurait choisi judicieusement la personnalité anglaise pour bâtir la Ville avec l'ami anglais ; je sais que tu me considères comme le Chinois du refus orgueilleux et de la résistance démoniaque à un biculturalisme providentiel. Non, le Québec ne se laissera pas convertir par des sectes qui ne parlent pas sa langue et lui proposent des cultes charismatiques. On dit que les Québécois veulent eux aussi un culte d'allure pentecôtiste, un culte qui bouge et qui fasse beaucoup de bruit. Dis-toi bien qu'ils trouveront toujours plus de lyrisme dans les produits de l'industrie culturelle et que, s'il veulent une Église-party, ils ne veulent cependant pas y *adhérer*. Ils consomment des

expériences sectaires mais ne s'y arrêtent pas. Et tant mieux, car le malaise qui résulte de notre sortie du repli religieux, de notre sortie de la valeur-refuge « piété rituelle », doit mener à la construction de notre république, et non à notre aliénation dans quelque dérive luthérianiste de provenance coréenne ou états-unienne, dans quelque déisme bizarre de fabrication cosmopolite. Qu'avons-nous aussi besoin d'une messe-kermesse ? Le Festival et sa moraline nous suffisent. Sur ce, adieu ! Je prie pour que ton fils nouveau-né, Martin Luther Chong, ne soit pas trop désorienté par ces quatre langues que tu lui apprends déjà et les dogmes arbitraires de cette religion construite en réaction au temps présent. Je lui souhaite de ne jamais sortir de son ghetto afin de ne pas se sentir comme une minorité expatriée dans un pays étranger à sa culture et à sa religion. Quant à moi, bien que j'envisage difficilement mon retour à la vie communautaire quotidienne de l'Église catholique, je me tiens loin des *renewals*. J'essaie la solitude et le repli intérieur. Je recherche avec difficulté le dialogue et le don de soi. Je pense à l'attente pénible du catholique agité qui n'apostasie pas et tente de préserver un peu d'indépendance spirituelle malgré l'appel quotidien d'un monde où les appétits des marchands et des politiciens ne sont plus limités par aucune prescription religieuse, hormis l'hypocrisie puritaine. Vais-je réussir à ne pas m'abandonner tout entier aux forces déchaînées d'une société mi-protestante, mi-séculière ? Chose certaine, je réussirai mieux sans toi et ta bruyante église. J'ai plus d'espoir d'arriver à naviguer à vue sur la mer montréalaise, seul au milieu du Festival, que dans ton église-ghetto, bercé de chansonnettes moralisatrices.

Cher Robert, tu riais n'est-ce pas, quand je te parlais de la foi romaine, comme si mon attachement au catholicisme n'était à tes yeux qu'une coquetterie. Je ne t'en tiens pas rigueur.

C'est vrai qu'il y a chez la plupart des Occidentaux éduqués, une nostalgie pas toujours mesurée pour l'ordre social médiéval, qu'on soit catholique, protestant ou jacobin. Comme le dit Nietzsche, qu'on le veuille ou non, l'Église demeure pour nous tous, descendants d'Européens « *das phantastische Urbild* », l'image originaire fantastique. Il ne s'agit pas d'être réactionnaire et de renier l'affranchissement de l'individu depuis la Réforme ; simplement, le Moyen Age chrétien était un univers cohérent. Malgré toutes ses convulsions, il y dominait une certaine primauté du spirituel sur les autres ordres, une certaine unicité du monde, à l'opposé des mésententes et des ruptures sectaires. On dit que l'homme médiéval découvrait le sens de la vie à travers son rôle dans la société, qu'il était intégré à un tout dans lequel la place de chacun devenait service. La pensée proscrivait le hasard et l'arbitraire. Les corporations obligeaient les marchands à la solidarité. L'usurier était tenu hors de la société. Le salut représentait le premier but de l'existence. Ainsi, la société médiévale tout entière devait-elle être animée, en dépit de tout, par de hautes pensées... Ce qui m'a énervé chez toi, c'est que tu étais tellement certain des bienfaits des réformateurs Luther, Calvin, Zwingli et Cie, que tu niais complètement les avantages de la Chrétienté médiévale sur l'Europe déchirée des nations et des grandes sociétés anonymes. Pour toi et les gens d'UBF, l'histoire du monde n'est pas compliquée, elle alterne entre paradis et enfer terrestre : il y a le Jardin d'Eden, puis la chute, l'errance du peuple élu, la venue du Messie, l'Église primitive, corrompue à partir du Concile de Nicée jusqu'à la venue du bon Luther qui sauve les chrétiens du papisme diabolique. Si je suis très romantique quand j'exalte le Moyen Age européen, tu ne te donnes pas beaucoup de peine, en revanche, pour me prouver que le monde protestant est un cadeau providentiel et non, comme Ronsard le pensait,

une misère de notre temps. Par votre « liberté de l'Évangile », vous avez saboté toute reconnaissance des meilleures introductions et des meilleurs introducteurs au Nouveau Testament. Toi, le premier individu venu, tu lis la Bible et tu en conclus ce que bon te semble. T'a-t-on prévenu que tes interprétations pourraient, sans que tu ne t'en rendes compte, n'arranger que tes propres intérêts individuels et ceux de ta communauté particulière ? Te souviens-tu de cette séance de lecture où tu voulais me faire lire « la généalogie de Jésus-Christ » par Mathieu ? Moi je m'en souviens. Tu avais arrêté de lire après le Chapitre 1, Verset 5 – « Salmon engendra Booz, de Rahab » – pour divaguer sur le soi-disant fait établi que Rahab, engrossée par Salmon, était en réalité une prostituée, et que conséquemment, notre Sauveur était le fruit d'une arrière-arrière-grand-mère prostituée, ce qui devait nous amener à voir Jésus comme issu d'une race pécheresse au même titre que chaque misérable militant d'UBF. Et qu'aucun de nous, à UBF, n'était moins souillé que les autres. Et que Jésus était donc comme nous... Et que Rahab la prostituée prouvait tout. Je ne sais pas pourquoi tu disais ça, tu avais dû croiser le prénom Rahab dans un texte de l'Ancien Testament, et c'est là que tu avais compris. Ou peut-être, l'un tes comparses (le Révérend Michael Wu) avait fait cette découverte importante seul face à sa Bible protestante, à sa table de cuisine, en mangeant des « Fudgee-O double fondant ». Je ne sais si tu avais raison ou tort d'avancer toutes ces assertions, mais quand même, tu allais un peu vite en besogne. En principe, l'erreur de lecture est bien plus probable lorsque l'on déclare que « chacun est son propre prêtre ». À moins que tous les prêtres soient tenus a priori pour des fourbes ou des Jésuites – ce qui, à mon sens, relève d'une vigilance laïque excessive. Crois-tu qu'il est prometteur pour l'avenir de déclarer que « chaque élève est son propre professeur » ? Que

donnerait un pareil sabotage du principe d'autorité ? Rien que des analphabètes et des dilettantes. Quelle est la différence avec la religion? Nous nous sommes disputés souvent sur l'idée de la rébellion des faibles face aux forts. Pour moi, c'est clair, Tocqueville a su dire le problème de l'état social moderne :

Il y a en effet une passion mâle et légitime pour l'égalité qui excite les hommes à vouloir être tous forts et estimés. Cette passion tend à élever les petits au rang des grands ; mais il se rencontre aussi dans le coeur humain un goût dépravé pour l'égalité, qui porte les faibles à vouloir attirer les forts à leur niveau, et qui réduit les hommes à préférer l'égalité dans la servitude à l'inégalité dans la liberté.

Ainsi, vous, protestants, incapables d'imaginer une vie de sublimation sexuelle, vous avez rendu le prêtre à la femme, en prétextant le rejet de la masturbation et de la sodomie, afin d'éliminer le prestige des hommes religieux auprès du peuple. En essayant de faire des hommes religieux des monsieurs-madames-tout-le-monde, couverts par le principe de liberté des consciences individuelles, vous manifestez votre ressentiment de ne pouvoir vivre une vie contemplative aussi excellente. Vous découragez la contemplation des saints ; vous dites : « les saints n'ont été rien de plus que nous tous. ». Seriez-vous des saints ? Où sont vos œuvres ? Vous me répondez qu'en promulguant le primat de la raison individuelle, les protestants évitent les faux-miracles qui maintiendraient les catholiques dans la superstition. Pour vous, de toute façon, les œuvres ne sont rien par rapport à la foi. Un grand nombre d'entre vous croit même que les œuvres ne sont rien par rapport aux signes – la richesse surtout – de la grâce divine prédestinée. Je voulais désigner par « œuvre », il va sans dire, les œuvres de charité. Mais maintes fois, tu a rejeté les œuvres artistiques dont je te parlais. Pour toi, les artistes païens n'entendent rien à l'art qui plaît à Dieu. L'esprit sectaire est une passion si vive qu'elle se répand même à la réception des œuvres d'art.

C'est presque le retour intégral de la condamnation des Gentils par les Anciens Juifs. Comme « il n'y a aucune œuvre qui puisse plaire à Dieu hormis les dix commandements », tout mérite (tout ! la Grèce, la Renaissance...) d'être englouti, mis à part les chorals de Luther et ce qui leur ressemble. Ne te méprends pas. Parfois, j'aime vos enfants au violoncelle, vos chants et vos oraisons travaillées, la sobriété et la propreté de votre mobilier ; j'ai seulement un peu de mal à goûter votre violence retenue à l'égard de ce qui vous entoure. En marchant dans les rues du centre-ville, quand tu réfléchissais à voix haute, je frémissais de t'entendre souhaiter que le Créateur courroucé réduise les immeubles en cendres et fasse pleuvoir des météores fumants sur « *the evil dancing bars* ». Tu ne crois pas qu'il puisse y avoir d'amour hors de ce qu'incarne et produit UBF. Tu te mets à détester Montréal et ses habitants à partir du moment où ton appel à une séance de lecture de l'Évangile selon Mathieu (I, 5) ne retient pas leur attention. Ta condamnation s'étend à tous ceux qui, contrairement à ton club de l'auto-mutilation sado-masochiste, croient qu'ils ne sont pas constamment impuissants ou indignes dans leur vie. Même si plusieurs « païens » autour de toi, – les « brebis égarées », peut-être pas davantage égarées que toi – s'efforcent de se conduire avec honneur et d'aimer leur prochain, tu les regarderas avec des yeux secs et un doux sentiment de revanche quand ils seront jetés dans le feu et qu'ils grinceront des dents. À moins qu'ils ne reconnaissent à grands cris et larmes devant ton assemblée protestante qu'ils ne sont que de la pourriture, et que seul le Juge Suprême qui les surplombe peut les relever de leur immondice. En secret, tu attends la venue des anges-bourreaux des temps derniers. On pourrait croire que vous êtes des révolutionnaires car vous n'hésitez pas à cracher sur les autorités injustes et vous vous mobilisez pour faire triompher votre message. Vous êtes

visibles autant que vos moyens indigents vous le permettent et vous n'hésitez pas à contacter ces jeunes non-pratiquants mais intéressés par la question religieuse. Pourtant, vous avez des réflexes ultra-conservateurs. Selon vous, le Polyeucte de Corneille, lorsqu'il vandalise les idoles païennes, est un criminel en liberté. Martin Luther lui-même, d'ailleurs, alors que les paysans comptaient sur lui pour qu'il justifie leur révolte contre les grands, s'est empressé de trahir leur confiance en les condamnant sans appel. Te souviens-tu ? je découvrais l'œuvre de Hubert Aquin et j'en parlais au banquet d'UBF. Je vous racontais, à toi et tes amis, la vie de cet écrivain québécois qui s'était levé contre une société tricheuse et collaboratrice. Je me souviens, lorsque j'en étais à l'épisode de l'appel du dix-huit juin publié dans *Le Devoir*, et à celui du maquis : vous me regardiez avec pitié comme si je racontais les actions aberrantes d'une autre brebis égarée, une de plus. J'eus beau insister, essayer de vous émouvoir, vous expliquez l'état de misère des compatriotes d'Aquin, sa générosité terroriste, sa volonté de pourfendre « les crosseurs », son audace dans l'invention d'une vie plus digne, sa violence éblouissante, vous avez été unanimes sur la question : je devais oublier Hubert Aquin et le considérer comme un malheureux. L'auteur de *Prochain Épisode*, selon toi, aurait dû se retrancher à distance de sa société, avec ceux qui jugeaient comme lui le Canada, et aurait dû revendiquer son insatisfaction année après année. Est-ce à ce moment que j'ai médité mon départ de la communauté ? Probablement. Nous passions au dessert et vous vous êtes mis à parler de la tarte aux fraises que Ming-Li avait cuisinée. Chacun faisait, à tour de rôle, l'éloge de Ming-Li qui s'était arraché un ongle en équeutant les fraises... Ming-Li disait, dans ses mots, qu'elle avait reçu cette souffrance positivement, comme un pas de plus sur la voie humiliante de la délivrance.

Je t'entends me répondre que je ne suis qu'un geignard, en plus d'être arrogant, et que je n'avais qu'à demeurer exclusivement dans ma pratique catholique, loin d'UBF, si je voulais des messes en latin, des toges et des rites traditionnels compliqués. Premièrement, je te rappelle que j'ai avant tout désiré un échange intellectuel intéressant, respectueux de nos deux origines de départ, ce qui signifiait pour toi, essayer de m'assimiler à ton groupe homogène. Deuxièmement, ça n'est pas si simple côté catholique, en admettant, pour les besoins de cette lettre, que j'aie pu essayer de participer aux célébrations protestantes de ma propre initiative.

Vois-tu Robert, imagine ceci : nous « fêtons » aujourd'hui le vingt-cinquième anniversaire du pontificat de Jean-Paul II. J'écris « nous fêtons » mais je devrais plutôt écrire « nous » « fêtons », car j'ignore quel « nous » je désigne en rapportant cette parole entendue à la télé autant que le sens profond de l'utilisation du verbe « fêter ». Dans les rues, à l'Université, au dépanneur, tout le monde s'en fout. Il n'y a qu'à la télé que l'on semble « fêter ». En effet, l'annonceur donne à sa voix une tournure « bonne humeur et sincérité » lorsqu'il parle de l'événement. Dans le reportage télévisé, on voit le Pape à la basilique Saint-Pierre, le visage contracté par la douleur, qui enchaîne des bouts de mots inaudibles. Tout le monde applaudit, c'est la fête. Le journaliste questionne les touristes sur place ; un couple de *Canadians* d'origine polonaise s'exclame benoîtement « *We love Papa* ». Quel sens cela peut-il avoir pour moi? Je ne suis pas Polonais et je me sens si loin de Jean-Paul II que je ressens de la pitié pour lui, alors que je devrais le vénérer muettement. Je conçois que sa fonction dans l'Église est vénérable, mais je suis loin de réagir à sa parole. C'est étrange, mon univers est laïque mais on dirait que je suis saturé de formules religieuses avant même d'entendre une phrase du Pape. Aucune réaction, je

dis bien aucune : téléspectateur moderne à 100%. Il serait bien singulier aussi que sa parole me touche comme elle est filtrée et entourée de commentaires journalistiques défavorables, alors que toute image du Pape en public et en privé semble assortie d'un relent de vieillesse de fond de tiroir. L'image du Pape appelle l'image du sénile béret blanc canadien-français. Il est une équation dont ma volonté de lucidité n'arrive pas à m'affranchir, quoique je la mette en doute: Pape = négatif et rétrograde. Je suis énervé. Je sais que ce n'est pas moi qui suis arrivé à cette conclusion. Je sais qu'une opinion générale m'a été inculquée, comme une évidence, comme une vérité que le sens commun révélerait. Pourtant, ce n'est pas la voix du bon sens qui parle en moi. Il est si peu rationnel que le Pape ne soit que négatif et rétrograde. Un Pape, comme disait Paul VI : le « serviteur des serviteurs de Dieu », la tête du collège épiscopal, le chef dans la communion hiérarchique, l'évêque de Rome, tel Pierre à la tête du collège apostolique, le chef des douze, le vicaire du Christ...comment en suis-je venu à croire qu'une telle dignité pouvait être « ringarde » ? Comment me défaire de mes doutes ? En fait, on voudrait que la personnalité la plus hautement religieuse sur terre appartienne au monde des reliques pittoresques à visiter, on voudrait que la permanence de cette personnalité spirituelle au XXe siècle soit un anachronisme, et même, le dernier obstacle sur la route qui mène au paradis « décontracté, multiculturel et relativiste », un paradis qui ne soit pas ringard...

Je décide de me rendre à l'Oratoire Saint-Joseph, je vais me recueillir afin d'essayer de trouver la paix avant la fin de la journée angoissante. À l'Oratoire, je verrai sûrement des signes de réelle célébration du vingt-cinquième anniversaire de Jean-Paul II. Je joindrai sans doute le

mouvement de joie austère des derniers catholiques québécois. Il y a des moments où l'on sublime d'avance la réalité. Puis, le vide des choses s'impose à nous.

L'Oratoire, c'est imposant. Confortablement assis sur son promontoire et comme monté en chaire pour me sermonner – on ne m'a jamais sermonné à l'Église, évidemment il s'agit d'un thème *boomer* qui me pollue l'esprit – le Taj Mahal soviétique force la gèneflexion: il me faut monter les cent marches de l'escalier d'accès à genoux. Tandis que je double une pleureuse mexicaine appliquée à son chapelet, un jeune professionnel en costume de joggeur high-tech me dépasse par la gauche en sautant trois marches à la fois. J'entre dans l'Oratoire par la porte principale et j'ai l'impression de pénétrer dans un caveau obscur et froid. « *Please keep silence, S.V.P. gardez le silence.* » Pas un mot, seulement quelques bruits humains : le claquement des bottes sur le plancher ciré, le dé clic des appareils photographiques, et la voix du guide qui fait la visite aux touristes philippins. Ce n'est pas le silence doux et apaisant de cette petite église dans le village de La Malbaie, ou de cette humble église campagnarde de Fressin dans le Pas-de-Calais, la petite église chère à Bernanos ; le silence qui règne dans l'Oratoire est angoissant, et ces hordes de passants et de curieux qui interrompent de leur présence la plus intime oraison, ajoutent à cette angoisse ; ils exacerbent mon sentiment de fragilité dans le ventre du monstre de béton. On est tout seul dans ces corridors à peine éclairés par les lampions, ou dans ces escaliers roulants monotones qui montent vers la boutique-souvenir. On se guide au hasard dans ce vaste entrepôt vide, on sursaute en voyant dans un recoin, suspendues au mur jusqu'au plafond, des béquilles d'infirmes qui attendent leur guérison du contact magique avec les restes du Frère André. Jamais on ne saura qui sont ces malheureux coreligionnaires désespérés ; on marche entre

les touristes et on garde le silence. Tout en haut de l'édifice, on s'assied dans la nef dont l'immensité nous écrase ; on s'assied comme s'asseyait le représentant du peuple conquis dans le palais de César, en attendant une éventuelle apparition du Prince. Tout y est tellement romain : l'architecture a ce cachet de solidité et ce caractère d'éternité immanente propres à l'art romain. Le trop-plein de discipline architecturale des lieux a figé le mouvement et on peut croire que l'âme stagne sur un banc, ses impulsions paralysées. L'Oratoire porte les lunettes noires à grosses monture en plastique des clercs canadiens-français. L'Oratoire sent ses années cinquante. Le vivifiant mysticisme pénétré d'hébraïsme, que charriait jadis la culture patristique grecque, n'est pas perceptible dans l'Oratoire. Parallèlement à toute cette discipline romaine, il y a le futurisme suranné de l'Église cosmopolite, anti-nationale – mais bien vaticane – d'un Pie XI. La grande nef a aussi des allures de vaisseau spatial, ce prochain vaisseau de nos colonisations intergalactiques, qui sera conçu selon une esthétique de l'universalisme abstrait. Je ne peux plus soutenir ce silence glacial ; je cours dehors en bousculant les touristes. J'emprunte, pour m'en retourner sur le boulevard Queen-Mary, ce petit chemin entre le drapeau *canadian* et le drapeau québécois. J'arrive devant cette statue, à l'entrée du parc à touriste, cette statue de pierre fantasmagorique qui représente Saint-Joseph tenant l'enfant-Jésus. Il est gravé dans la pierre : *Ite ad Joseph*. C'est une belle invitation, en allant vers le plus renommé des lieux catholiques de l'île, aller vers Joseph, cet antique patron de la Nouvelle-France, au temps de Monsieur de Montmagny. Un mot est gravé sur chacune des quatre surfaces de la statue : *Labor-Patria-Scientia-Ecclesia*. Le vent souffle, je rentre chez moi avec un haut-le-cœur. Tous ces signes inscrits dans la pierre ne semblent guère renvoyer à des vérités survivantes.

Peut-elle à nouveau s'incarner dans le réel cette *Église-phantastische Urbild* ? Oui, tu vas me dire que je suis de ces catholiques à la Mel Gibson, qui refusent la modernité et voient dans l'Église figée dans le dix-neuvième siècle et le Syllabus la quintessence du christianisme héritier du Moyen Age. Tu as un peu raison. Le latin donne du solennel aux cérémonies et la traduction du pronom latin « Tu » en le « tu » du français moderne, m'apparaît une forme d'approche navrante pour s'adresser au Souverain Créateur. Les chants sont devenus infantiles, presque débiles. Je sais que je suis libre, si j'ai envie, d'écouter sur CD les messes de Palestrina ou de Guillaume de Machaut ; n'empêche que si je décide d'assister à une messe, je dois supporter une chorale qui n'est jamais très loin de la parodie d'Étienne Chatiliez dans *La Vie est un long fleuve tranquille* (d'ailleurs vos célébrations d'UBF...mais non, je blague). En lisant des défenseurs intelligents du Concile Vatican II, j'arrive à essayer d'imaginer les nécessités d'un changement qui nous ont conduits à l'état actuel de délabrement du catholicisme québécois. On a voulu bien faire, dit-on, pour réparer les fautes du passé, pour s'ouvrir au présent...

J'essaie de ne pas l'oublier lorsque, dans mes nostalgies « orthodoxes », le romantique pleurnichard en moi se lamente devant le rejet du latin et l'apparition de chants débiles en langue vernaculaire, ou lorsqu'un prêtre en jeans et t-shirt joue au jeune travailleur de rue cool et centre-gauche-agnostique. Je n'oublie pas que ce concile a tout de même su déclarer la fin d'une asphyxiante ère tridentine, si j'en crois les « spécialistes ».

Je me rappelle combien, catholique refroidi jusqu'à l'état glaciaire d'un Kirilov, après deux années pénibles dans un cégep de Québec, j'ai souhaité me retirer du monde par une vie monacale qui inquiéterait la société tranquille autour de moi. Je voulais un geste à la Thérèse

Desqueyroux, mais vertueux. Par ma conduite de rupture, j'aurais voulu terroriser l'indolente ville de Québec par une sainte férocité. Heureusement un prêtre en jeans et t-shirt que je consultai me découragea de poursuivre cette voie et fustigea mon orgueil puritain. Il voyait en moi le futur pharisien « catho-réac ». Nous avons discuté littérature et avons plus particulièrement abordé *Le Misanthrope* de Molière. Il m'avait enseigné qu'en réalité, Molière se moquait cruellement de son Alceste – j'avais fait une lecture rousseauiste de l'œuvre, m'avait-il indiqué : « fuir dans un désert l'approche des humains » relevait d'une vertu de pacotille. J'argumentai en invoquant l'autorité de Jonathan Swift et de la décision de misanthropie de son Gulliver. Il se mit à rire et à dire que Swift ne connaissait rien à l'homme, qu'il avait fantasmé sur des chimères plutarquiennes. Au fond il était bon, son rire sonnait clair. Son bedon montrait qu'il vivait une ascèse modérée au milieu de sa salle de lecture garnie. Il connaissait les gens du quartier Saint-Jean-Baptiste, les pauvres, les délinquants et les travailleurs du coin. Ayant servi en Europe de l'Est dans les années soixante-dix, il se méfiait des étudiants sévères dans mon genre, trop attirés par les dogmes et pas assez par le message d'amour évangélique. Ce prêtre inspiré de Vatican II me prévenait contre les vieux réflexes tridentins ; il me montrait comment l'Église d'aujourd'hui, comme Jésus, allait dans le monde, aussi amoral et aussi mensonger soit-il. Les chrétiens ne devaient pas, par peur, timidité ou orgueil, laisser sombrer la société. « La nouvelle dynamique a pour elle la force calme de l'Esprit », m'a-t-il dit, citant Valadier.

Ah Robert, n'étaient-ce pas là des paroles faites pour apaiser tout le monde ? Il me manquait simplement l'optimisme ! L'Église invite à nouveau les fidèles à aller dans le monde témoigner de la Bonne Nouvelle ; le Royaume n'est pas achevé ; les Juifs n'ont pas encore

reconnu le Messie. Les conversions devraient en toute logique se poursuivre. Autour de moi, puisque Vatican II a opéré le redressement de l'Église dans le monde entier, les Québécois les plus généreux et les plus droits devraient être des chrétiens et des missionnaires. Or il n'en est rien ; la meilleure partie de mes compatriotes est, ou bien volontariste athée, ou bien hédoniste assumée. Il m'est arrivé à Notre-Dame-de-Paris d'assister à de grandes messes pour la jeunesse catholique française ; la cathédrale débordait de fidèles. Les chrétiens qui y étaient n'avaient rien de pitoyable ni de marginal. Ces lycéens et ces universitaires semblaient, à leur apparence, avoir du goût et être animés par l'idéal de noblesse humaine de leur religion. Ils priaient sereinement et ne rougissaient pas d'employer le vocabulaire catholique. Je n'ai jamais vu cela au Québec. Nos églises grisonnent et hormis l'eucharistie en appendice au programme d'activités caritatives étudiantes, en excluant nos visites à l'église par égard pour nos grand-mères, la jeunesse ne communie pas. Et comment se sentirait-elle appelée à communier, à participer à ce qui sent la vieillierie canadienne-française et le missel jauni ? Il faut être très inquiet pour lutter contre le penchant naturel qui nous invite à fuir une institution perdant toutes ses réserves de sang et de chaleur. Pour paraphraser Victor Barbeau – à propos de la famille : « Ce n'est plus l'Église qui supporte l'individu, c'est l'individu qui supporte l'Église ». Et encore, il faut voir quels individus ! Je pense à un curé que j'ai rencontré il y a peu de temps lors du cinquantième anniversaire de vie sacerdotale d'une lointaine parente à moi, et qui m'avait tenu, qu'on me pardonne, un discours renversant de sénilité. L'homme en question revenait d'une mission au Japon et, sans lien logique, quand je lui demandai si le christianisme s'harmonisait bien avec la culture japonaise – je lisais à ce moment-là un livre sur l'expulsion des Jésuites du Japon – il

m'avait répondu que « les Japonais sont fiers d'être Japonais de la même façon que nous sommes fiers d'être Canadiens ». La réponse m'avait surpris car je savais pertinemment bien que ce curé avait grandi dans l'univers agraire de Saint-Henri-de-Lévis et que son « nous » canadien n'incluait pas l' « Anglais ». L'homme se situait encore dans une Nouvelle-France ou un Bas-Canada franco-catholique ! N'était-ce pas là le plus bel exemple du « repli sur un moi mythique » de Jean Bouthillette ? Vatican II est supposé avoir renouvelé la présence de l'Église au monde. Je suis inquiet de penser qu'elle ne l'a pas renouvelée au Québec, territoire qu'elle continue d'appeler du nom légendaire de « Canada ». L'Église québécoise a-t-elle vraiment transformé en nouvelle attitude le cléricalisme qui avait causé la chute du mystère religieux en mystique nationale ? L'Église québécoise peut-elle encore attirer les meilleurs éléments de la nation québécoise ? Godbout ne suggère-t-il pas dans son film *Alias Will James* que ce qu'il y avait de plus inavouable pour Ernest Dufaux, c'était sa catholicité, son enfance, durant laquelle il avait été enfant de chœur à l'Église le dimanche matin ? Pourquoi les cow-boys québécois, les âmes libres, assez fortes pour assumer leur américanité en vainqueurs, voient-elles leur valeur diminuer par association avec le plus imposant personnage de la paroisse : l'homme d'Église, chaste, sobre, pauvre, lettré, puissant ? Comment réparer la fêlure entre le sublime catholicisme, souriant, profond, plein d'espoir, et la répulsion de tous les post-catholiques et catholiques refroidis du Québec envers un culte décadent ? Et d'abord, quelle est donc cette fêlure ? Certains m'indiquent qu'elle est historique.

Le rejet du catholicisme a été collectif et unilatéral, ce qui laisse croire qu'il fut causé non par une crise de foi généralisée, mais parce que l'Église institutionnelle obstruait la marche de

notre peuple, à une époque où il voulait avancer. J'applique ici les vues de Maritain qui parle dans son *Paysan de la Garonne* de ces peuples de l'Europe des lumières qui « écrasèrent l'Infâme » parce que les représentants des institutions qui se réclamaient du Christ depuis trop longtemps, démentaient dans les faits leurs discours. Tout comme la France du Tiers-état, dans ses jours de lynchage des menteurs, le Québec avait cessé de croire depuis longtemps quand il s'absenta en masse des lieux saints. Nos observateurs les plus fins de l'après-1840 l'ont vu. Vadeboncoeur l'a dit: « le mystère religieux nous a liés sans que nous l'ayons vraiment vécu ». Plus tôt, le R.P. Louis Lalande avouait: « Notre foi est superficielle encore, n'ayant pas souffert. Elle n'a pas assez lutté pour savoir le pourquoi de ses pratiques et la raison de sa soumission. » D'un côté, notre foi était superficielle parce qu'elle était hors du champ de force historique, de l'autre, elle fabriquait en nous de l'ignorance puisqu'elle était attente passive des réponses toutes faites fournies par un clergé tridentin, devenu force d'obstruction entre un conquérant protestant et un Canada français qui voulait se relever. À l'époque des nationalismes, l'Église du Canada s'est paradoxalement faite anti-nationale, en prétendant prendre en charge la nation. On ne peut pas reprocher à l'Église d'avoir, en 1763, occupé le vacuum créé par le départ des élites françaises de la colonie. Celle-ci était tout à coup comme l'enfant au milieu des loups. Une fois le Roi de France disparu, les évêques avaient le devoir de représenter la population sur les plans politique, civil et culturel. Une situation extraordinaire obligeait l'Église. Le malheur pour nous, et pour l'Église, fut qu'elle accepta d'être utilisée par le pouvoir anglican pour légitimer l'autorité britannique (qui s'était imposée par la violence), et qu'elle ne permit pas aux Canadiens français, peuple aussi politique que les autres, d'atteindre l'âge adulte. Elle s'employa à nous maintenir

dans l'enfance, bloquant nos efforts pour réformer une constitution civile qui prévoyait notre assimilation complète et, en attendant que celle-ci advienne, notre insignifiance politique dans un régime de crypto-apartheid hypocrite. Au lieu de nous aider à aménager un nouvel État dont nous serions les maîtres, en transmettant par degrés leur autorité temporelle à notre élite laïque, l'Église nous fit du mauvais césaro-papisme car, après tout, le vrai César était anglo-saxon. Elle a compromis sa transcendance en restant dans cette position. L'humanité canadienne-française qu'elle cautionnait et forgeait activement allait à l'encontre de l'anthropologie chrétienne selon laquelle l'homme converti vit sans médiocrité et sans ressentiment. En principe, l'homme a été créé à l'image de Dieu, libre et responsable. Nous n'étions ni libres ni responsables. En revanche notre médiocrité et notre ressentiment foisonnaient. Dès lors, comment aurions-nous pu être parfaits « comme le Père céleste est parfait »? L'Église déclarait être « une, sainte, catholique, et apostolique », et Mgr Briand recommandait en 1760 d'ouvrir les églises aux célébrations anglicanes et de s'abstenir de tout prosélytisme envers les anglicans. Il aurait fallu lui répondre avec Pascal: « Jamais les saints ne se sont tus ». En accommodant le pouvoir protestant, en accaparant exclusivement la représentation du Canada français, le clergé dérogeait à sa mission, qui consistait à appeler tous les hommes à former le nouveau peuple de Dieu, et ce, sans distinction de langue, de peuple ou de rang. D'autre part, l'Église pouvait-elle croire sincèrement que nous étions tel le peuple juif sous l'empire romain, que nous étions élus parmi les autres peuples américains ? Quels signes annonçaient ce rôle gigantesque ? Aucun, et c'est parce que les clercs ont tiré parti de notre faiblesse historique pour diriger notre peuple, que les églises

québécoises sont vides aujourd'hui. Dans les temps démocratiques, il est dangereux pour le prêtre de sortir du temple.

C'est Dieu qui établit les puissances. Quoi que cela signifie – je ne sais si cela a du sens mais c'est une belle phrase intempestive – les puissances de notre temps sont nationales et démocratiques. Le reste est une anomalie. C'est orgueil pharisien de ne pas reconnaître les conditions historiques de propagation du message évangélique. De même, beaucoup de catholiques québécois du vingtième siècle versèrent dans l'utopie à vouloir systématiquement dépasser les patries nationales comme si elles n'étaient que des menaces à endiguer. Une partie de notre élite pensait que le mal de l'individu moderne en attente d'une solution, dépassait le mal de l'individu canadien-français, toujours irrésolu. De fait, cette action cosmopolite et internationaliste retarda – en dévoyant nos forces vers des causes utopiques – la reprise en charge sérieuse de la vie politique nationale. En ce sens, l'action catholique, s'éparpillait dans l'universalisme abstrait. Elle devint réprobatrice, et en fait, impuissante devant la déshumanisation des sociétés industrialisées qu'elle voulait combattre. À présent, comment communier alors que l'Église bénit à grandes aspersion l'état actuel des choses, ferme les yeux sur le « génocide en douce » ? Bon d'accord, les propos de Vadeboncoeur sont très souvent discutables. Cependant, la tare est là, *intuitionnée* et évidente pour toutes les natures sensibles ou méditatives. Je ressens souvent du dégoût devant les agnostiques et les soi-disant chrétiens béatement confortables qui chantent la paix sociale, notre fausse paix sociale, si précieuse devant le spectacle des guerres civiles qui ravagent le Tiers-Monde-là-où-sont-les-vrais-problèmes. Dans

ces moments, la méchanceté m'envahit et je partage pleinement les propos blasphémateurs de Montherlant dans ses Olympiques:

S'il y avait un "tyran", qui crucifiât les mots, comme certains mériteraient de l'être, le mot amour devrait avoir une place de choix, le sommet du Calvaire. Celui qui a entendu une fois de ces jeunes gens au teint de limande, à l'oeil bistré, à la main gluante, à la voix doucereuse, susurrer, parmi les effluves d'urine, caractéristiques des sacristies: "Nous, nous avons cru à l'amour!", celui-là, pour sa vie entière, ne peut plus entendre prononcer ce mot d'amour, et ne supporte qu'avec peine ses homonymes moins prétentieux : sa pudeur se crispe. Dans une époque dont la grande hypocrisie est, plus encore que celle des bonnes moeurs, celle de l'altruisme, tous ces mots sont galvaudés. Communion est emphatique.

Oui, comment ne pas détester ces chrétiens désincarnés qui voudraient fusionner dans la faiblesse. Emphatique ! Doucereux ! Gluant ! Voilà comment, par exemple, est apparu aux Québécois pudiques ce Festival pan-catholique de l'été 2001 qui regroupait autour de Jean-Paul II, à Toronto, « des jeunes du monde entier venu pour communier dans la foi ». Bel exemple de dérive dans la communion internationale. Quelle emphase chez ces jeunes aux tempes grises venus au Festival torontois. Il était facile pour les téléspectateurs de regarder d'un oeil moqueur ces festivités son et lumière rediffusées à Radio-Canada.

Mais les âmes agnostiques qui se sont moquées de cette communion emphatique et rose-bonbon auraient-elles quelque chose de moins déprimant à dire en matière religieuse ? J'en doute fort. Je les soupçonne de traîner, quant à elles, dans cet espèce de bouddhisme alanguï qui caractérise la religiosité générale. Je vois tous ces croyants déistes qui feuilletent chez Renaud Bray le dernier livre d'un bouddhiste californien, qui s'immiscent dans une mosquée pour y mimer une prière au cours de leur premier voyage en Égypte, qui s'intéressent de près à la foi

Ba'haï, etc. Je ne veux pas d'une religion à la carte fabriquée sur mesure pour mon petit moi individuel. Que m'importerait ce qui n'importerait qu'à moi ?

À Toronto, j'y reviens, il y avait beaucoup de catholiques qui ne venaient pas de sociétés libérales et postmodernes. Comment un Nord-Américain peut-il trouver la paix catholique auprès de peuples d'Amérique latine ou d'ailleurs, qui ne vivent pas dans le même monde que lui ? Et même s'il était possible de connaître profondément ces catholiques de sociétés traditionnelles, ceux-ci risquent de rejoindre sous peu la crise religieuse des sociétés ayant dépassé un certain stade dans la croissance industrielle et technologique, combiné aux utopies progressistes, qui ensemble, paraissent amener partout, la désagrégation des patries nationales et l'acculturation rapide.

La foi d'un Québécois ne peut être qu'en suspens, lévitant par une grâce surnaturelle juste un peu au-dessus du doute absolu de la majorité agnostique, laquelle penche de plus en plus vers le panthéisme, par l'adoration de Gaïa la Terre-Mère. Plutôt que la foi, il nous reste le respect. Ce respect qui nous reste se décèle à cette crispation de notre pudeur devant les doucereux gluants dont parle Montherlant, nos victimocrates d'aujourd'hui, devant les plats esprits qui croient que le christianisme se résume à la Grande Noirceur, à l'Inquisition et au besoin humain d'une figure du Père idéalisée (les niaiseries du cégep que l'ont retient malgré soi).

Toi, Robert, tu penses que l'Église doit en principe être un rassemblement des faibles et nous sommes en désaccord là-dessus. Au secondaire et au cégep, mes amis et moi avions tous la même vision de ceux qui allaient professer leur catholicisme au local de pastorale : ils faisaient partie des natures malades, c'étaient des malchanceux de la vie et des pessimistes trop fragiles

pour la libre-confrontation étudiante ; les sportifs, les hippies-drogués, les rats de bibliothèque, les artistes, tous les groupes de l'école les prenaient en pitié, en essayant d'être charitables envers eux, mais ces pastoraux conservaient leur mauvais regard, demeuraient distants et hostiles, préféraient jouer de la guitare et de la flûte dans leur encoignure, en blâmant le désir de compétition scolaire de leurs camarades de classe. Ils auraient aimé que tous soient les derniers, comme si c'étaient une responsabilité universelle ! Heureusement pour moi, à la différence de mes amis, pendant mes années d'école primaire, ma relation avec le catholicisme n'était pas reliée à un constat de faiblesse congénitale des adhérents. La Rive-Sud de Québec conservait les traces d'un cadre social pré-industriel. Je vivais un peu dans ce que la sociologie appelle « une communauté organique ». Les gens de la paroisse se retrouvaient dans un même cadre social chrétien entre l'Église du vieux village et les activités communautaires gravitant autour : principalement, l'association de hockey, le club des loisirs et les scouts. Le catholicisme prenait une place géographique centrale et pénétrait de ses idées toutes les associations de la paroisse et toutes les familles. Ces bons co-religionnaires descendaient des habitants catholiques de l'*hinterland* québécois. Ils n'étaient pas des réfugiés des classes moyennes et inférieures *contre* la grande ville anonyme : non, au gré des saisons ils vivaient simplement, avec bonhomie, tantôt les douceurs villageoises, tantôt les petites querelles passagères d'un milieu limité. Je garde de cette époque le souvenir d'un goût de la stabilité et d'un plaisir de vivre peu sophistiqué – ce qui explique sans doute mon respect et mon appréciation peu partagés pour nos meilleurs romans de la terre. Ce n'est donc pas au collège que mon lien avec l'Église s'est dissout. Je pense que, pour bien des jeunes Québécois, le passage à l'adolescence a signifié un sentiment d'étrangeté par

rapport à un catholicisme en apparence incapable d'accompagner autre chose que des enfants. Cheminer vers l'homme adulte a été pour nous, un apprentissage de la raison scientifique – du doute radical – et le contact avec une éthique de la liberté atomistique et de l'épanouissement de soi. Les cours d'histoire nous apprenaient à haïr le passé et la littérature, à mépriser les vieilles formes littéraires. Adolescents, nous apprenions aussi à nous délester de ce que nos professeurs soixante-huitards appelaient, notre « lourd bagage judéo-chrétien ». Au cours de « Formation personnelle et sociale », garçons et filles apprenaient les bienfaits médicaux (attestés par la science) de la masturbation du pénis et du clitoris. Lorsque j'avais treize ans, Suzie Bilodeau, jeune diplômée de sexo-éducation, qui enseignait aussi par accident « Les cultures religieuses du monde », nous expliquait de sa voix nasillarde, à l'aide de grands tableaux en couleurs, les réactions biochimiques qui accompagnent la pénétration. Ces explications mécanistes du sexe étaient assorties d'une vidéo-cassette nous introduisant aux principes d'une morale altruiste et prudente. Le cas d'une certaine Kathy de Montréal, mère monoparentale de seize ans, nous incitait à « prendre nos précautions » dans l'application des techniques de pénétration vaginales exposées en classe. Une autre vidéo-cassette, je me souviens, m'avait troublé. Elle traitait des qualités et défauts des différents modes de contraception. Une médecin en sarrau élaborait sur la naissance accidentelle d'un bébé accablé d'un stérilet lui sortant de la tempe. On proposait plutôt l'usage d'un gel spermicide. En secondaire 4, mon premier travail d'équipe de « Formation personnelle et sociale » portait sur la psychologie du violeur urbain. Ces années-là, j'apprenais que, malgré toutes les avancées scientifiques il fallait rester aux aguets, car plusieurs cas nous démontraient que l'incontrôlable persistait : la sexualité comportait des risques.

L'autre grande leçon était que notre réalité démocratique n'était jamais satisfaisante, au goût des enseignants. Hors des pays avancés comme le Canada, les besoins humanitaires restaient urgents. Les Africains, les Asiatiques, les Sud-américains, les Amérindiens souffraient à cause de nous, les hommes blancs du nord. Franchement, il n'y avait pas de quoi se sentir bien dans sa peau de jeune Québécois. À la même époque, mes parents, catholiques de la génération du baby-boom, cessèrent graduellement d'assister à toute messe hormis celle du 24 décembre. Après tout, c'était ennuyeux. Ils m'avaient fait baptiser dans l'optique de me donner la possibilité de choisir de rester catholique si ma conscience me le dictait. Cette réflexion m'apparaît aujourd'hui mauvaise et je peux le dire grâce à l'éducation qu'il m'ont permis d'acquérir après mon adolescence, en me permettant d'accéder aux études universitaires. Si je n'étais pas tombé dans mon *déviotionnisme conservateur* j'aurais dû abjurer toute foi après mes années d'endoctrinement idéologique, gracieuseté de la nouvelle pédagogie, des « sciences sociales » libertaires et, comme dit Raymond Boudon, de la vulgate marxiste inconsciemment sédimentée.

Le miracle est arrivé : j'ai eu un doute sur la certitude contre-culturelle de mes enseignants !

Bien que leurs enseignements gauchistes-contestataires m'aient surpris à un âge où mes bases spirituelles n'étaient pas réfléchies, après des milliers d'heures d'empoisonnement, ils ne m'ont pas entièrement détourné de la haute culture chrétienne et humaniste dont mon humble naissance sur le Rive-sud de Québec m'a fait l'héritier. Il reste une racine... qui cherche, tu le devines, une nourriture saine pour qu'enfin l'Arbre-Ego-Jean-Philippe puisse croître. Hou ! la belle comparaison arboricole. On dirait qu'elle est tirée d'un manuel de « Formation personnelle

et sociale ». Même si c'est ridicule, je la garde. Elle exprime bien mon état présent, ma recherche d'aliments nouveaux pour nourrir une catholicité d'homme.

Parfois, on éprouve un court sentiment d'apaisement à visiter l'église de sa paroisse d'origine. Ainsi je me souviens d'une partie de moi-même, d'une part d'innocence, lorsque je pénètre à nouveau dans ma majestueuse église blanche et ovale de Saint-Nicolas : le village ordonné autour est paisible. Stable, continu, jamais épuisé, le Saint-Laurent, le fleuve par excellence, s'écoule lentement derrière la lignée des grands érables ; je retrouve le rythme ancien de mon pays. Je décide, comme Victor Lévy-Beaulieu, d'habiter le lieu originel, et de rechercher, derrière le décor défiguré, ce qui reste en lui de l'idée initiale : on a voulu y fonder une cité spirituellement une, en passant par là, ouvrir un nouveau pays pour poursuivre l'œuvre des morts. J'apprends à regarder mon village comme un lieu humain qui a déjà connu une vie et une croissance entêtée. Je me persuade qu'il s'agit de transformer sa propre pensée pour que ce village cesse d'être un endroit frigide en marge du grand centre urbain. Voilà l'une des choses qui me rapproche de mon catholicisme natal, devenu étranger parce que le désordre de la pensée m'en sépare.

Je te conseille de faire comme moi Robert, si jamais tu connais une crise intérieure et que tes doutes secrets remontent à la surface. Rends-toi à Hong Kong. Retourne dans la maison des Chong et tâche de saisir ce qui te fait, toi Robert, le digne fils d'une haute tradition : attention ! elle peut n'être pas chrétienne, pas protestante et même, pas occidentale. Tu découvriras l'incohérence et la perte de vitalité qu'entraînent une assimilation trop précipitée à la culture au goût du jour.

La deuxième chose qui me rapproche de l'Église, c'est l'étude de la philosophie catholique à travers son évolution, à partir du témoignage des apôtres, des thèmes platoniciens et aristotéliens, en passant par les penseurs médiévaux et jusqu'à nos métaphysiciens contemporains. La science mécaniste, seule, n'enseigne pas grand chose. Je fais table rase de la table rase cartésienne, je doute sur le doute, comme je proteste devant la protestantisation de la morale. Je cherche le fil de la Grande Tradition qui était encore enseignée chez nous en dépit de tout au début des années soixante, et qui est encore articulée, j'entends par là « actualisée », très récemment il paraît, chez nos coreligionnaires catholiques des États-Unis.

Cette errance morale et religieuse, cher Robert, tu le devines, est aussi une errance dans les limbes de la désincarnation, hors de mon pays natal. Mon refus de te suivre dans ton ghetto religieux, c'est ma détermination de vivre bientôt en paix en plein cœur de mon territoire.

Adieu,

*A Quebecker Catholic*

## Ambiance « lounge » dans le local électoral

Duceppe a parlé longuement. Il s'est dit « heureux qu'une équipe de jeunes comme Audrey, Jennifer, Tamara et Jean-Philippe, se présentent sous la bannière du Bloc Québécois aux élections fédérales ». Dans le local électoral affluent des personnalités connues du Parti, des journalistes, des militants et des badauds. Tous écoutent en silence le Chef qui, la main sur la hanche, dans une pose indignée, passe en revue les vexations subies par les députés bloquistes, au cours du dernier mandat des Libéraux et ce, au nom des Québécoises et des Québécois. À ce moment précis, l'assistance croit un instant que le discours est terminé, mais Duceppe enchaîne avec le crescendo final, la partie « nationalisme civique », celle où le Chef nous met garde contre nous-mêmes. *Car moi je crois qu'il n'y a pas de pays ou de peuple supérieur aux autres ! Le meilleur pays pour les Chinois, c'est la Chine ! Le meilleur pays pour les Chiliens, c'est le Chili ! Le meilleur pays pour les Suédois, c'est la Suède ! Le meilleur pays pour les Brésiliens, c'est le Brésil !* A chaque nom de pays, la foule hoche de la tête en cadence, car c'est une vérité : il n'y a personne de supérieur à personne, chacun a le droit d'exister. *Le meilleur pays pour les Québécois, c'est le Québec !* Vague déferlante d'applaudissements et de cris de joie. Les étudiants, hors d'eux-mêmes, scandent en cœur : « Le Québec aux Québécois ! » ou encore, « Martin, salaud, le peuple aura ta peau ! ». Prévenant tout dérapage nationaliste, le Chef

s'empresse de dire, en se tournant vers les caméras des chaînes nationales qui le surveillent parce que l'assemblée turbulente à ses pieds est hors de contrôle : *Mais ce pays nous ne voulons pas le faire par esprit de revanche contre nos compatriotes canadiens. Nous ne sommes pas de ces nationalistes animés par le ressentiment et la haine de l'étranger. C'est pourquoi nous refusons la politique du pire. Les Canadiens ont été, sont et demeureront nos amis. Nous désirons continuer à travailler avec eux dans un esprit de respect mutuel et de coopération.* La foule hésite un instant, puis applaudit poliment. *Dans le Québec que nous voulons, les Québécois de toutes langues, de toutes origines, de toutes orientations sexuelles, de tous âges, de toutes les tailles et de tous les goûts, se donnent la main pour former un projet de société civique emballant. Et ça, c'est l'avenir de nos enfants ! Pour aujourd'hui je vous demande d'envoyer un signal clair aux Libéraux, le Québec se donne avec le Bloc Québécois des porte-paroles de son identité et de ses valeurs sociales-démocrates à Ottawa.* Un homme se lève debout et hurle à plein poumons : « Vive l'Indépendance tabarnak! On les crisse dehors au plus sacrant ! » – *Chut ! Oh ! Ah non ! Ça grogne, le Chef a été interrompu dans son « élan ».* Une troupe de bourgeoises dévisage l'homme turbulent. Parmi elles son épouse, par la violence de son regard furibard, l'oblige à se rasseoir et à se tenir tranquille. À ce moment me vient en tête ce passage de Henri-Irénée Marrou sur les assemblées chrétiennes du temps d'Augustin. À l'époque, les fidèles d'Hippone dialoguaient spontanément avec l'orateur, s'exclamaient tout haut et ne s'assoiaient pas comme aujourd'hui, parmi l'assemblée passive. On dirait que dans le Parti, comme dans l'Église, avec le dessèchement, vient le besoin de contrôler les gens et de les stériliser.

Duceppe termine son discours en nous rappelant que voter pour le Bloc Québécois, ce n'est pas voter pour la souveraineté, c'est voter pour des candidats souverainistes qui vont défendre à la Chambre des Communes, la cause de la souveraineté de la nation civique québécoise.

—« Chou-hou-hou ! On veut se séparer ! » le même petit monsieur exprime son mécontentement. Assis ! On fait rasseoir le grincheux qui n'a pas compris toutes les subtilités du discours.

*Nos députés briseront le silence et feront connaître nos idées au reste du Canada. La souveraineté va se décider au Québec, par référendum. En attendant, on se donne les moyens d'affirmer notre Différence !* En appuyant sur le dernier mot, la foule comprend que le discours est terminé. Ovation. La lumière normale s'éteint et les techniciens allument des projecteurs situés derrière la tribune ; des faisceaux multicolores et des jets de lumière semblables à des LASER strient la noirceur en oscillant frénétiquement. Le Disc Jockey dans un coin, anime la salle avec une version *beat* de la chanson thème du Parti. Le volume tonitruant crève presque les tympans dans les premières rangées. Le feu d'artifice technique est réussi. Tout le monde est possédé. Au-dessus des têtes, virevolte un gros ballon de plage bleu et blanc, on joue à le déplacer d'un point de la foule à un autre, à bout de bras. Une équipe de distribution de matériel festif se mobilise à travers la masse compacte des militants-festivaliers pour remettre ici et là des paires de bâtons de base-ball fétiches, gonflés d'air, avec lesquels on peut, en les frappant à répétition l'un contre l'autre, faire plus de bruit. Une maquilleuse termine de dessiner un cerf-volant, symbole d'élévation naïve du peuple québécois, sur la joue d'une petite fille de quatre

ans. Pendant que Duceppe commence à sortir, difficilement, escorté par les caméras, les militants chantent :

« Moi et toi et lui et nous et vous et tous ensemble nous pouvons  
 Construire et nous dire que nous savons grandir et être fiers  
 De nous quand nous sommes unis  
 Déterminés dans la vie, ouverts de cœur et d'esprit,  
 Maintenant, ici,  
 On veut protéger nos acquis comme des milliers de gens d'ici  
 Vivre heureux et en harmonie, le Québec est notre pays,  
 On veut prendre nos décisions, nous exprimer en notre nom  
 Prendre en main notre évolution,

Ensemble, on est bien plus grands, ensemble on est bien plus forts,  
 Ensemble on est différents, différents,  
 Sur la terre d'Amérique nous suivons notre chemin  
 Comme un peuple pacifique et souverain,  
 [...]

Parce qu'on est différent, parce qu'ensemble on y croit,  
 Parce que légitimement on est du Bloc Québécois  
 Parce qu'on est différent, nous c'est le Bloc Québécois  
 Car le Bloc est différent, car le Bloc c'est notre choix. »

Sur un air de guitare sèche et de basse, la chanson se termine sur les derniers hou-hou de la choriste. Les voix jeunes et métissées ont mis de l'entrain dans la salle. Duceppe, maintenant dehors sur le trottoir, salue la foule puis remonte dans son autobus de campagne. Lentement les néons du local se rallument et on voit l'équipe technique démonter, avec une rapidité machinale,

la tribune, les amplificateurs de bruit et le système d'éclairage qui auront servi à agrémenter la soirée de célébration bloquiste. Encore aveuglé par les néons, je cherche le responsable du « contenu-jeunesse », un dénommé Diego. Je me fraye un chemin jusqu'à lui en évitant les principaux cercles de discussions : il y a là François Legault, entouré de jeunes loups du Parti Québécois ; il explique au journaliste de TQS qu'il faut dorénavant présenter aux Québécois, électeurs foncièrement pragmatiques, les avantages matériels liés à la souveraineté. A quelques mètres de là, Pauline Marois, drapée dans un ample costume beige et rose, discute avec un humoriste vêtu d'un t-shirt de superman et affublé d'une cravate rétro-kitsch. Il récolte des entrevues pour son émission parodique du vendredi soir. La politicienne, je ne sais par quelle perversion masochiste, semble prendre plaisir à répondre à ses questions bouffonnes. L'humoriste questionne Marois sur les idées politiques de ses enfants et sur l'impact de la politique dans sa vie privée. Elle répond quelque chose d'insaisissable. Elle applique le principe de « visibilité publique optimale » préconisée par les faiseurs d'image purs-et-durs. Tout autour de moi, j'entends les convives discuter de l'implication des jeunes dans les mouvements politiques. Il y a là en apparence beaucoup d'amour des jeunes. Je passe. Je me rends au buffet. J'intercepte Diego qui dépose dans son assiette de carton, sur les légumes coupés en aiguillettes, une cuillerée de trempette blanche. Il se retourne vers moi en échappant une goutte de trempette dans le verre de vin rouge en plastique.

—Kessé ça ?

En guise de réponse à ma question, il soupire avec nonchalance. Il me dit qu'au fond, nous savions tous que le Parti senior – les jeunes sont séparés des adultes, mais, en principe, égaux – allait écarter de sa plate-forme électorale les idées présentées par le Bloc-Jeunesse.

Le mois dernier, avant même le début de la campagne, je buvais une Guinness chez Olivieri, avec des amis et des proches collaborateurs de la circonscription de Lachine-Notre-Dame-de-Grâce. Nous étions tous enthousiasmés. En effet, les hautes instances du Parti avaient déclaré au Congrès national, par la bouche de leurs porte-paroles, que les idées proposées par l'aile jeunesse étaient dignes d'être présentées au cours de la campagne. On m'avait présenté Diego, le rédacteur du dernier mémoire des jeunes. Fils d'immigrants colombiens, enfant de la loi 101, cet esprit audacieux était plus nationaliste que la plupart des « De Souche ». Nous comptions sur lui pour plaider en faveur d'un rétablissement de la Charte de la langue française dans sa première grandeur, ainsi que pour une politique nataliste québécoise. Sous le règne de la *political correctness*, nos idées avaient beaucoup plus de chances d'être adoptées par l'establishment si un représentant des « minorités visibles » les défendaient. En somme, Diego était notre cheval de Troie contre les Maccarthy progressistes à l'affût de tout « complots pour restaurer chez nous le pouvoir phallocentré et monothéisant de l'homme blanc franco-catholique ». Ce gars éloquent avait plaidé que le discours officiel sur la défense des intérêts du Québec ne devait plus renvoyer à l'idéologie « progressiste » d'une poignée d'anciens marxistes-léninistes à la tête de nombreux organes du Parti, mais plutôt aux intérêts nationaux réels, tels que l'état actuel des choses les définissent pour tout notre peuple : défense et promotion des institutions, de la langue, du

patrimoine québécois, rapatriement des pouvoirs nationaux, etc. Diego avait été applaudi chaleureusement. Nous pensions, mes amis et moi, que le discours de la campagne refléterait nos aspirations.

Il n'en est rien. Je réalise avec déception que Duceppe, depuis le début de la campagne, parle davantage de « développement durable » – mélange trouble d'écologisme international et d'altermondialisme – que de souveraineté et de culture. Sommes-nous en voie de rompre politiquement avec le Canada, oui ou non ? Vivons-nous bien une crise profonde au sein d'un État confédéral qui nous rejette et d'une Amérique du Nord anglophone qui préférerait que nous demeurions une trace folklorique amusante ? Notre parti incarne-t-il l'ébranlement féroce pour gagner l'ultime combat politique de la Province de Québec, ou alors, l'utopie de ceux qui croient qu'un « autre monde est possible » ? Je m'excite. J'en ai assez de poser au candidat d'extrême gauche qui demande la constitution d'un État mondial omnipotent pour contrer l'État-nation *U.S.* ou *Canadian*. Le Québec que je veux indépendant est une démocratie libérale avec un héritage culturel qui évolue mais qui ne fait pas table rase de son passé, celui d'une majorité française et catholique. J'aurais envie de dire à mes compatriotes que quelle que soit leur opinion sur les divers objets de débats – impôts, environnement, affaires étrangères –, ils doivent voter pour le Bloc, parce que nous nous situons au milieu de circonstances extraordinaires, dans un cas d'exception et parce que nous comptons leur donner la liberté politique, « rien » que ça, en rompant avec le Canada. Je voudrais leur dire que nos députés ne seront pas là pendant quatre longues années à Ottawa pour percevoir un salaire et œuvrer à ce que le Canada fonctionne bien.

Après tout, que sont les « valeurs québécoises » ? Partageons-nous tous les mêmes valeurs ? Je craindrais de vivre parmi un troupeau uniforme, guidé par les mêmes « valeurs ». Une seule valeur commune devrait rassembler les Québécois : l'identité patriotique, ou l'allégeance unique au même État de droit, comme chacun voudra.

—« Peut-être qu'au fond... , Diego hésite, puis continue, c'est pas grave... Après tout, on va les gagner nos élections c'est tout ce qui compte. On va balayer les Libéraux au Québec ; on se rapproche de l'indépendance en « bloquant » les comtés. Sa parole est amère, voire cynique. Ce qui compte, après tout, c'est de gagner le référendum. Si tu te mettais à dire aux gens que le Bloc va faire autre chose que « faire entendre la voix du Québec », tu pourrais nous faire chuter dans l'opinion. Écoute Jean-Philippe, Rodrigue Beaudoin m'a appelé du Bureau National. Il m'a expliqué tout. Les jeunes doivent considérer qu'on met leurs idées nationalistes de côté pour le bien de la nation. La nation a besoin d'un fort contingent de sociaux-démocrates dans l'opposition. Il faut faire confiance au pays. Aux prochaines élections, ça va voter cent mille à l'heure pour le PQ, pis après, référendum gagnant très probable pour 2008 ou 2009. Pour le moment on ferme notre gueule sur ce qui nous tient à cœur.»

Je le gifle raisonnablement. À plat ventre ! Voilà comment nous sommes, tous, tous. Le Bureau National m'a servi la même soupe froide, la seule différence est que cette fois-là c'était Manon Grissain au téléphone, pas Rodrigue Beaudoin. Je me suis laissé « organiser le discours », comme Diego. Tous pareils. Des oreilles ouvertes et complaisantes. Comme disait de nous Marcel De Corte, en 1960, dans son livre *J'aime le Canada français* :

« Ils sont ouverts, trop ouverts. Ils le savent. »

Batèche de misère, batèche. Se faire adoucir dans sa peau de patriote par un Bureau national ! Par une Manon Grissain ! un Rodrigue Beaudoin, le co-signataire de « Pour un Québec sans armée ». A-t-on, dans le monde, assisté à une lutte de libération nationale aussi pathétique ? Je m'excuse pour la gifle, Diego. On va se servir des chips, avec un peu de légumes coupés et de la trempette, pour oublier notre non-combat national, notre non-récit d'affrontement avec H. de Heutz. On va s'injecter de la trempette blanche dans les veines pour couler loin d'ici, hors du lac de honte en flamme.

Pendant que je parle à Diego, Duceppe roule vers Saint-Jérôme dans son autobus de campagne. Il donne une entrevue pour le journal *La Presse* et se rassure lui-même en rassurant les journalistes de Gesca : le Bloc n'est pas un parti qui propage de l'instabilité sur l'échiquier parlementaire. Le lendemain d'un vote pour le Bloc, aucune rupture politique n'est décidée. Après l'entrevue, il ira consulter les sondeurs et célébrer les gains probables auprès des votants « indécis-mous-flottants ». Duceppe veut gagner l'élection, je ne lui donne pas tort. Si je subissais les pressions qu'il doit subir, qui sait si je continuerais de songer à la possibilité d'une plateforme et d'une *praxis* véritablement nationales ? Il est si rassurant de se vouloir « l'alternative de gauche en attendant la décision référendaire ».

Adieu Diego, je vais m'asseoir à la réception du local électoral ; j'invite Claudine, la gentille secrétaire lavalloise à aller se chercher des sandwiches avant qu'il n'en reste plus. Militer, agir, servir, garder la ligne, être un bon soldat, ne pas poser de question. Je pose mon dos sur la chaise ergonomique pivotante du bureau d'accueil. J'enfile le casque d'écoute et je prends les appels. Je suis agent de sécurité ; j'ai du métier.

«– Oui allô ! J'écoute !

–*Good evening my name is Steven, I'm from CJAD, the radio station, you know, I wish to speak to...*

–Parlez-moi en français monsieur.

–*To the director of your organization...*

–Il n'est pas disponible en ce moment.

–*It's about the interview I'm suppose to...*

–Parlez français avec un Québécois. Vous faites partie, c'est triste mais vrai, d'une minorité nationale. Il n'est pas fatal, détrompez-vous, que je me sente obligé de préférer l'usage de votre langue exotique dans mes échanges avec vous.

–*Hum, hum, I'm sorry, ché ne par-lé pas fran-ça.*

–Apprenez-le, c'est urgent, ou demander à un collègue de travail qui connaît la langue du pays de nous téléphoner demain matin, les bureaux sont fermés. Au revoir.

–Oh ré-voir ! »

C'est difficile de demander d'être traité en majoritaire. C'est encore plus difficile de rester calme et de dominer la situation. J'enlève mon casque, un peu étourdi. La secrétaire de retour du buffet, me fait signe de quitter les commandes. Accoté au comptoir, je l'écoute qui prend les appels :

*Bloc Québécois, à l'écoute ! Pour Jean-Philippe. Oui, oui, okay, c'est noté, je lui passe le message...* La secrétaire m'avertit que CLB Groupe Sécurité vient de téléphoner. Ils veulent que je travaille demain soir pour l'événement Ford-Camion-Concours au Stade olympique. Comme j'ai besoin d'argent, j'ai dit que je prendrais tous les *chiffres de travail* qui s'offriraient. Je fais tout de suite annuler une entrevue avec Richard Martineau. Il ne m'aura pas à son émission, je ne pense pas qu'il m'en tienne rigueur ; il m'invitait à titre de jeune militant souverainiste pour discuter de l'engagement politique des jeunes candidats en dépit du désintérêt de leur génération face aux grands partis. Une occasion manquée de lui dire que tout ce blabla sur les « jeunes » m'ennuie. Car je ne m'engage pas pour faire avancer les intérêts d'une classe d'âge opprimée par les autres générations. Elle m'énerve, cette manie actuelle d'infantiliser la politique en tentant de la rendre plus cool, plus branchée, plus pastel, pour attirer le vote de ceux qui refusent de s'identifier au monde adulte, à l'autorité sévère des parents. Car le problème de l'indifférence des jeunes québécois face aux questions politiques, c'est uniquement que l'élection ne porte pas sur un enjeu vital. Je crois d'ailleurs qu'il s'agit d'un déficit d'éducation. On prêche et on enseigne à tour de bras le catastrophique dysfonctionnement de notre système politique afin de le subvertir au profit d'une dictature éclairée des « vertueux ». On ignore à peu près tout de l'histoire des idées et d'institutions politiques et on voudrait corriger le régime ! Dans ses chroniques hebdomadaires, Martineau écrit sereinement des absurdités du genre : les partis politiques

divisent la société, ah qu'ils seraient bons d'élire des personnes plutôt que des partis... Aussi, Richard Martineau représente une certaine « génération X », celle directement frustrée par la puissante classe d'âge boomer. Les X continuent, même devenus adultes, à entretenir un malaise de *teenager* délaissé et rebelle, imitant au fond les boomers par leurs réquisitoires perpétuels contre la génération précédente, individualiste et contestataire. Je suis quant à moi, les sociologues sont catégoriques, de la « Génération Y », celle du renouveau traditionaliste et des valeurs plus conservatrices. Les Y ne partagent pas la hargne des X mais ne veulent pas non plus imiter les boomers ; perplexes, ils cherchent un abri contre les vents de l'anarcho-gaugauchisme petit-bourgeois.

—« Hi,hi,hi, écoutez ça monsieur, c'est encore la même affaire... »

Claudine ricane et met le téléphone en mode « haut-parleur ». Je quitte mon sérieux sur le champ. L'appel provient du Système d'Appel Automatisé (le SAA) du *Conservative Party*. Une voix de *Canadian* roulant ses « r » déroule un texte lu :

« *Please don't hang up, S'il vous plait, ne raccrochez pas. For English, press 1 ; pour le français appuyez le 2.* » J'appuie sur 2 pour entendre ce fameux message que tous les gens du coin à qui j'ai parlé ont reçu à leur domicile. Je ne rêve pas. Ainsi, nous avons franchi ce point dans la dégradation du processus électoral : les partis vont recourir à de vulgaires machines de pointage pour faire « sortir leur vote », et compter sur l'abstention de tout ce qui n'est pas, comme on dit en marketing, leur *target-population*, (leur « population-cible », dans la traduction du manuel).

Si vous avez déjà choisi d'appuyer les idées de Robert Gervais et de Stephen Harper, appuyez 1, si vous ne connaissez pas notre parti et désirez obtenir plus d'information sur notre candidat et notre programme, appuyez 2... J'hésite entre les deux options, mais comme je suis curieux, « j'appuie 2 », la réponse de la machine est brève et courtoise, votre nom vient d'être inscrit dans notre liste électronique. Si vous désirez prendre rendez-vous avec un représentant, appuyez 1, si vous désirez recevoir la cassette d'animation présentant notre plate-forme électorale abrégée, appuyez 2. Incroyable ! la secrétaire « appuie 2 ». Merci, à la prochaine. Ridicule ! Je n'en reviens pas : je sais trop que ce n'est qu'une question de temps avant que les autres partis n'adoptent cette méthode. Ce genre de Système d'Appel Automatisé, une fois perfectionné et combiné avec de la musique suggestive (à quand le téléphone-sentant ? se demandera-t-on en pensant à *Brave New World*), deviendra aussi incontournable que le remplacement des caissiers de banques par un guichet automatique. On aura beau dire : « c'est inhumain. Et les travailleurs d'élection dans tout ça (au *Liberal Party*, on les paye) ? Que va devenir notre vie démocratique si on en enlève les êtres humains ? » Le camp du progrès balayera ces formules obscurantistes en prouvant à la population que l'alternative du vrai téléphoniste humain subsistera et que l'information parviendra désormais plus vite et en plus grande quantité à l'individu électeur. Les partis vont tout de suite comprendre la nécessité du changement quand ils verront la gestion des campagnes électorales facilitées, mieux contrôlées, plus efficaces... Suis-je excessivement cynique lorsque je me demande ce qui, dans le cadre actuel de notre vie politique québécoise et dans « le Grand Canada » a le plus d'influence sur l'opinion : les effets de l'action concrète d'un gouvernement suivant ses promesses et ses objectifs, ou bien, l'espace publicitaire propre à

chaque parti et investi d'une rhétorique de lieux communs persuasifs ? La réponse du juste milieu : « un peu des deux », me semble insuffisante. En tout cas, je n'ai pas encore tranché la question.

Un penseur comme Carl Schmitt rirait de moi en m'indiquant que la démocratie libérale n'a jamais représenté que le régime bourgeois-individualiste, laissant le pouvoir de décider à des bonnes gens ignorant les enjeux auxquels fait face l'État, des masses qui détestent le politique et n'apprécient que le statu quo (c'est pourquoi Schmitt parle du « degré zéro de la décision politique ») et des abstentionnistes. Mais Schmitt est pessimiste outre mesure : ce régime, en principe, permet de laisser place à de vraies délibérations, à une politique du *logos*. Nous héritons d'un système politique raffiné, produit du long et sanglant mûrissement de la civilisation occidentale jusqu'à la primauté de l'idée sur la force. Aussi, si nous voulons nous sauver du règne barbare de la psychotechnique et des diktats de la gauche totalitaire, il nous faut valoriser un enseignement traditionaliste de la politique. À la fin de la deuxième guerre mondiale, il y a de ça bien des décennies, des Américains cultivés, baptisés *new conservatives*, pour qui une vie de derniers porteurs de la Grande Tradition, ou de *dandies*, n'était pas un beau destin, ont entrepris de se lier dans le dessein de sauver les États-Unis de ce monstre libertaire sorti d'eux-mêmes et qui menaçait de les détruire. À ce jour, leur effort n'a pas été achevé mais il a tout de même porté fruit en préservant de nombreux jeunes esprits de la tentation communiste. Il serait peut-être temps que le Québec s'inspire librement de ces penseurs de la patrie inscrite dans la continuité, ces protecteurs de la véritable essence d'une saine démocratie : la royauté du dialogue au sein d'une assemblée indépendante de représentants nationaux.

En croisant l'équipe technique qui vient de terminer le démontage de la scène et qui part à Saint-Jérôme pour le prochain show télévisé du Parti, je trouve une grande salle encore animée de quelques discussions. Rodrigue Beaudoin est arrivé, il tient une conversation avec l'un de ses amis, un journaliste fédéraliste bien connu. Ce qu'ils se disent m'a l'air hilarant car ils se tiennent les côtes depuis un instant déjà. L'humour des apparatchiks et des bonzes médiatiques qui connaissent les règles du jeu et le fil secret des événements est immanquablement cruel. Rodrigue Beaudoin, représentant du Bureau National, incarne cette habileté machiavélique auto-proclamée dont se targuent les demi-décideurs provinciaux. Elle se compose pour l'essentiel de *certitudes sans nuance* quant aux limites, faiblesses et illusions de la démocratie. Eux seuls nagent sans couler, et donc avec plaisir, dans la boue de la petite politique. Leur cynisme est d'habitude contagieux dès qu'ils ouvrent la bouche pour parler un peu ouvertement. Hauts contrôleurs de l'État quand le peuple les porte au pouvoir, ils s'imaginent depuis leur *Politburo* que le monde est tel que Rousseau, jadis, l'aurait voulu : une addition d'atomes humains reliés entre eux par un État omnipotent. Selon eux, pour le bien même des gens, on peut déformer la vérité, on peut les plonger indirectement dans l'hébétude par le bombardement publicitaire de slogans et d'images, on peut ne pas essayer de réformer ce système d'abrutissement une fois au pouvoir. Même sans contrainte réelle, ces gens préfèrent pratiquer le compromis savant sur l'essentiel (jamais sur l'accessoire), la transaction de coulisses, plutôt que de simplement agir selon la parole donnée et les principes affichés. Inexcusables, ils plient et rompent à chaque bataille. Ils se disent pour la rupture du lien politique avec le Canada et ils créent un nouveau

besoin, comme leurs semblables – les marchands de bidules – le besoin du référendum. Ils promettent donc à mots couverts un référendum et s'arrangent à la fois pour le perdre et pour le retarder le plus possible. Une fois le référendum perdu, ils décident de continuer à gouverner la Province de Québec. « De toute façon, se disent-ils, nos électeurs souverainistes, ainsi que nos dociles militants, vont continuer de servir le parti peu importe ce que nous ferons, dans la mesure où nous les maintiendrons béats de bonheur en leur parlant sur un ton gentil du Rêve souverainiste, planant là-haut dans le ciel, comme une colombe multicolore... » ou comme une nuée de haschish. Cela semblera étonnant, mais Rodrigue Beaudoin donne également l'apparence du défenseur des vrais militants de la base, des gagne-petits, des exclus, des minorités et, bien sûr du droit acquis des citoyens à voter lors d'un référendum sur l'indépendance du Québec. Paradoxe sur de nombreux politiciens souverainistes. Ils ne croient pas dans la capacité de l'homme à faire des choix, par le libre exercice de sa raison. Ils ne se posent pas de questions morales mais s'appliquent à plein temps à démonter la mécanique des intérêts et des passions. Plusieurs d'entre eux se sont fabriqué leur petit tableau psychologique grâce auquel ils pensent manipuler, influencer, déstabiliser, enthousiasmer n'importe quelle conscience. Et les faits que leur vue limitée perçoit, ce qu'il dénomme le « sixième sens des habiles », ne leur donne tort que très rarement. Ce n'est pas qu'ils soient précisément amoraux. La certitude des cadres gauchistes auxquels je pense, est la suivante : puisqu'ils sont dans le camp progressiste, ce qu'ils font sincèrement est vertueux. Ils se disent qu'eux seuls ont le courage de faire adopter de nouveaux programmes volontaristes qui feront disparaître à l'avenir toutes les formes d'inégalité. Il ne leur suffit pas qu'une société se bâtisse sur le principe chrétien que tous les hommes sont égaux en

substance, que chaque être, quel qu'il soit, possède une certaine dignité inviolable et qu'en conséquence un État de droit soit institué ; ils veulent un État infiltré dans toutes les sphères de la vie, qui force la culpabilisation des grands et entreprend de « reconfigurer le peuple » pour que soient exaltés les petits avec leurs défauts et, bien sûr, eux-mêmes, les intellectuels, ingénieurs sociaux et législateurs de l'État, qui ont enfin corrigé les injustices intra-mondaines.

La gauche radicale parlait il y a trente ans de dictature du prolétariat et considérait avec complaisance le goulag et la « Révolution culturelle ». Portée au pouvoir grâce à son emprise monopolistique et éminemment parasitaire de l'idée d'indépendance, elle entend bien cumuler les mandats pour gouverner le Québec et figner Son Modèle Québécois. L'urgence pour elle est dans le social : le Canada est trop à droite. Une fois au pouvoir, elle n'engage pas, sauf accidents, de politique indépendantiste... Elle déclare attendre 50% + 1 des suffrages dans un référendum sur une question allant dans ce sens. Sous prétexte de préférer la démocratie directe au système représentatif, la gauche prépare son référendum. La chance pourrait bien nous avantager cette fois-ci. Peut-être le vote du *Non* va-t-il s'abstenir de se déplacer à 95% le jour du vote ? Peut-être que les 20% flottants d'indécis-mous-modérés vont se laisser séduire par notre battage publicitaire, ne serait-ce qu'à l'heure où ils vont voter ? Des conseillers en communication sont engagés. On commande des sondages à répétition. Les tribuns traditionnels remplissent les salles paroissiales. Des panneaux du *Oui* sont commandés à des graphistes experts. Les militants se croisent les doigts : ça va être serré. La pièce est lancée : ce sera pile ou face. Si ça rate les militants n'ont qu'à se marcher dessus et qu'à continuer, comme avant, de caresser le désir frustré

et nirvanesque d'un pays indépendant. Quelle comédie sinistre ! Cette élite sociale-boomer n'a que faire de l'option symbolique qui lui donne le pouvoir.

Pourtant j'écoute Rodrigue Beaudoin qui parle du 30 octobre 1995 et je recommence à y croire. Ce soir-là, il coordonnait la sortie du vote dans Montréal-Ville-Marie. Dans la salle la musique a repris. Un air « lounge » plane dans l'air. Rodrigue Beaudoin a des réminiscences : cet air doux et décontracté jouait à la radio, tandis qu'il errait, la nuit du référendum, sur la route du retour à son motel. Comme beaucoup de vieux organisateurs, son passé le rend glorieux et il conte ses histoires en se donnant un air d'aventurier. Je croise son récit avec les pages encore frémissantes de Pierre Duchesne. J'imagine Rodrigue avec dix ans de moins. Dans ma vision, il n'a pas de cheveux gris et de bedaine exagérée. Dans la force de l'âge, il commande la grande bataille référendaire dans son secteur urbain. Dans un camion aux vitres teintées, il roule sur Sainte-Catherine, il y a un je ne sais quoi d'électrisant qui embellit tout à coup d'une nuée insaisissable la laideur du passage. Dans l'habitacle du véhicule résonne *Le Tour de l'île* de Félix Leclerc. Rodrigue ouvre la fenêtre pour hurler les vers poignants de la chanson :

« Les blés sont murs, dans les vergers de mon pays,  
Ça signifie : l'heure est venue ! »

Des piétons au regard sombre lèvent les deux majeurs vers lui pour conjurer ses paroles.

« Et Montréal guette le signal, pour célébrer l'indépendance... »

Tout gauchiste qu'il soit, j'imagine un Rodrigue énergique qui s'arrête à chaque local du *oui* pour fouetter l'ardeur de ses troupes. C'est un homme heureux, confiant, réconcilié avec le cours de

cette histoire injuste contre lequel il a milité toute sa vie depuis son éveil politique, il y a vingt-cinq ans, dans la cellule maoïste du cégep de Rosemont. Aujourd'hui, le faible a une chance de l'emporter sur le fort. Si le *Oui* gagne, il va prendre une brosse de dix jours. La journée remplie d'espoir passe vite. Le soir, dans un local souverainiste de D'Arcy-McGee, il capte les premiers résultats : à 20h10, le *Oui* est à 59%, mais ça ne correspond qu'à un échantillon d'un dixième de 1%... Il sue et se cramponne. Nous sommes en avance sur nos prévisions statistiques partout dans l'Est. Rodrigue, joueur invétéré, est traversé d'un frisson de plaisir et, s'adressant au hasard comme à sa maîtresse, il murmure entre ses lèvres « Envoye, envoye, monte, monte pitoune ! » À 20h30, avec presque 1% des suffrages, le *Oui* est encore à 56,3%. Rodrigue exulte, le local électoral vibre avec la foule amassée au Palais des congrès, dont les hurlements festifs sont retransmis à la télévision. Presque sans anxiété, les gens du local ouvrent déjà les caisses de Molson Dry et engloutissent de longues rasades. La réalité médiatique commence à élaborer une esquisse de forme réelle pour ce désir que les militants caressent tous seuls, presque morbide, depuis des années. « On va gagner », crient-ils en chœur. La conviction est sur le point de devenir certitude.

Dès le lendemain, Parizeau va faire de cette consultation positive une décision exceptionnelle et irréversible. Le Chef du *Oui* ne s'est pas encombré de la nécessité d'arriver à une entente avec le Canada. Si les négociations devaient échouer, il va déclarer la sécession unilatérale. La France appuiera le Québec. Dans les semaines qui suivront la victoire, la France fera en sorte que plusieurs pays africains reconnaissent la volonté québécoise. Chaque officier de

l'Armée canadienne va être désormais libre de déclarer sa loyauté au Québec. L'État québécois, appuyé sur les réserves d' Hydro-Québec, de la Caisse de dépôt et de placement et du Ministère des Finances, est prêt à faire face à un marché financier houleux. Dans les journaux, on publiera la reconnaissance du scrutin par 180 noms de gens d'affaires très prestigieux. Lors d'une conférence de presse, de nombreux notables fédéralistes d'allégeance québécoise se soumettront à la majorité référendaire (Yves Séguin, Mgr Turcotte...). D'ici quelques mois, le Québec se dotera de 32 ambassades ou consulats généraux à l'étrangers avec une présence diplomatique dans 107 pays et 12 organismes internationaux (ONU, OTAN, ...). Les députés du Bloc Québécois vont être rapatriés. On écrira une nouvelle constitution. Dans un an au plus, il sera illégal pour le gouvernement canadien, selon la Loi québécoise, de percevoir chez nous ses impôts. Québec, la bourgade de garnison britannique, deviendra une capitale politique importante.

Et le vote du West-Island entre, implacable.

Fin du party. Tout rate. C'est raté. Une fois de plus. Hélas !

J'interviens dans la discussion. Je lui demande si les gens du Bureau National qu'il connaît s'en veulent d'avoir échoué et de s'être fait voler comme des enfants leur sacro-saint référendum. Le journaliste et lui me regardent hébétés. « Il y a eu des fautes. La prochaine fois le camp souverainiste va prendre des mesures. »

Je leur ris en pleine face, d'un rire méchant, très sec. Ils partent, loin de moi. Ne plus jamais attendre un atome de vertu chez nos bonasses, cette lie d'hommes.

## Le cri poétique houellebecquien : l'artiste redevenu souverain

Aujourd'hui, dans notre monde industrialisé et ravagé par le relativisme libéral, peu de romanciers francophones comptent vraiment. Chacun aura pressenti, en lisant Michelet, que celui-ci touche quelque chose de profond lorsqu'il écrit, à la fin du dix-neuvième siècle, que le temps a doublé le pas. Nous qui nous soucions de restaurer, grâce à la création poétique, une présence pleine de l'âme humaine au sein de notre époque, nous avons l'impression que l'art n'arrive pas à suivre la course accélérée de l'histoire et qu'ainsi le regard et l'oeuvre artistiques *retardent*. Ce qui, il va sans dire, laisse croire aux membres de notre société – cette conception s'est insidieusement emparée de la conscience collective – que la création littéraire n'est pas chose vitale. Elle apparaît comme « un pensum inexistentiel », pour reprendre l'expression d'Hubert Aquin, ou bien comme une pratique particulière, une activité purement privée, réservée à ceux qui ont pris l'art pour *hobby*. L'art littéraire ne terrifie pas le peuple, il ne lui impose pas son langage. L'art littéraire divertit, tout au plus. On serait tenté de désespérer mais malgré tout, heureusement, certains *sprinters* romanciers arrivent avec plus (Michel Houellebecq) ou moins (Dantec ? – pétarade sans subtilité) d'adresse, à dominer dans leurs oeuvres la totalité des formes actuelles du monde (psychologiques, sociales, techniques, intellectuelles, spirituelles, etc.). De ce que j'ai lu des écrivains contemporains, Houellebecq est le premier à produire de la beauté et de la vérité en se confrontant aux matériaux de son temps. Chez lui, pas de fuite dans l'imagination

désincarnée, pas de fausses consolations anachroniques. Il est l'un des rares écrivains que je connaisse à se situer devant le néant à la fois sans détourner le visage et sans s'y abandonner. Ses récits vibrent de l'existence humaine défigurée des grands centres urbains anonymes, du trop-plein d'informations, des identités rivales, des sciences et des idéologies. Son œuvre tient compte des réalités : elle peut avoir une portée politique, c'est-à-dire, une portée culturelle plus profonde, plus globale.

Ai-je besoin de rappeler que notre pays, qui souffre plus que tout autre d'une certaine difficulté d'être et réclame une reconnaissance politique, attend une telle littérature enracinée dans le réel – une littérature qui ne soit pas « sans estomac » et qui ne soit pas non plus que vomissures faciles ? Houellebecq bouscule ; la littérature est faite pour bousculer : elle est le canal étroit que les hommes emploient pour dévier vers la fiction, le flot du devenir en débâcle. Le grand physionomiste de l'humanité du vingtième siècle, Oswald Spengler, disait de notre monde de mégapoles cosmopolites, notre monde de techniques et de sciences démultipliées, qu'il n'était plus propice aux œuvres poétiques. Houellebecq, comme son modèle Lovecraft, a prouvé que Spengler, comme Jules Verne (notamment dans *Paris au vingtième siècle*), faisait preuve d'un fatalisme stoïcien touchant mais, *a posteriori*, faux. Les grandes œuvres littéraires, celles qu'on désire apprendre par cœur, sont toujours possibles au cœur d'un monde urbain, utilitariste, matérialiste, dévitalisé et extraordinairement complexe.

Vivement impressionné par *Les Particules élémentaires*, je crois avoir été porté par quelque chose comme une « idée houellebecquienne » en écrivant mes quatre courts essais sur notre énigmatique culture, en croisant la fiction avec une réflexion proprement essayistique. Il y a

à cela plusieurs raisons. Tout d'abord, les auteurs que j'aime – entre autres, Muray, Finkielkraut... – sont ceux qui livrent des « bilans fin de siècle » – je suis d'un naturel facilement inquiet . Il me semble qu'il nous manque, dans le roman et aussi de façon générale, les voix de grands survivants des temps passé, ces voix capables de rendre compte des relations complexes entre les transformations rapides de nos sociétés et la permanence de la nature humaine.

Je viens de visionner le film documentaire sur Robert McNamara intitulé *Fog of War* : ce bonhomme, son récit des événements, cette hauteur, cette voix surgie d'une conscience exceptionnelle, la relation de cette vie... c'est un « roman » terrible. McNamara, comme Houellebecq, livre une vision totalisante du siècle (l'usine Ford où il était directeur, la guerre froide, pendant laquelle il fut Secrétaire d'État à la défense, les conflits régionaux du Tiers-Monde, etc.) Houellebecq écrit dans l'une de ses *Interventions* : « Croyez en l'identité entre le Vrai , le Beau et le Bien »<sup>2</sup>. Or justement, je ne voudrais pas m'appesantir dans un « simi-platonisme tout usage », mais le discours cultivé de McNamara m'est apparu beau, vrai et bon : sa présentation neutre des grands acteurs de l'histoire, peu importe leur camp, l'expression sobre et honnête de ses propres réactions par rapport aux personnages importants et aux événements dont il a le souvenir, la hauteur de vue, le mélange des faits, impressions et émotions, l'explication claire, et un sens moral constant à travers tout cela... Les auteurs qui captiveront l'attention des hommes d'aujourd'hui et du futur seront comme des Thémistocle-présents-lors-du

---

<sup>2</sup> *Rester vivant : méthode*, Paris, La Différence, 1991, p.41

drame, de rares témoins impliqués mais objectifs, des voix honnêtes d'hommes de bonne volonté, disons-le simplement. Ainsi débute *Les Particules* :

« Ce livre est avant tout l'histoire d'un homme, qui vécut la plus grande partie de sa vie en Europe occidentale, durant la seconde moitié du XXe siècle. »<sup>3</sup>

On ne peut écrire durant les périodes révolutionnaires en faisant comme si l'époque elle-même n'a rien de particulièrement dérangeant. Les personnages romanesques créés durant ces époques, si l'auteur les veut civilisés, seront d'abord et avant tout les acteurs d'un drame historique. Nous vivons de tels bouleversements moraux : pour être vraisemblables, ces personnages civilisés doivent être présentés comme des êtres chavirés dans la tourmente culturelle.

### **La singularité**

Houellebecq est de ces écrivains errants, seuls, capables de se dégager complètement de leur communauté, de maintenir un « degré d'implication zéro », pendant de très longues périodes, sans se suicider ni sombrer dans la folie : tout comme Rûb-al-Khâlid, poète arabe du 8<sup>e</sup> siècle, auteur de l'impie et blasphématoire *Necronomicon*, condamné par l'Islam, et dont Houellebecq parle dans le préambule de *H.P. Lovecraft*. Houellebecq est banni par la France bien-pensante et par les musulmans français ; on dit qu'il erre quelque part en Irlande. Il incarne ce genre d'artiste dont Hubert Aquin traite dans un court texte intitulé « L'écrivain maudit ». La consécration

---

<sup>3</sup> *Les Particules élémentaires*, Paris, Flammarion, 1998, p.7

publique ne permet pas à la société de réintégrer et de normaliser l'écrivain : celui-ci demeure « déjà ailleurs », autre, impossible à contenir.

Nos récits ne deviennent intéressants que lorsque nous décidons de garder notre propre singularité et à adapter les influences extérieures plutôt que de conformer notre création au style et à l'attitude que la société attend du littéraire.

Dans mes essais, j'ai bien essayé de ne pas jouer un rôle trop antipathique, en exagérant l'ironie, la négativité et le cynisme. Bien souvent je n'ai pu m'en empêcher : mon agent de sécurité s'ennuie vraiment trop, mon étudiant est trop bouleversé, mon candidat bloquiste supporte des discours beaucoup trop longs et beaucoup trop mielleux. Mon narrateur n'était pas un gai luron. Mais, « [c]'est après que cela devient très difficile, quand on souhaite dépasser le cynisme. » (*Entretien avec Sabine Audrerie*)<sup>4</sup>.

Comme Michel Houellebecq, j'ai pris pour ligne directrice, l'attitude pessimiste de l'« homme faustien » de Spengler. À ce propos, Houellebecq clarifie sa *Weltanschauung* dans *Interventions* :

« Avant tout, je crois, l'intuition que l'univers est basé sur la séparation, la souffrance et le mal [...] L'acte initial c'est le refus radical du monde tel quel. »<sup>5</sup>

Dans la vision poétique de Houellebecq l'auteur est naturellement dans une situation inconfortable face au monde, qui lui apparaît méchant, mauvais, laid – en un mot, imparfait. Cette posture pourrait mener à une sorte de crispation puritaine, de condamnation en bloc et de

---

<sup>4</sup> Michel Houellebecq, *Interventions*, Paris, Flammarion, 1998, p.111

<sup>5</sup> *Interventions*, p.39

réaction pure. Pourtant non ! Houellebecq prend « la décision de décrire cet état de choses, et peut-être de le dépasser ». Ce refus radical du monde ne mène pas au nihilisme. Au contraire l'œuvre s'élabore contre le nihilisme :

L'acte initial c'est le refus radical du monde tel quel ; c'est aussi l'adhésion aux notions de bien et de mal. La volonté de creuser ces notions, de délimiter leur empire, y compris à l'intérieur de moi.<sup>6</sup>

Ce qui rend la voix de Houellebecq si originale, c'est cette capacité qu'il a de faire parler des personnages « contre le monde » et « contre la vie », en invoquant des faits d'injustice et d'absurdité incontestables, saisis par une sensibilité d'homme français blanc, hétérosexuel et de classe moyenne. Ses romans ont l'ambition de l'« hyper-objectivité » pour décrire le monde tel qu'il va, avec le souci constant de *déblayer toutes les sources d'optimisme creux*. Le narrateur se charge de décrire la dissolution progressive, au fil du récit, des structures sociales et familiales, ainsi que la tendance croissante des individus à se percevoir comme des particules isolées, soumises à la loi des chocs. Tandis que chez d'autres auteurs une telle attitude conduit à une simple misanthropie et débouche sur une condamnation du monde humain moderne au profit d'une célébration de l'innocence naturelle des animaux, chez Houellebecq, le meilleur est encore dans l'être humain civilisé. Même quand la civilisation périclité, elle demeure supérieure à la jungle. L'illusion libertaire qui consiste à célébrer le monde parallèle des voyous au grand cœur et des belles âmes sauvages, en marge de « l'ordre bourgeois menteur et aliénant », est dévoilée.

---

<sup>6</sup> *Ibid.*, p.39

Le titre d'un de ses articles résume bien la chose : *Jacques Prévert est un con*<sup>7</sup>. La vie aura beau être une souffrance de tous les instants, vilipender l'autorité pour laisser courir librement les pauvres exploités, les criminels et les animaux sauvages ne mènent qu'à un monde impitoyable parce que déshumanisé, c'est à dire privé d'une morale transcendante. Dans les *Particules*, le libéralisme hippie de Janine – mère de Michel Djerzinski et de Bruno Clément, divorcée de deux pères différents, droguée et orgiaque – est brillamment poussé par le romancier à ses conclusions logiques :

Dans la chambre de Janine un grand barbu visiblement ivre, ronflait en travers du lit. Marc tendit l'oreille ; il percevait des gémissements ou des râles. Dans la chambre régnait une puanteur épouvantable ; le soleil pénétrant par la baie vitrée éclairait violemment le carrelage noir et blanc. Son fils rampait maladroitement sur le dallage, glissant de temps en temps dans une flaque d'urine ou d'excréments.<sup>8</sup>

Avant ce passage terrible, le narrateur a raconté l'ascension individuelle de Janine au cours des décennies d'après-guerre où l'on vit l'hédonisme se répandre hors de la petite frange huppée de la population qui avait accès à ce mode d'être. Le lecteur peut donc voir cette femme de l'ère hippie, évoluer de sa naissance à l'âge adulte et parcourir les étapes d'une vie libérale conduisant à cette décadence finale : la mère abandonne son nouveau-né auprès d'un homme intoxiqué. La scène n'a rien d'un effet recherché, elle découle naturellement du parcours de Janine hors des structures traditionnelles (accumulation d'expériences libidinales en bas âge, implications dans les nouvelles communautés basées sur la liberté sexuelle, etc.)

---

<sup>7</sup> Publié dans *Interventions*

<sup>8</sup> *Les Particules élémentaires*, Paris, Flammarion, 1998, p.30

Par contraste, il est dit un peu plus loin que son fils Michel, enfant, achetait *Pif*, bande-dessinée résumée d'un trait « À travers une variété d'époques et de décors, ces récits mettaient en scène quelques valeurs morales simples et profondes. »<sup>9</sup> Pour une fois un romancier défend la civilisation non seulement contre la barbarie, mais aussi contre l'ennemi intérieur. Ici, pas de pitreries subversives de salon parisien : le sens commun, le sens des réalités, produisent un effet esthétique surprenant. Quand il s'agit de parler de l'état de nature, c'est encore la même attitude conservatrice basée sur la certitude du *Ideas have consequences* : Michel écoute à la télé la diffusion hebdomadaire de *La Vie des animaux* et se scandalise, d'une part, du spectacle animal, abrutissant :

Les gazelles et les daims, mammifères graciles, passaient leur journée dans la terreur. Les lions et les panthères vivaient dans un abrutissement apathique traversé de brèves explosions de cruauté. Ils tuaient, déchiquetaient, dévoraient les animaux les plus faibles [...] la nature sauvage n'était rien d'autre qu'une répugnante saloperie ; prise dans son ensemble, la nature sauvage justifiait une destruction totale<sup>10</sup>

et d'autre part, de l'émerveillement béat des contemporains amoraux :

La voix pompeuse et stupide de Claude Darget commentait ces images atroces avec une expression d'admiration injustifiable<sup>11</sup>.

Considérer l'homme tel un animal comme les autres, c'est, en pratique, trouver normal qu'il se conduise comme une bête. *La Vie des animaux* traduite en action humaine correspond à ce qui est décrit dans le chapitre 8 des *Particules*, « L'animal oméga » : Bruno, enfant faible, est martyrisé par les grands qui dominent le dortoir de l'internat. Ses tortionnaires sont comparés à des

---

<sup>9</sup> *Les Particules élémentaires*, p.34

<sup>10</sup> *Ibid.*, p.36

<sup>11</sup> *Ibid.*, p.36

chimpanzés dominants (animaux dits *omegai*). La scène se termine une fois de plus avec un Bruno sacrifié à l'état de nature institué et laissé dans un coin, couvert de fange. L'auteur explique qu'à l'internat de Bruno, la direction vient d'établir une politique révolutionnaire et expérimentale d'auto-discipline des enfants.

Doubles du romancier au milieu d'une société néo-darwiniste, Bruno et Michel sont les seuls, devant les Claude Darget bavards, à s'indigner. Ce décalage avec l'époque crée une tension dramatique constante. Houellebecq semble croire qu'un autre monde est possible, mais, contrairement à la Gauche radicale, cet « autre monde » est accessible, comme dit Pascal, uniquement « par saut », on ne peut s'y tenir et l'aménager délibérément, le produire de façon durable dans le réel humain. Or, le vice de la société nouvelle-gauchiste est de mélanger, comme l'expliquait chez nous Maurice Duplessis, « les pouvoirs de l'État avec la Providence » :

On peut imaginer que le poisson, sortant de temps en temps la tête de l'eau pour happer l'air, aperçoive pendant quelques secondes un monde aérien, complètement différent – paradisiaque. Bien entendu, il devrait ensuite retourner dans son monde d'algues, où les poissons se dévorent. Mais pendant quelques secondes il aurait eu l'intuition d'un monde différent, un monde parfait – le nôtre.<sup>12</sup>

Ou alors cet autre monde paradisiaque entrevu par le poisson allégorique est repoussé avec ironie du côté des féeries comiques et délirantes :

---

<sup>12</sup> *Les Particules élémentaires*, p.22

« J'aimerais bien échapper à la présence obsessionnelle du monde moderne ; rejoindre un univers à la Mary Poppins, où tout serait bien. Je ne sais pas si j'y parviendrai. »  
(*Entretien avec Jean-Yves Jouannais et Christophe Duchatelet*)<sup>13</sup>.

Cette dernière phrase est extraite d'une entrevue de Houellebecq ; elle rejoint l'esquisse de scénario écrit par son personnage Bruno, dans lequel ce dernier imagine une île tropicale paradisiaque où vivent en paix

des femmes nues et des chiens de petites tailles [...] Le temps s'est arrêté, le climat est égal et doux ; les arbres portent des fruits toute l'année [...] Les femmes se baignent et se caressent, les petits chiens jouent et folâtent autour d'elles.<sup>14</sup>

Ces univers utopiques auxquels rêvassent les personnages singularisent notre auteur. Il apparaît par là, l'un des plus fins connaisseurs des illusions et des aboutissements de la pensée libérale accaparant en grande partie l'horizon de pensée de la classe moyenne.

Demeurer le juge du monde et de la vie pour créer des univers romanesque où la vue perce les apparences, entraîne également des jugements sur les êtres individuels et collectifs :

Déterminez l'innocence, et la culpabilité. D'abord en vous-même, ce qui fournira un guide. Mais aussi chez les autres. Considérez leur comportement, et leurs excuses ; puis jugez, en toute impartialité. Vous ne vous épargnez pas ; n'épargnez personne.<sup>15</sup>

À partir de cette décision de « bilan lucide », de tri des choses et des gens selon les catégories du bien et du mal, l'écrivain cherche à viser « en plein centre ». La représentation de Philippe Sollers dans *Les Particules* en est peut-être le plus bel exemple, *ex æquo* avec l'apparition maudite de

---

<sup>13</sup> *Interventions*, p.47

<sup>14</sup> *Les Particules élémentaires*, p.258

<sup>15</sup> *Rester vivant : méthode*, Paris, La Différence, 1981, p.43

Mick Jagger. Bruno dépose un roman chez Gallimard, et c'est Sollers (qui d'ailleurs refusera son texte), qui l'accueille avec des commentaires de vieux libertin :

Vous êtes réactionnaire, c'est bien. Tous les grands écrivains sont réactionnaires. Balzac, Flaubert, Baudelaire, Dostoïevski : que des réactionnaires. Mais il faut baiser, aussi, hein ? Il faut partouzer. C'est important.<sup>16</sup>

À mon sens, Houellebecq frappe *là où ça compte*, en visant Sollers. On dit que la vedette pseudo-debordienne se tient en plein centre de la nébuleuse parisienne *branchouillarde* et contestataire. Comme l'explique Pierre Jourde dans *La Littérature sans estomac*, Sollers, « après avoir adopté diverses postures politiques et esthétiques, s'est institué spécialiste de la défense des libertés »<sup>17</sup>, tout en agissant en hypocrite petit despote des lettres notamment à travers *Le Monde des livres*. Mais là où Houellebecq touche vraiment la cible, c'est lorsqu'il peint la « roublardise sophistique » du maître parisien.

Mick Jagger est, quant à lui, une figure emblématique de la libéralisation des comportements sexuels et d'une certaine culture de débauche *teenager* propre aux années soixante-dix. L'artiste, au sens houellebecquien, accepte d'être « abject ». Il réfléchit froidement sur les icônes d'un peuple, et il traite de sujets que personne ne veut entendre :

Toute société a ses points de résistance, ses plaies. Mettez le doigt sur la plaie, et appuyez bien fort. [...] Vous ne pouvez aimer la vérité et le monde.<sup>18</sup>

Cette disposition d'esprit *contre* les mondanités et *pour* le scandale a été probablement le moteur principal de mon *Québec méchant*. Par exemple, je crois que ce qu'il peut y avoir de scandaleux

---

<sup>16</sup> *Les Particules élémentaires*, p.184

<sup>17</sup> Pierre Jourde, *La littérature sans estomac*, Paris, L'Esprit des péninsules, 2002, p.40

<sup>18</sup> *Rester vivant : méthode*, p.42

aujourd'hui au Québec, ce n'est certainement pas de parler de terrorisme ou d'indépendance nationale, ni de défendre Bernard Landry ou Gilles Duceppe, mais de traiter, comme l'a fait avec brio Catherine Mavrikakis dans son corrosif roman *Ça va aller*, de la frilosité gauchiste d'un certain milieu péquiste-bloquiste confortable et serein, où règne un impitoyable conformisme quasi-soviétique. Ici je rappellerai, pour illustrer mon propos, l'Affaire Yves Michaud : le quatorze décembre 2004 l'Assemblée nationale du Québec a voté une motion faisant de Michaud le premier « criminel d'opinion » en quatre siècles de parlementarisme. Lucien Bouchard s'est alors servi de toute son influence pour contraindre des députés serviles à blâmer un promoteur de la langue française très gênant. L'auteur houellebecquien exploitera de semblables moments de crises honteux :

Creusez les sujets dont personne ne veut entendre parler. L'envers du décor. Insistez sur la maladie, l'agonie, la laideur. Parlez de la mort, et de l'oubli. De la jalousie, de l'indifférence, de la frustration, de l'absence d'amour. Soyez abjects, vous serez vrais.<sup>19</sup>

Au Québec, il faudra surtout écrire sur la médiocrité provinciale – l'horizon borné, la mentalité de l'assisté velléitaire – et sur la Peur généralisée – de vivre, de risquer, d'être jugé, d'être pauvre, de ne plus faire semblant, de faire correspondre ses actes et ses paroles – entre autres.

Je peux me tromper mais je pense que les auteurs vraiment singuliers comme celui qui nous intéresse ici ne cultivent pas leur singularité : elle leur est donnée comme une plateforme exceptionnelle sur le monde et aussi, comme souffrance à exprimer.

---

<sup>19</sup> *Rester vivant*, p.42

**« La poésie se situe avant le langage articulé »**

La question n'est pas de savoir si l'écrivain actuel doit ou non se singulariser par des prises de position idéologiques plus à droite ou plus à gauche ; la présence de l'idéologique n'a d'intérêt que dans la mesure où le roman mime bien une société contemporaine goinférée d'idéologie jusqu'à la maladie. L'écrivain qui situe ses romans dans la mégapole occidentale peut faire comme si la boursoufflure idéologique ne captait pas nos vies, cependant ses romans seront alors conformes à l'air du temps, ils ne bousculeront pas, ils ne seront pas lu autrement que pour les jeux formels qu'ils contiennent. En se délivrant des contingences de sa réalité, l'écrivain parlera comme le reste de la tribu, avec les gens de sa sphère de spécialisation.

Houellebecq a plutôt choisi de livrer un message au lectorat, un message qui résiste à toutes les réductions. En même temps, son écriture relève du second degré. Les discours de l'heure ne le dominant pas, l'auteur leur échappe en les utilisant, en les parodiant, en les comparant entre eux. Il crée son œuvre en faisant cohabiter la parole littéraire avec les langages consensuels. Il fait « un pas de côté », comme l'explique Christian Monnin dans un article de *Liberté* consacré aux *Particules*, pour mieux contempler le train du « Progrès » historique poursuivant son chemin au loin. Sa position est à mi-chemin entre celui qui reste dans le train consciemment et celui, le plus courageux, qui décide à l'instar d'un William J. Buckley Jr, de se tenir droit devant l'Histoire et de crier « Stop ! » Le poète, nous dirait Houellebecq, n'est pas là pour ça. Son travail n'est pas de militer avec d'autres (ce qui exige toujours un certain conformisme), mais de témoigner de son expérience du monde.

N'adhérez à rien. Ou bien adhérez, puis trahissez tout de suite. Aucune adhésion théorique ne doit vous retenir bien longtemps. Le militantisme rend heureux et vous n'avez pas à être heureux. Vous êtes du côté du malheur ; vous êtes la partie sombre. Votre mission n'est pas avant tout de proposer, ni de construire. Si vous pouvez le faire, faites-le. Si vous aboutissez à des contradictions insoutenables, dites-le. Car votre mission la plus profonde est de creuser vers le Vrai.<sup>20</sup>

Les personnages des *Particules*, tout comme ceux de *Plateforme*, présentent des visions du monde opposées ; un même personnage délibère quelquefois en lui-même pour décider sous l'égide de quelle théorie psychologique ou sociologique il va inscrire son action. L'effet en est délirant, à l'image d'une vie actuelle passée dans le relativisme, dont les fondements apparaissent interchangeable. Le héros informaticien d'*Extension* décide de son option politique de façon tout à fait arbitraire, en fonction de critères on ne peut plus extérieurs au domaine en cause : il décide de garder son positionnement *gauche humaniste*, car c'est là sa seule chance, dit-il, *de tirer !*

De toute façon les femmes de droite n'existent pas, et elles baisent avec des parachutistes.<sup>21</sup>

À l'image de la narration, le personnage sélectionne avec une légèreté comique son discours parmi quantité d'autres discours pour des raisons qu'on jugera communément futiles. Ce procédé est intéressant pour deux raisons : il place tous les discours sous la gouverne de l'artiste, souverain créateur de mythes, et il permet de mimer de façon vraisemblable la pensée humaine de notre époque travaillée par des réflexes liés à un ékonomisme (marchand, pas planificateur) envahissant la sphère de la morale et de la culture. Du moins, selon la vision de Houellebecq. À travers les multiples dialogues intérieurs et intersubjectifs, le lecteur a l'impression de se situer

---

<sup>20</sup> *Rester vivant*, p.43

<sup>21</sup> *Les Particules élémentaires*, p.196

dans un univers follement rationaliste et scientiste, où la raison humaine cherche à rendre compte de tout, et où les faits, nombreux, omniprésents, presque cacophoniques, dominant et modifient le champ non-scientifique des valeurs. La sur-injection de théories dernier cri, qui entrecouperent artificiellement le récit des souffrances et inquiétudes vécues par des âmes humaines esseulées, renvoie à cette humanité occidentale baignant à toute heure en tout lieu dans un flux informatif et publicitaire. La nature est vaincue, l'homme a colonisé la terre entière, à présent il vit dans le monde que sa raison a construite, le naturel a laissé la place non seulement aux machines des hommes mais à leurs idées. Houellebecq nous apprend à faire entrer la totalité du monde, même dans ses manifestations les plus réfractaires à la poésie, dans l'œuvre nouvelle, celle du nouveau monde.

### **Le style**

De nombreux lecteurs trouvent que Houellebecq écrit pauvrement. Ces honnêtes hommes ne sont pas tous des nostalgiques de la somptuosité d'un Châteaubriand ou de la perfection d'un Proust. Simplement, pour eux, agencer des bouts de phrase dans une langue croisant le normé, le vulgaire et la pédanterie des discours spécialisés, ne fait pas et ne fera jamais une grande œuvre. Peut-être ont-ils raison. Toutefois, on accordera à Houellebecq que son mode d'écriture a été réfléchi préalablement.

Si vous ne parvenez pas à articuler votre souffrance dans une structure bien définie, vous êtes foutu.<sup>22</sup>

---

<sup>22</sup> *Ibid.*, p.21

Houellebecq ne se sent pas responsable d'inventer une forme. En trouver une, oui ; consacrer des énergies spécifiques pour trouver un style absolument nouveau, non.

La poésie n'est pas essentiellement un travail sur le langage. Pas essentiellement. Les mots sont sous la responsabilité de l'ensemble de la société.<sup>23</sup>

Loin des préoccupations byzantines du nouveau roman, ici l'important est de trouver sa forme pour survivre à sa propre étrangeté littéraire au monde. Dostoïevski exprime d'une certaine façon cette idée lorsqu'il écrit dans *Le Joueur* que, pour les Russes, « c'est une question de formes » au sens où les Russes sont si richement et si diversement doués qu'il leur faut « avoir du génie pour dénicher ces formes convenables ». À l'origine, dans les deux conceptions, il y a la nécessité d'exprimer par l'Art quelque chose d'impérieux et d'urgent (chez le Russe vu par Dostoïevski, le talent naturel qui déborde ; chez Houellebecq, le besoin de crier et de soulager son désarroi). Ce dernier rapporte d'ailleurs dans son essai, une lettre de Lovecraft à Frank Belknap Long, datée du 8 février 1922 :

« Je n'essaie jamais d'écrire une histoire, mais j'attends qu'une histoire ait besoin d'être écrite. Quand je me mets délibérément au travail pour écrire un conte, le résultat est plat et de qualité inférieure.»<sup>24</sup>

Cette vision de la création littéraire a évidemment des incidences sur la façon d'envisager le style. Souvent, dans l'exaltation de la narration, l'écrivain s'emporte et sacrifie le balancement

---

<sup>23</sup> *Ibid.*, p.21

<sup>24</sup> Michel, Houellebecq, *H.P. Lovecraft : Contre le monde, contre la vie*, Paris, J'ai lu, 1991, p.41

harmonieux des phrases pour exprimer brutalement les choses, ou alors, s'il éprouve une transe esthétique violente, il perd tout sens de la mesure :

Les adjectifs et les points d'exclamation se multiplient, des fragments d'incantation lui reviennent en mémoire, sa poitrine se soulève d'enthousiasme, les images se succèdent dans son esprit ; il plonge dans un véritable délire extatique.<sup>25</sup>

Houellebecq voit dans le délire le véritable but de l'œuvre lovecraftienne. En ce sens, la retenue stylistique n'est pas obligatoire ; elle peut même être proscrite. Le poète inspiré a des licences que n'ont pas les autres écrivains. Par exemple, adjectifs et adverbes peuvent en certains passages s'accumuler de façon exaspérante. Lovecraft n'a aucune envie de se conformer aux critères littéraires des représentants officiels du bon goût :

HPL aurait probablement considéré une nouvelle comme ratée s'il n'avait eu l'occasion, au moins une fois dans sa rédaction, de *dépasser les bornes*.<sup>26</sup>

Lovecraft suspendait son application des règles de bienséance stylistique dans l'intérêt accru de l'œuvre. Dans la mesure où la situation houellebecquienne archétypale n'est pas celle du gentleman intellectuel terrifié devant un hippopotame avec des mains d'homme, prêt à attaquer, mais plutôt celle du « Français décadent » de classe moyenne, apathique et aboulique, résistant à l'ennui propre à la réalité morose des grands centres urbains occidentaux, on comprend mieux comment tous ses romans depuis *Extension* peuvent parfois être écrits de façon exagérément pauvre, saccadée, répétitive et ennuyeuse ; c'est que le romancier fait percer dans le langage cet ennui, ce dialogue intérieur répétitif et schizophrène qui caractérise le piéton du Passage urbain.

---

<sup>25</sup> *Ibid.*, p.69

<sup>26</sup> *Ibid.*, p.104

Son style renvoie de plus à l'impression de l'artiste qui ressent l'influence de la publicité sur la langue courante. Dans une conversation anodine entre deux personnages, le lecteur pourra aisément ressentir un glissement subtile de la situation particulière décrite dans le roman vers une arrière-scène qui n'est en fait qu'une banale capsule promotionnelle – par exemple, lorsque le narrateur indique le prix des objets-accessoires de son récit. On ne peut déplorer la « malveillance » du romancier, pour lui, c'est simple, on l'a déjà cité : les mots sont sous la responsabilité de l'ensemble de la société. On n'écrit pas un roman avec un langage qui ne tient pas compte du « Responsable des mots ». Le poète en soi, est un être *perméable* au monde. Or, il vit dans un monde de supermarchés, de magazines, un monde où chacun a une télévision et un répondeur... Avec les décennies, cela finit par influencer le langage, non ? On ne vit pas en recevant indépendamment de soi, des slogans publicitaires, des informations inutiles et des plaintes hystériques à longueur de journée sans que cela s'imprime dans le discours quotidien de la classe moyenne. George Orwell, romancier perméable à la nouvelle réalité politique (et non sociale, comme chez Houellebecq), prévoyait les effets du nouveau régime totalitaire sur le langage : dans *1984*, il pressent l'apparition contrôlée du *novlangue* et met cette langue dans la bouche des porte-paroles de l'État. On pousse la logique un peu plus loin et on imagine Orwell mettant cette langue et son style particulier dans la bouche du narrateur, comme moyen esthétique pour écrire son univers totalitaire fictif. Houellebecq, de son côté, a poussé la logique plus loin, et on aboutit à un festin d'ironie sans précédent : derrière la langue du *Passage* s'exprime par éclipse la langue littéraire au sens où Flaubert l'entend.

Il en va de la science comme de la publicité. Le scientisme ambiant affecte naturellement la création littéraire. Le style s'en ressent. La science moderne (alliée accidentellement à l'ontologie matérialiste de Démocrite, selon Houellebecq) s'est imposée dans nos esprits avec son analyse mécaniste des choses ; le poète en est conscient et peut s'en libérer partiellement grâce à l'ironie, je veux dire par là, grâce à la reproduction mimée du discours scientifique dans le cadre de la narration d'un drame humain. Le procédé crée un malaise chez le lecteur, confronté alors aux limites évidentes du discours scientifique en regard des expériences existentielles. Inquiet des progrès de la nouvelle ontologie matérialiste et du principe de déterminisme local – « l'explication des comportements humains par une liste brève de paramètres numériques (pour l'essentiel, des concentrations d'hormones et de neuromédiateurs) gagne chaque jour du terrain. » (*Lettre à Lakis Proguidis, Interventions*)<sup>27</sup> – l'auteur réussit le tour de force qu'exige la survie de l'art à notre époque : il met, comme Philippe Muray, son désaccord parfait avec le *Zeitgeist* au service de son œuvre. La notion de personnage romanesque présuppose l'existence d'une « âme », ou d'une certaine « profondeur psychologique », dont l'exploration est la spécialité du romancier. Évacuer cette « âme », c'est évacuer l'écrivain et le remplacer par l'homme de science (l'anthropologue structuraliste, le psychologue béhavioriste, le psychiatre, le sociologue, l'économiste, le biologiste...) Les nombreux passages où le narrateur ramène les actions de ses personnages aux mœurs animales (les récits zoologiques), exploitent littérairement ce qui menace la notion de *personnage* : le rabaissement de l'homme au règne animal. Dans cette veine, je

---

<sup>27</sup> *Interventions*, p.52

trouve que l'une des exploitations ironiques de la science les plus réussies se trouve dans les *Particules*, lorsque le narrateur présente le personnage d'Annabelle et raconte la maturation de sa beauté :

À partir de l'âge de treize ans, sous l'influence de la progestérone et de l'oestradiol sécrétés par les ovaires, les coussinets graisseux se déposent chez la jeune fille à la hauteur des seins et des fesses.<sup>28</sup>

L'évocation des hormones a un effet de dépersonnalisation de l'héroïne, pourtant si agréable à imaginer lorsqu'elle est présentée de façon plus classique :

Son visage commençait à s'affiner, on pouvait deviner qu'elle deviendrait exceptionnellement belle. Sa poitrine se dessinait légèrement sous le pull-over.<sup>29</sup>

La vision biologiste-mécaniste de la puberté, par contraste, a quelque chose de repoussant, presque d'abject. Ce ton neutre de scientifique, factuel et objectivant, casse le ton sublime imposé par la narration plus poétique de l'événement.

Cette tension dans le récit entre ce qui relève directement de l'Art (l'investissement du poète dans le cosmos et le « chant du signifié »), et ce qui relève traditionnellement d'autres domaines (le discours logique, les autres savoirs rationnellement fondés), crée un effet double de fascination-répulsion. Le tout est fort étrange. Pour lui donner des images, au sens littéral, je renverrai le lecteur à *Lanzarote*<sup>30</sup>, album photo publié par Houellebecq en 2000. Les paysages désertiques de ce lieu situé près des Îles Canaries sont ensorcelants : par l'éclat bleu onirique répandu sur les rochers, qu'on dirait lunaires, et de maigres pousses de végétation verdoyante,

---

<sup>28</sup> *Les Particules élémentaires*, p.57

<sup>29</sup> *Ibid.*, p.57

<sup>30</sup> Michel Houellebecq, *Lanzarote*, Paris, Flammarion, 2000

herbes et cactus, clairsemées sur des collines couvertes de cailloux. Un mot : étrangeté. Il semble que ces photographies poursuivent parfaitement l'œuvre romanesque. Le style de Houellebecq renvoie à l'étrangeté du décor contemporain comme à l'étrangeté de l'être humain moyen sur la nouvelle terre transformée par l'homme. Ses phrases, comme sa pellicule, sont des moyens simples et directs pour rendre compte d'un décor qu'on ne pourrait se lasser de contempler à proportion qu'il est inhumain. En somme : « Voilà où nous sommes, vous et moi ! Je vous le pointe du doigt le paysage, et sans chichi. »

### **La technique**

Nous vivons dans un monde piloté par l'idéal technicien. Comme tous les artistes poursuivant le projet de Novalis et des romantiques allemands, Michel Houellebecq aspire à une connaissance totale du monde :

« C'était une erreur de renoncer à cette ambition. »<sup>31</sup>

Pour arriver à cette connaissance, l'artiste doit savoir pénétrer, survoler et dominer la technique. Balzac aura marqué la littérature en ayant à la fois le tempérament du créateur romanesque et la hauteur de vue épistémologique et métatechnicienne nécessaire pour chanter le monde moderne. Rappelons-nous la souveraineté romanesque de Balzac par rapport à l'évolution scientifique au XIXe siècle (les réflexions du chimiste Balthazar Claës dans *La Recherche de l'Absolu*) ou industrielle (le chapitre intitulé « Les souffrances de l'inventeur » dans *Les Illusions perdues*).

---

<sup>31</sup> *Interventions*, p.40

L'auteur des *Particules* entend bien rappeler que l'Art possède encore le dernier mot sur le sens de l'expérience humaine. Ce qu'il y a de passionnant avec ces personnages de Français moyens, c'est aussi qu'ils sont de rares exemplaires de créatures romanesques confrontées à l'immanquable réalité scientifique de notre monde. Soit ils maîtrisent le domaine, comme Michel, savant biologiste et futur Prix Nobel, soit ils se sentent dépossédés de quelque chose et humiliés par la technique. Voici deux passages similaires qui rendent compte de la puissance houellebecquienne à saisir les difficultés de l'intelligence littéraire devant un monde technicien :

(Bruno) Tous ces objets qui m'entourent, que j'utilise ou que je dévore, je suis incapable de les produire ; je ne suis même pas capable de comprendre leur processus de production. Si l'industrie devait s'arrêter, si les ingénieurs et techniciens spécialisés venaient à disparaître, je serais incapable d'assurer le moindre redémarrage. Placé en dehors du complexe économique-industriel, je ne serais même pas en mesure d'assurer ma propre survie : je ne saurais comment me nourrir, me vêtir, me protéger des intempéries ; mes compétences techniques personnelles sont largement inférieures à celles de l'homme de Néanderthal.<sup>32</sup>

(Michel) : Nous vivions dans un monde composé d'objets dont la fabrication, les conditions de possibilité, le mode d'être nous étaient absolument étrangers.<sup>33</sup>

Le créateur littéraire, parce que son élément naturel est la souveraineté, est jaloux de cette petite classe d'ingénieurs et de techniciens qui conçoit et fabrique les objets manufacturés du monde. Simone Weil dans sa *Réflexion sur les causes de la liberté et de l'oppression sociale* distinguait la démultiplication de savoirs impossibles à acquérir au cours d'une seule vie d'homme comme la source moderne de servitude (alors qu'autrefois les hommes étaient asservis à la Nature et à ses forces *magiques*). Il est remarquable que Houellebecq réussisse à inscrire habilement cette grande

---

<sup>32</sup> *Les Particules élémentaires*, p.201

<sup>33</sup> Michel Houellebecq, *Plateforme*, Paris, J'ai lu, 2001, p.217

question de la nouvelle servitude technique sans perdre en vraisemblable. En effet, le lecteur ne « décroche » pas durant ces fines analyses, les personnages demeurent des contribuables moyens d'une société démocratique, avec des névroses ou des problèmes érectiles. Ils vaquent à leur occupations normales, mangent des hot-dogs, et restent crédibles, sans la moindre teinte de fausseté, tout en traitant de l'interprétation de Copenhague et de la théorie des quanta comme deuxième grand moment dans l'histoire de la pensée humaine, après le cinquième siècle grec. Chez Jacques Poulin, lors de pareils passages, il me semble, pour reprendre la formule de Paul Valéry sur Pascal, que *je vois trop la main de Poulin...* Tandis que dans *Plateforme*, au cours du passage sur la technique que je viens de citer, Bruno Clément réfléchit tout en demeurant un personnage bien concret, dans des circonstances données ; un être humain incarné qui reste vraisemblable. Le passage, par exemple, se termine ainsi :

Le maillot de bain de Valérie, par exemple, j'étais incapable de comprendre son processus de fabrication : il était composé de 80% de latex, 20% de polyuréthane. Je passai deux doigts dans le soutien-gorge : sous l'assemblage de fibres industrielles, je sentais la chair vivante. J'introduisis mes doigts un peu plus loin, sentis le tétou durcir. C'était une chose que je pouvais faire, que je savais faire. Le soleil devenait peu à peu écrasant.<sup>34</sup>

Ici, l'écrivain n'entremêle-t-il pas sans effort deux choses difficiles à faire cohabiter – l'aventure de la pensée et une réaction physiologique ordinaire ? Houellebecq semble éviter tous les écueils : la théorie scientifique et technique ne brise pas le rythme du récit, au contraire, elle relance l'action du roman et l'auteur n'apparaît jamais en pédant pédagogue-vulgarisateur. Le

---

<sup>34</sup> *Ibid.*, p.21

lecteur a l'impression que les personnages vivent des drames reliés autant à leur incompréhension des réalisations de l'homme qu'à leur expérience sensible.

### **Sentiment de désordre et réaction européenne**

Bien que « la souffrance d'exister séparément » semble distinguer le roman houellebecquien – bâti comme de grands cris contre la vie et contre la liberté des monades humaines – néanmoins, ce qui distingue peut-être mieux l'univers romanesque de Houellebecq, c'est qu'il est dominé par la force brute et la ruse plutôt que par la bonté, ou par l'esprit. Il y a quelque chose qui ne tourne pas rond dans son univers de modestes ingénieurs-informaticiens, de cadres moyens gentils, courtois, sensibles, intelligents et méditatifs, mais plongés dans une misère sexuelle prolongée, balancés comme des billes dans les ministères ou dans les grandes firmes anonymes... Le degré de bonté ne devrait-il pas déterminer qui domine la hiérarchie sociale ? Vraiment ce monde est ignoble : de petites crapules font la loi dans les banlieues et les filles des discothèques ne se tournent vers l'homme occidental que s'il s'est dé-civilisé et rendu à l'animalité (la figure du Hippie).

Rappelons que les œuvres de science-fiction de Lovecraft sont à l'origine alimentées par des constats analogues sur le désordre social. L'auteur américain aura créé tous ses monstres fantastiques en s'inspirant de son dégoût pour les populations immigrées de New York. Puritain modérément raciste – c'était un gentleman anglo-saxon de Nouvelle Angleterre – il ne serait devenu réactionnaire et tout à fait xénophobe qu'à partir de son épisode new yorkais, durant lequel il connut la misère et la cohabitation avec les miséreux des ghettos. Habité du sentiment

qu'un protestant éduqué comme lui devait naturellement occuper le haut du pavé, quel ne fut pas son ressentiment de se sentir plus faible et plus démuné que les immigrants italiens, africains, sémites, grecs, ou chinois, ses voisins étrangers... Lovecraft a tenu bien des propos horriblement himmlériens sur le sujet, et cependant, dans sa représentation des choses, jamais de brutes blondes terrassant l'*Untermensch*, jamais de domination de l'Autre, du « Monstre-Rat cruel », acéphale aux traits difformes. C'est plutôt l'inverse : le personnage du petit professeur d'Université, intelligent, poli, très *vieux Puritain de Nouvelle-Angleterre*, se retrouve constamment dans la position de la victime innocente prête à être attaquée par la Bête.

On comprend mieux, à partir de Lovecraft, le côté réactionnaire-xénophobe de Houellebecq. Chez lui le Français blanc moyen se retrouve victime des crimes de l'étranger : *Plateforme* débute avec le meurtre du père par un Arabe musulman et se termine avec la mort de Valérie, concubine de Michel tuée dans un attentat-suicide par un intégriste musulman en Indonésie ; son ami Lionel, lui, y perd les deux jambes. Pourtant, jamais la victime n'exerce sa revanche. Elle préfère oublier. Dans *Extension*, Michel propose à Raphaël de se venger du Noir qui emporte une fille de la discothèque, mais il ne peut s'y résoudre :

Je me suis retourné, j'ai marché entre les dunes. J'aurais pu les tuer ; ils n'entendaient rien, ils ne faisaient aucune attention à moi. Je me suis masturbé. Je n'avais aucune envie de les tuer ; le sang ne change rien.<sup>35</sup>

Par-delà la décision politique d'écrire sur des thèmes tenus pour « politiquement incorrects », l'auteur chante la mise en échec d'une certaine figure de l'homme civilisé propre à ce que les

---

<sup>35</sup> *Extension*, p.120

conservateurs appelle encore « l'Occident chrétien » : homme au naturel doux, homme bon et spirituel, homme travaillé par le culte de la mesure et par les enseignements de l'histoire universelle. Houellebecq chante, indirectement, la victoire amère du Barbare, du corps épatant conduit par des désirs effrénés, ou celle du Fanatique religieux étranger à la sagesse gréco-latine.

En l'État actuel des choses, pour un romancier québécois, ce serait avoir intériorisé un profond déracinement que de présenter des personnages de Québécois moyens calqués sur un modèle européen-réactionnaire. Nous sommes peut-être le peuple le moins xénophobe sur terre, pour une quantité de raisons culturelles et historiques. Il y a quand même une limite à importer des idéologies ! Je m'étonne, par exemple, quand je vois qu'un Dany Laferrière, dans son *Comment faire l'amour à un nègre sans se fatiguer*, a peint des personnages de bouseux racistes canadiens-français, inspirés d'une vision du Ku-Klux-Klan aberrante. Un Québécois qui écrirait pareille chose poursuivrait la piteuse tradition d'universalisme abstrait chérie par nos *émigrés de l'intérieur*, pour employer l'expression de Michel Brunet. Nos émigrés de l'intérieur ! Nos élites littéraires incapables de s'incarner dans la contraignante culture québécoise ! Cela étant dit, ce que nous pouvons écrire, c'est la disqualification culturelle omniprésente de « l'homme-blanc-hétérosexuel-de-classe-moyenne » et l'incapacité ou le refus des êtres qui forment la société d'accueil québécoise à s'imposer en tant que pôle de convergence pour l'immigration. Voilà je pense, la meilleure manière d'envisager esthétiquement notre rapport à l'altérité. Nous aimons l'Autre ; nous voulons l'embrasser chaudement, certes ; mais qu'en est-il au fond de cette impulsion fraternelle ? Cache-t-elle un mépris de soi maladif ?

La réaction raciste de Houellebecq qui semble chercher à reconnaître les vraies victimes du nouveau ordre politico-sexuel s'accompagne d'une vision dramatique du capitalisme : une économie de marché faisant triompher la rapacité (souvenir des années Mitterrand), l'envie et l'avarice dans le cadre (on ne sait comment)<sup>36</sup> d'un « socialisme apaisé ».

Nous ne saurions, à moins de vivre plus dans les livres étrangers que dans le réel, reprendre telles quelles les émotions houellebecquiennes – celle d'un Français face à la « décadence européenne » – pas celle d'un américain, pas celle d'un Québécois.

Le sentiment d'absurde face à l'échec social de l'homme doux, bon et spirituel rejoint le principe platonicien selon lequel l'idée prime la matière. Ce qui fait des *Particules* davantage qu'une série de mises en scène du quotidien de l'homme moyen, c'est l'idée qui lie ensemble les fragments de poésie, d'informations télé-publicitaires et de narration romanesque pour donner une œuvre unique et cohérente. Dès le début des *Particules*, le narrateur affirme cette vérité dont le roman va constituer la concrétisation littéraire :

À l'époque où vécut Djerzinski, on considérait le plus souvent la philosophie comme dénuée de toute importance pratique, voire d'objet. En réalité, la vision du monde la plus couramment adoptée, à un moment donné, par les membres d'une société détermine son économie, sa politique et ses mœurs.<sup>37</sup>

Les idées nouvelles des philosophes ont fini par pénétrer la masse. Les philosophes ont aussi fait des millions d'enfants qui reprennent, plus ou moins consciemment, leurs systèmes et leurs utopies. Le personnage romanesque inventé à partir de la réalité contemporaine, s'il cherche à

---

<sup>36</sup> Il faut avouer que Houellebecq peut être difficile à suivre pour un esprit américain. Il exprime la nostalgie d'une ère moins individualiste, gémit sur la perte des repères moraux inscrits dans la culture... mais ne défend jamais la liberté contre la passion égalitaire : seule la vertu l'intéresse.

<sup>37</sup> *Particules*, p.7

prendre en main son destin et à décider librement entre plusieurs actions possibles, doit considérer plusieurs théories philosophiques dans ses délibérations intérieures (la pensée chrétienne ne mène pas au même endroit que la pensée athée ou que la pensée libertaire proto-bouddhiste). Cette agitation démocratique des idées explique pourquoi Michel lit Auguste Comte à ses heures perdues, et pourquoi l'auteur cite l'Ancien Testament en ouverture de chapitre. La littérature n'existerait pas hors du rapport au sens existentiel. On pourra faire carrière à enseigner le contraire que ça ne changerait pas d'un iota. Comme dit Jean Grondin, la réalité humaine a un sens : il est directionnel. Dès la naissance, nous courons vers la mort. Ainsi, le héros houellebecquien aura beau éprouver un sentiment d'étrangeté totale face au monde, un sentiment d'absurde, et chercher « le sens de la vie », toujours il sera ramené au sens directionnel qui encadre déjà la vie.

Exprimer ce réel au sein duquel la vie humaine naît, avant d'être emportée quelque part, rend compte d'un sens existentiel. Cela nous amène à tenir nos personnages pour des êtres conscients et de leur propre finitude et, quelquefois, de cet Être dont leur courte vie participe. Nous considérons aussi, avec Houellebecq, qu'un « réalisme » consistant à réduire les personnages à la stricte recherche de l'argent ou du sexe, est tout compte fait très peu littéraire. L'écrivain pertinent reconnaîtra la condition humaine, il consentira, selon le mot de De Corte, à la double et unique limitation de la naissance et de la mort. Ayant reconnu cette vérité, il faudra écrire en tenant compte d'abord des conditions dans lesquelles les choses naissent et puis s'en vont terminer leur carrière :

Aimez votre passé, ou haïssez-le ; mais qu'il reste présent à vos yeux. Vous devez acquérir une connaissance complète de vous-même.<sup>38</sup>

L'écrivain s'interrogera sur la Civilisation qui l'a vu naître, sur sa Patrie et sur sa Famille.

### Bref...

En Michel Houellebecq se trouve la réunification heureuse de l'imprimé démocratique (B.D., magazines populaires, annonces-*Publisac*, ...) et de la haute littérature. Lovecraft, Poe, Baudelaire, ces superbes esprits sont réunis et transformés à l'intérieur d'une écriture. Ce qui n'est pas nécessairement un critère de qualité, j'en conviens. Mais il y a ce plaisir, cet étourdissement de lucidité, que l'on ressent en lisant l'œuvre et qu'on ne saurait nier. Le fait est qu'il y a dans cette œuvre une urgence de crier une histoire et de témoigner d'un drame compliqué. En commençant un récit de Houellebecq – je ne parle pas de sa poésie – le lecteur sent qu'il devra lire sans s'arrêter jusqu'à la dernière page, sa paix d'esprit va lui coûter ces quelques heures de lecture. Ce lecteur est un peu comme une Reine Didon qui s'en allait prendre un bain de lait d'autruche et qui devra attendre parce qu'un voyageur de passage vient d'entamer son récit de la Chute de Troie. Depuis des années on lui raconte des petites histoires divertissantes qu'elle peut entendre tranquillement en prenant son bain de lait d'autruche, et voilà que soudain, une voix interpelle ses pensées secrètes. « C'est donc ainsi qu'un vivant captive l'imagination de ses congénères ! L'entendre n'est pas un loisir, vraiment c'est une nécessité : il parle du sens de la vie, de la vraie vie, la compliquée et la concrète, l'actuelle, pas celle des

---

<sup>38</sup> *Rester vivant*, p.14

grandes époques mythiques où les grandes passions étaient coutumières, la vie réelle qui laisse le désir, l'ennui, la souffrance et l'espoir... » Alors quoi ? Alors on écoute cette voix et on espère se montrer capable de parler aussi courageusement et avec autant de présence à soi du monde tel qu'il est ressenti par « Je ».

## Bibliographie

Houellebecq, Michel, *Extension du domaine de la lutte*, Paris, J'ai lu, 1994

Houellebecq, Michel, *H.P.Lovecraft, Contre le monde, contre la vie*, Paris, J'ai lu, 1991

Houellebecq, Michel, *Interventions*, Paris, Flammarion, 1998

Houellebecq, Michel, *Lanzarote*, Paris, Flammarion, 2000

Houellebecq, Michel, *Plateforme*, Paris, J'ai lu, 2001

Houellebecq, Michel, *Rester vivant*, La Différence, Paris, 1991

Jourde, Pierre, *La Littérature sans estomac*, Paris, L'Esprit des péninsules, 2002